

## Jean-Paul Damaggio

### Les tendances de la danse des futurs populistes

### Douze lettres à l'ex-président du Pérou, Alberto Fujimori

#### Sommaire

Calendrier des événements  
Personnages à repérer  
Avertissement  
Introduction

- 1 Jeudi-30 novembre 2000 : sur la démission de Fujimori de novembre 2000
  - 2 Samedi 30 décembre 2000 : sur les trafiquants d'armes.
  - 3 Jeudi 4 janvier 2001 : le cas Montesinos.
  - 4 Dimanche 14 janvier 2001 : sur l'entrée en scène de la CIA.
  - 5 Mardi 16 janvier 2001 : la guerre médiatique avec Baruch Ivcher.
  - 6 Mardi 30 janvier 2001 : Contre Vargas Llosa.
  - 7 Mercredi 7 février 2001 : Entrée en scène des Israéliens.
  - 8 Mardi 27 février 2001 : entrée en scène des militaires avec Humala
  - 9 Jeudi 15 Mars 2001 : entrée en scène des Israéliens
  - 10 Jeudi 22 mars 2001 :
  - 11 Mercredi 28 mars : Le cas Lori Berenson
  - 12 Samedi 7 avril 2001 : Le cas Tania Libertad
- Epilogue  
Sources

#### Repères concernant Alberto Fujimori

Né le 28 juillet 1838 (jour de Fête nationale au Pérou)

Elu président le 28 juillet 1990

Le 5 avril 1992 il organise un auto-coup d'Etat

Le 13 novembre 1992 un coup d'Etat militaire tente de le renverser. Il se réfugie dans l'Ambassade du Japon et sauve son pouvoir.

En 1993 nouvelle constitution et fin du *Sentier lumineux*.

Janvier-Février 1995 la guerre entre le Pérou et l'Equateur.

Du 17 décembre 1996 au 22 avril 1997 un groupe du MRTA retient en otages 800 personnes dans l'Ambassade du Japon. Le seul otage tué l'a été sur ordre de Montesinos et les 14 membres du groupe du MRTA sont été exécutés sans armes en main.

23 juillet 2000, il est réélu avec 74% des voix face à Toledo.

Le 17 novembre 2000 il reste au Japon où il était en voyage présidentiel.

Le 7 novembre 2005 il est arrêté au Chili où il pensait pouvoir voyager sans encombres. Il tente de se faire élire au Japon en juin 2007 pour éviter l'extradition (immunité parlementaire).

Il sera extradé au Pérou en 2007.

Le 7 avril 2009 il sera condamné à 25 ans de prison.

#### Repères concernant Montesinos

Vladimiro Montesinos Torres est né à Arequipa en 1945.

Il aura une carrière militaire, devenant dès 1968 un intrigant proche des personnalités du pouvoir dont Ernest Montagne.

En 1990 il choisit de soutenir Fujimori et va devenir son éminence grise.

Le 1er octobre 1992 il rencontre le chef du *Sentier lumineux* dont il obtient qu'avec ses hommes ils déposent les armes à partir de 1993. Une partie du *Sentier lumineux* refusera. Après douze ans d'actions terroristes c'est un pas vers la normalisation.

En 1993, le Général Rodolfo Robles dénonce publiquement Montesinos au sujet des massacres du Grupo Colina, mais avant de se faire arrêter il se réfugie en Argentine..

En 1996, Le Congrès de la République repousse une demande d'enquête de l'opposition contre Montesinos. Cette année là le narco Demetrio Chávez, alias Vaticano, a déclaré après son arrestation qu'il versait 50 mil dollars par mois en échange de sa protection. Le 20 décembre 2013 cette dénonciation a été rejeté. Mais le 21 septembre 2006 il est condamné à 20 ans de prison pour le trafic d'armes avec les FARC. Puis le 1 octobre 2010 il est condamné à 25 ans de prison pour les exécutions du Groupe Colina et la disparition du journaliste Pedro Yauri.

### **Calendrier abrégé d'une chute finale : (août 2000-Juin 2001)**

**Début août :** Trois membres de la CIA informe Humberto Rozas que l'armée péruvienne serait mêlée à un grave trafic d'armes en Colombie. Montesinos l'apprend peu après et organise la contre-attaque.

21 Août : Conférence de presse commune de Montesinos et Fujimori pour annoncer le démantèlement du «Plan Sibérie» le plan qui visait à aider des trafiquants d'armes à fournir les FARC par l'intermédiaire de membres de l'armée péruvienne brillamment arrêtés ! Mais la Jordanie démentit la version des pouvoirs péruviens.

8-09 : Fujimori rencontre Madeleine Albright et Berger.

14-09 : Diffusion de la première vidéo<sup>1</sup> où Montesinos achète un député.

15-09 : Montesinos dirige une réunion pour préparer la riposte.

16-09 : Fujimori annonce qu'il abandonne le pouvoir (ce qu'il ne fera pas) et démantèle les services secrets de Montesinos.

17-09 : Première fuite de Montesinos.

20-09 : Les forces militaires accordent leur appui à Fujimori.

22-09 : Le Washington Post : La CIA défendit Montesinos à Washington 26-09 : Fujimori avec le Général nord-américain Peter Pace à New York. 20-10 : Les négociations, avec l'OEA, pour la date des futures élections capotent. Militaires et policiers demandent une amnistie préalable.

23-10 : Montesinos revient au Pérou.

24-10 : Il s'explique à la radio (caché à Surcos ?).

27-10 : Fujimori demande à Montesinos de s'exiler à nouveau.

28-10 : La révolte militaire d'Ollanta Humala échoue.

29-10 : La nouvelle fuite secrète de Montesinos.

13-11 : Martha Hildebrandt est battu à la présidence du Congrès ce qui signifie que Fujimori peut être destitué.

15-11 : V. Paniagua, candidat de l'opposition, élu président du Congrès. 20-11 : Fujimori en voyage au Japon y reste et envoie sa démission.

21-11 : Au même moment il est destitué et son suppléant Paniagua le remplace.

#### **2001**

8-04-2001 : Verdict de la nouvelle élection présidentielle, avec Alejandro Toledo devant affronter au second tour l'ancien président Alan Garcia.

3 juin : Victoire avec 4% d'avance d'Alejandro Toledo.

20 juin : Lori Berenson est cette fois condamnée à 20 ans de prison.

23 juin : Montesinos est arrêté au Venezuela.

### **Personnalités par six**

#### **Hommes des USA :**

John Hamilton : Ambassadeur US au Pérou

César Gaviria : Secrétaire Général de l'OEA (organisation des Etats Américains)

Luigi Einaudi vice-président de l'OEA

Jimmy Carter, ancien président démocrate

Madeleine Albright, secrétaire d'Etat de Clinton

Berger Sandy conseiller militaire

---

<sup>1</sup> Ces vidéos vont s'appeler les Vlavidéos. Montesinos filmait en cachette les personnes achetées.

### **Journalistes :**

Gustavo Gorriti de la *Prensa* de Panama  
Angel Paez de *República* et *Clarín*  
Laura Puertas d'*El País*  
Carlos Fazio de *La Jornada*  
Joaquin Ibarz : *La Vanguardia*  
Pepe Arieta : journaliste péruvien

### **Militaires :**

Luis Cubas Portal Général de division de la deuxième région militaire : neveu de Montesinos  
José Luis Aybar, homme de main de Montesinos  
Général Valvidia : du camp de Montesinos  
Mercado Janin, bras droit de Velasco Alvarado  
Ollanta Humala : insurgé de 2001  
Humberto Rosas : le pur.

### **Trafiquants :**

Sarkis Soghanalian, Arménien  
Pablo Escobar, Colombien  
Roberto Escobar, Colombien  
Cachique Rivera, Péruvien  
Willer Alvarado, Péruvien

### **Guérilleros :**

Nestor Cerpa Cartolini, dirigeant du MRTA, chef du commando de l'Ambassade du Japon  
Nancy Gilvonio : sa compagne  
Lori Berenson : l'amie nord-américaine, condamnée en 1995, elle a pu revenir à New York en 2015 après 5 ans à Lima elle a vécu sous surveillance. Elle a eu un fils qui a 6 ans avec son ancien avocat. En 2015 elle confirme que le MRTA ne fut jamais un groupe terroriste.  
Rincon Rincon moins connu que Victor Polay chef du MRTA  
Sous-commandant Marcos : le Mexicain  
César Augusto Sandino du Nicaragua

### **Hommes politiques :**

Henry Pease Garcia, ancien homme de gauche  
Francisco Tudela, ministre et vice-président  
Lourdes Flores, candidate à la dernière présidentielle  
Barrantes, maire de gauche de Lima

### **Artistes :**

Oswaldo Guayasamin, peintre équatorien  
Tania Libertad et autres chanteurs  
César Vallejo : le poète « fondateur » du Pérou  
Mario Vargas Llosa le romancier « fondé » par le Pérou  
Luis Sepúlveda le Chilien international  
Eduardo Galeano : écrivain d'Uruguay

### **Présidents :**

Velasco Alvarado, général progressiste au pouvoir de 1968 à 1975. Morales Bermudez, général ayant renversé le précédent de 1975 à 1980 Fernando Belaune, membre d'Accion Popular élu de 1980 à 1985.  
Alan Garcia, membre de l'APRA, élu de 1985 à 1990.  
Alberto Fujimori, élu de 1990 à 2000.  
Valentin Paniagua, membre d'Accion Popular 2000-2001.  
Alejandro Toledo, du 28 juillet 2001 au 28 juillet 2006

Alan García, du 28 juillet 2006 - 28 juillet 2011

Ollanta Humala du 28 juillet 2011 - 28 juillet 2016.

Pedro Pablo Kuczynski du 28 juillet 2016 à... Elu contre Keiko Fujimori qui a eu 49% des voix.

### **Eglise :**

Gustavo Gutiérrez, théologie de la libération

Cipriani, Opus dei

Juan Julio Wicht, jésuite

Rafael Rey, Opus Dei

Des évangélistes

### **Avertissement**

Pour lire cette enquête minutieuse il est indispensable de bien s'imprégner des données que je viens de résumer. Les lettres y font référence de manière pas toujours chronologique.

Attention il s'agit d'un texte terminé le 15 juin 2001.

Rédigées à partir de lectures de la presse les accusations portées contre Fujimori et Montesinos ont par la suite été confirmées par les tribunaux.

Le récit est rocambolesque et pourtant il s'agit de réalités qui nous font pénétrer au cœur du pouvoir d'Israël, New York en passant par Lima.

**On y trouve les références au populisme chacun pouvant s'en faire sa propre définition.**

## Introduction

J'avais depuis longtemps entrepris l'écriture de ces lettres quand j'ai décidé de les accompagner de cette introduction et d'un épilogue. Pour ainsi préciser que toute ressemblance avec des personnages existants ou ayant réellement existés est une pure coïncidence. Pour ajouter que je me suis rendu compte, tout d'un coup, que j'avais une vraie passion pour l'écriture de lettres. Dans mes archives, une série de tristes lettres d'un député prisonnier, à sa femme, côtoie mon second livre constitué de lettres à une Vittoria ou Victoria qui, semble-t-il, prit la peine parfois de me répondre (choix étrange pour raconter vingt ans «de politique sentimentale»). En terme de vente, ce livre fut un fiasco qui me permit de découvrir que les enragés de la politique n'aiment guère les détours hors des sentiers battus. Un seul lecteur accepta de me communiquer ses réactions, un homme qui, par ses fonctions et celles de sa femme, avait côtoyé de près, les cercles politiques, en gardant en lui un goût profond pour la littérature.

Mes nouvelles lettres conservent ce même désir de politique, un désir qui, en France, depuis des années, anime des milliers de citoyens.

Malheureusement, ils délaissent à présent leurs engagements au profit de la culture plus terre à terre, du jardin cher à Voltaire, dans son **Candide**. Pour ma part, je ne peux vivre sans afficher clairement un parti-pris, sans réagir féroce à l'actualité, sans me mêler de politique.

Ces lettres me permettent cependant une nouveauté par rapport à mes récits de politique sentimentale : je quitte les rives d'un pays, le mien, que j'ai appris à oublier tout en continuant d'y agir et d'y lutter, pour celles d'un pays incertain et lointain. Le chauvinisme, classique chez tout Français qui se respecte (je connais par exemple celui des syndicalistes qui s'imaginent vivre dans la Mecque du syndicalisme), me révolte sans pour autant me pousser à l'exil d'où la réaction normale du citoyen "glorieux" : «Tu fuis comme les immigrés soucieux de profiter de nos avantages tout en piétinant nos mœurs. Tu craches dans la soupe ! ».

Non, mon frère, j'ai trop de respect pour la soupe pour me laisser aller à un geste aussi ridicule ! Je cherche plutôt une soupe que la République française ne peut m'offrir pour avoir tant pillé le monde et plus particulièrement les intelligences du monde. Le pillage impardonnable de nos Sommités économiques et politiques me laissa souffrant à la découverte de « L'Affiche rouge » d'Aragon : ce poème à la gloire des étrangers héros de notre grande Résistance date de 1956, alors que le poète en écrivit beaucoup, entre 1940 et 1944, à la gloire des Résistants français. J'ai souffert aussi en apprenant que le 8 mai 1945, «la Libération» fut, dans un coin d'Algérie, un massacre odieux, un massacre si odieux que tout fut organisé pour le masquer !

Vais-je me lamenter sur mon sort en écrivant ces quelques pages ? Très franchement, ce dialogue avec Alberto Fujimori, dont j'ai eu l'occasion de visiter le pays à trois reprises, en rencontrant plusieurs familles (12 exactement), fut pour moi comme une fête aux multiples danses. Il m'a enfin permis de trouver le ton précis de l'ironie, un ton fait d'amour et d'humour, un ton qui appartient aux êtres qui, un tour, perdirent tout sauf la vie (un ton, à qui il manque cependant, le style). En l'écrivant, j'ai pensé à Luis Sepúlveda comme à Mario Vargas Llosa, à Fujimori comme à Mitterrand, à ma vie comme à la vôtre.

Cette introduction, en refusant de proposer une grille de lecture de ces lettres, évite de dire, avant d'entrer dans la maison, où se situent le salon, la cuisine et les toilettes. Par ces mots à un peuple éloigné, j'ai encore tenté de peser, aussi peu que ce soit, sur l'histoire de France... en attendant de me réconcilier avec elle. 20 juillet 2001

## I - Jeudi-30 novembre 2000

Monsieur le Président,

Aujourd'hui j'ai choisi de rompre avec une de mes habitudes les plus ancestrales — si c'était une maladie un médecin la dirait chronique —qui consiste à refuser d'adresser toute lettre à une Sommité. Peut-être cette décision tient-elle à votre auto-déchéance ? Je sais, Monsieur l'ex-Président du Pérou, vous souhaitez rester «quelqu'un» si bien que votre sixième sens politique vous a incité à préciser, après votre lettre de démission envoyée du Japon, que vous envisagiez de devenir simple député péruvien. Pouviez-vous croire un instant en ce possible retour ?

Si vous me lisez jusqu'au bout, vous comprendrez que ces lettres confirment mes règles de vie tournées vers le peuple. Non, Monsieur l'ex-Président<sup>2</sup>, suite à vos déboires, je vous dispense malgré tout, du titre glorieux de «membre du peuple». Cet honneur sans médaille n'encombrera jamais votre vie sans honneur mais pleine de médailles. En toute chose, il existe une direction, dite parfois sens de l'histoire, qui, vous ayant conduit du peuple aux Sommités, ne vous offrira pas le chemin du retour. De toute façon, votre néant actuel restera peuplé de grandeurs : à quand un poste de ministre au Japon ? Pour moi, ce sens de l'histoire me conduisit du peuple au peuple, un chemin parfois truffé de bonnes intentions comme de pièges sans nom.

En conséquence, comment, par cette exception, confirmer la règle que je m'impose ? Vous jugerez vous-même de la manière, Monsieur l'ex-Président mais sachez pour le moment qu'ayant appris combien vous étiez devenu le compagnon quotidien de ce peuple, j'ai surtout décidé, par cet effort de mise en mots d'une sensation qui me ronge les articulations, de vivre avec le peuple péruvien les dix années de votre règne<sup>3</sup>. Auparavant, permettez-moi, en guise d'éclairage (et je retiens ma rage) une confiance qui vous fera chaud au cœur.

J'aimerais pouvoir vous détailler ma première soirée au Pérou au cours de laquelle j'eus le plaisir d'assister à une douce conversation qui ne se déroulait pas exactement chez le peuple. Dans une ambiance chaleureuse, vécue au milieu d'un décor au confort assez exceptionnel pour votre pays, alors que deux jeunes employées de maison s'activaient autour de la table où nous dégustions quelques «douceurs» authentiques, la conversation prit brusquement un tour plus politique. Le chef de famille expliqua, aux voyageurs que nous étions, l'engagement de sa femme dans l'Accion popular, un parti que votre victoire, Fujimori, aux présidentielles de 1990 marginalisa totalement. Disant cela, il fut sans attention pour la pub annonçant à la télé le passage d'un feuilleton dont vous étiez le héros. Il s'agissait de la reconstitution de l'élimination radicale des preneurs d'otages de l'Ambassade du Japon, un événement qui m'avait beaucoup marqué. Votre façon arrogante d'enjamber le corps de **Nestor Cerpa**, fit le tour du monde des infamies ordinaires !

En conséquence, Monsieur l'ex-Président, vous devinez que nous étions début juillet 1997. Vous apprenez sans étonnement que, dans ce décor au confort assez exceptionnel, la femme a eu de l'amitié pour un parti démocrate-chrétien ridicule à vos yeux (il a réussi l'exploit d'amener la gauche au pouvoir en 1985) ! Par contre, vous vous étonnez qu'un homme aussi intelligent, vu son standing de vie, puisse se permettre de mentionner les opinions politiques de sa femme : un blasphème ! Cette confiance prend une drôle de tournure puisque, quatre ans après ce moment précis, vous êtes tombés des hauteurs du piédestal que vous vous étiez forgé, dans les profondeurs boueuses d'un fossé. Seul le Pérou peut proposer de tels retournements bien qu'en France un certain Bernard Tapie se changea en un rien de temps, de ministre en détenu. Retournement de situation confirmé par les origines de votre remplaçant<sup>4</sup> : un membre de l'Accion popular, un

---

<sup>2</sup> Depuis Novembre 2000.

<sup>3</sup> Il fut président du 28 juillet 1990 au 20 novembre 2000

<sup>4</sup> Valentin Paniagua

ancien ministre même ! Parfois, le passé dure plus longtemps qu'on ne l'imagine. Dans vingt ans peut-être, votre action sera reconnue par ce peuple qui vous admira au soir du 22 avril 1997, quand vous avez enjambé le corps mort du guérillero à visage humain. Vous savez flatter le peuple qui, au Pérou comme en France, abandonne le sens de la lutte pour devenir, populisme oblige, peu complaisant pour les perdants. Pourtant, il vous regrettera et le prouvera par une forte opposition à vos détracteurs les plus virulents.

Aujourd'hui j'ai aussi décidé de rompre avec une autre de mes habitudes ancestrales — pour un ananas un gourmet le dirait juteuses — qui consiste à refuser d'écrire toute trace de mes malheurs ; malgré mes articulations rongées, parfois je me paie le luxe de sortir de mon sentier battu par mon mal, le désespoir. Oui, Monsieur l'ex-Président, je l'admets, votre disgrâce rentre dans la panoplie de mes malheurs : vous allez me manquer ! Vos détracteurs devraient comprendre que si Montesinos, comme le prouva **El Comercio**, a produit des milliers de fausses signatures en votre faveur, ce fut pour le bien du peuple. Qui peut dire le contraire : le peuple péruvien vous aime ! Seuls quelques Etablis, bien assis sur la fortune qu'ils vous doivent, et en mal de zèle démocratique, peuvent vous trahir. Le peuple, lui, sait que vous lui appartenez. «*Un Peruano como Tú*» ai-je lu en 1990, sous votre portrait épinglé sur le mur d'une maison du New Jersey, aux USA, dans un quartier péruvien qui se voulait la copie conforme de Surquillo, avec **Inca Kola** à l'appui. Votre slogan fit des enthousiastes même dans les collectifs péruviens réfugiés aux USA ! Cette année-là, sans parti, sans argent, sans avion et sans renommée vous avez battu à la régulière celui qui avait tout : un parti, de l'argent, un avion et de la renommée. Vargas Llosa, comme tout maître, n'a jamais digéré son échec au point d'écrire un roman pour fondre sa vie dans celle du Pérou. Moins que **le poisson dans l'eau** qu'il voudrait être, il représente plutôt le chien dans un jeu de quilles. Preuve qu'il est artiste ! Par hasard, son roman de 1962<sup>5</sup> a pour héros... lui-même sous le nom d'Alberto ! Au Pérou vous étiez comme un poisson dans l'eau d'où ce surnom, «El Chino» ; une belle marque d'affection, un peu comme « El Cholo » pour le président Velasco Alvarado qui porta à des sommets jamais atteints depuis, le P.I.B. du Pérou (d'après les résultats de l'analyse du Fond des Nations Unies pour le Développement). En 1995 votre PIB par tête d'habitant correspondait à celui de 1968 ! Bref, le nom de Chinochet, inventé par vos opposants, vous va comme un gant, et vous le brandissez (en cachette) comme un titre de vos gloires car, la comparaison avec Pinochet ne peut vous déplaire. Le Chilien aussi a sacrifié sa carrière pour éliminer la gauche au grand «bénéfice» de tout son pays et lui aussi reste aimé de son peuple. Par une autre confidence je vais matérialiser cette amitié que vous suscitiez et que les Bien Pensants veulent nier.

Le *curandero* (en France nous disons le guérisseur) n'avait pu me saisir à la descente du car arrivant dans sa ville, pour me faire sa réclame, comme à tous les touristes de passage, car j'étais arrivé par des moyens peu classiques. Dans ce coin des montagnes du Nord, où j'avais craint le froid au sommet de quelques cols, ce *curandero* typique me repéra enfin dans la rue principale qui monte vers la place. Il insista lourdement pour me convaincre que j'étais un malade en quête de ses soins. Quand il me retrouva, deux heures plus tard, vendeur de soda sur un camion, il crut perdre un instant ses repères divins. Il les aurait d'autant plus perdus s'il m'avait croisé en grande discussion chez un ancien maire de la ville. La joie naturelle de cet homme âgé était ternie par ce constat : les jeunes ne sont plus ce qu'ils étaient. La pièce, ouvrant directement sur la rue, en haut de la cité, m'est apparue comme un centre de causeries perpétuelles.

Au moment où le *curandero* m'accosta, les haut-parleurs se mirent à cracher un discours peu digne d'un militaire, peu digne de vous Monsieur l'ex-Président. Sur la Place d'armes, en ce jour de juillet (le 28 qui vous est si cher) alors que tous les cœurs se tournent vers les autorités les habitants de Huancabamba évitaient le modeste rassemblement militaire de la charmante place. Par les haut-parleurs, le Gradé dénonça publiquement et clairement cette marque d'incivisme<sup>6</sup>, ce défaut de patriotisme, ce comportement honteux puis, peu après, le maire tenta d'excuser un brin ses administrés, très présents à la foire du jour, et qui préféraient le défilé civil prévu pour le lendemain, aux grandeurs costumées du jour.

---

<sup>5</sup> *La ciudad y los perros*, 1962 et traduit en France en 1965

<sup>6</sup> Les drapeaux doivent être obligatoirement aux fenêtres et ils étaient rares.

Monsieur l'ex-Président, vous n'étiez pas dupe, vous mesuriez l'indifférence que vous suscitiez chez certains, comme l'idolâtrie que vous entraîniez chez d'autres, le tout sous une chape de plomb à prendre pour un décor de fête. En immigré qui avait eu du mal à se faire une place, vous connaissiez bien ce pays où vous occupiez toute la place. Jusqu'à la chute finale, terrible et infernale. Parmi vos idoles, comptez ce *curandero* qui, me voulant du bien, me montra religieusement, comme preuve ultime de ses mérites, une photo où il était à vos côtés, cher Fujimori. A présent, je regrette le cliché raté de cet homme à mes côtés montrant l'icône présidentielle qu'il s'était fabriqué ! Pour vous avoir soigné, il se dotait de tous les diplômes officiels et clandestins.

Aujourd'hui j'ai décidé aussi de rompre avec une troisième de mes habitudes ancestrales — si c'était une carpe les idiots la diraient silencieuse — qui consiste à refuser d'écrire sur les mensonges des gens. Pour ce faire revenons sur votre dernier discours dont la beauté sera inégalée, à travers les âges, d'autant que vous ignoriez, à le prononcer, que c'était votre testament ! Il constitue un tissu de mensonges plein de vérités. «*Honrar nuestro compromiso con el pueblo*» fut la phrase clef pour dire à la fois que vous vouliez honorer vos engagements vis-à-vis du peuple (un mensonge) et qu'à ce peuple vous y teniez (la vérité). «*El pueblo, estoy seguro, sabra, con prudencia, escoger el mejor destino.*» ce qui signifie que le peuple saura avec prudence choisir le meilleur avenir (un mensonge car vous étiez seul apte à désigner parfaitement bien le meilleur destin du Pérou ?) et qu'à ce peuple vous y teniez (la vérité). Aux mensonges, vous y avez été obligé par la vie et Montesinos réunis, tandis qu'à la corruption vous y croyez encore. Si tous les populistes avaient votre talent, Monsieur l'ex-Président, nous en aurions fini avec la démocratie car vous savez dire la compassion, et ça rapporte gros, d'où en France le téléthon. Par vos descentes d'hélicoptère, au milieu des inondations du Niño, vous veniez en aide aux sinistrés, et aussitôt votre côte de popularité gagnait 10 points dans les sondages car vous participiez aux tempêtes en mouillant votre chemise : à chaque fois vous laissiez des chèques conséquents. La démocratie tue le mérite des hommes pour l'attribuer aux institutions : qu'importe le nom du président des USA puisque de toute façon le système continue. Avec vous, Monsieur Fujimori, le mérite des hommes vient juste après celui de Dieu. Si bien que le final de votre testament s'écrira en lettres d'or sur la Bible du populisme mondial. La formule suivante y sera tête de chapitre et détruira en quelques mots, le mépris dont vous arrosa Vargas Llosa, l'homme qui rend le mensonge plausible pour le porter jusqu'aux hauteurs de la littérature : «*En ese camino también estaré yo, hasta siempre, identificado con el pueblo.*»<sup>7</sup> Et dire que partout dans le monde, le *hasta siempre* était attaché au nom de Che Guevara ! A présent, sur les chemins de l'avenir, Saint Alberto, on répétera la légende de l'homme qui pour toujours s'identifia au peuple. Pourquoi a-t-il fallu que face au peuple, des journalistes en viennent jusqu'à nier votre nationalité !

De tous les journalistes ayant rendu compte de votre discours, l'éminent Joaquin Ibarz de ***La Vanguardia***<sup>8</sup> de Barcelone, fut un des plus pertinents. Partageant mon amour du peuple, il est plus attentif aux bruits de la rue qu'aux chocs des verres de champagne dans les salons, qualité que j'ai vérifiée quand il évoqua des événements équatoriens.

« *Sans la moindre convocation, de façon spontanée, les gens (en espagnol ce mot est singulier, comme nous disons en France, le peuple) sortirent des maisons, emportèrent des drapeaux, peignirent des banderoles et marchèrent vers la Plaza Mayor.* » écrivit-il. Il ajouta :

« *L'annonce de la brusque sortie de Fujimori fut précipitée par un espèce d'ultimatum envoyé par Washington* ».

***La Jornada*** mexicaine m'apprendra même qu'en France Humberto Zoanelle de ***Perú Posible*** et Fernando Carvallo de ***Somos Perú*** créèrent un comité de coordination pour soutenir les luttes du peuple péruvien ! (j'aime mentionner les organisateurs)

A l'inverse, en France, pour le même travail, José Garçon (une femme malgré son prénom) fut chargée à ***Libération*** de donner forme à des dépêches d'agence. Elle préféra s'en référer à Alberto Andrade, le maire de Lima, pour évoquer les « éventuelles » pressions américaines.

---

<sup>7</sup> Sur ce chemin, j'y serai pour toujours, m'identifiant au peuple.

<sup>8</sup> Ce journal est proche du courant catalaniste.



Vous savez, don Alberto, l'importance de la présence de la France dans l'histoire du Pérou et ne vous fâchez pas si une minable journaliste de *Libération* ne peut rien comprendre à ce phénomène. Comment saurait-elle la place des Alliances françaises et comment imaginerait-elle que De Gaulle servit de modèle à un Péruvien ? Si ton règne mit le Japon à la première place, déjà aujourd'hui, avec votre probable successeur et son épouse franco-belge, les drapeaux français refléurissent.

Le Pérou a été piloté par quatre grands pays : l'Espagne pour la colonisation, l'Angleterre pour les indépendances, les USA pour les nouvelles dépendances et la France pour la culture qui alimenta de nombreuses illusions démocratiques. A la lecture, dans notre presse, d'articles comme celui de José Garçon, les Péruviens comprendraient pourquoi je parle d'illusions ! Quand Nestor Cerpa a été abattu, seule la presse espagnole alla interroger sa mère vivant... en France ! Pour te rassurer, don Alberto, sache que la France ne traite pas mieux les autres pays comme si elle admet mal que Paris n'est plus le nombril du monde.

J'étais au Pérou quand des hommes plus fous que la moyenne annoncèrent votre fausse nationalité afin de vous rendre inéligible. Alors il vous a fallu mentir et vous avez hésité. Parce qu'en fait, qu'importe la nationalité quand on veut faire le bien du pays où l'on réside ! Ce fut un faux procès : faute de pouvoir attaquer votre politique, ils se décidèrent à fouiller les poubelles de votre enfance. Je me souviens de cette Une de *Caretas*<sup>9</sup> du 31 juillet 1997 qui reprenait une photo de vous et votre frère Pedro né le 24 octobre 1940 (pour lui tout est clair). Splendide photo qui avait dû coûter cher à vos tendres parents. Au lieu de l'analyser pour ce qu'elle était, un témoignage d'attention familiale, des comploteurs la scrutèrent pour y cerner votre âge. Si vous étiez né le 28 juillet 1938, comme vous le dites, date fondamentale de l'histoire du Pérou, alors les supputations allaient bon train sur le lieu de votre naissance. Votre père vous aurait déclaré Japonais puis il aurait oublié de faire la demande de nationalité péruvienne. Un véritable sac d'embrouilles capable de nous rendre tous antinationalistes. Je ne comprends pas comment, juste après votre glorieuse action à l'Ambassade du Japon, tant de personnes purent oser vous salir comme elles le firent. Par jalousie sans doute ! En conséquence, aujourd'hui, comme vous le dites si bien, Monsieur Fujimori, le peuple péruvien est le seul qui soit véritablement qualifié pour juger si votre destitution pour incapacité morale permanente, vous interdit toute autre action politique.

Henry Pease Garcia, ancien candidat de gauche à la mairie de Lima (en 1989 quand il a trahi Barrantes) actuel membre du parti de Toledo, vice-président du Congrès, vient de ressortir cette affaire, pour exiger des explications au sujet de votre nationalité japonaise, que vous venez de révéler après votre fuite (une transgression de l'article 202 de la Constitution ?). Ils vous poursuivent, sans se poursuivre eux-mêmes alors qu'ils portent tant de taches !

Je suis sûr qu'à écrire l'histoire des faux débats au Pérou, le volume qui s'en suivrait, résumerait toute l'histoire du pays ! Quels faux-débats vont surgir à présent sous prétexte de liberté de l'information ? Des questions sexuelles ? Des combines financières ? Et pendant ce temps L'Empire devient l'Empire Global ce que dans vos Mémoires vous répétez sans vous lasser. Vos connexions directes avec votre peuple vous autorisent à dire votre mépris envers les USA qui veulent tant domestiquer le monde.

En fait, Monsieur l'ex-Président, vous savez que le peuple, vous élirait encore si vous vous présentiez à ses suffrages. Comme les électeurs français auraient réélu, en 1871, le dictateur Napoléon III, très bien plébiscité en 1870 puis chassé du pouvoir, par les Allemands, quelques mois après. D'autres parallèles avec la France vous lient au glorieux dictateur : l'auto-coup d'État par exemple qui eut lieu en France en 1851<sup>10</sup> et au Pérou en 1992. Le désir commun de contrôler la presse. Les boires et déboires avec l'armée car comment oublier, que Napoléon et vous-mêmes étiez des présidents civils à la merci des militaires. Après votre succès électoral de l'an 2000 vous avez été chassé de votre poste par les USA comme Napoléon III le fut par les Allemands. Et autour

---

<sup>9</sup> L'hebdo de référence au Pérou car il est presque unique et cher.

<sup>10</sup> J'ai achevé un livre sur la question tout en travaillant à ces lettres.

des deux régimes, je sens rôder la mort. N' imaginez pas un seul instant, Monsieur l'ex-Président, que je suis devant mon écran d'ordinateur avec le corps en paix. Je me frotte parfois les yeux, pour écarter de ma vue, la peine qui les brouille. Je ressens aussi dans mon ventre, comme un tourment. La mort s'infiltré dans nos intérieurs, et elle doit vous user un maximum, ce qui ne me console pas. La mort commence-t-elle son travail de sape à une date précise ? A l'âge de 45 ans ? Incapable de répondre à cette question, je peux, par contre, démontrer à qui voudra l'entendre, que l'écriture s'appuie sur l'espoir insensé d'échapper à la dite mort, d'où mon appel répété à la rédaction de vos sincères *Mémoires* qui pourraient s'intituler « Le moment le plus grave de ma vie », en souvenir d'un poème de César Vallejo où il cite plusieurs cas de figure :

« Un homme a dit : Le moment le plus grave de ma vie, ce fut quand au cours de la Bataille de la Marne j'ai été blessé à la poitrine.

Un homme a dit : Le moment le plus grave de ma vie se produisit au cours du tremblement de terre de Yokohama quand j'ai pu me sauver miraculeusement en me réfugiant sous l'auvent d'une boutique de laques.

Un autre homme a dit : Le moment le plus grave de ma vie commence quand s'endort le jour.

Un autre homme a dit : Le moment le plus grave de ma vie s'est produit à l'heure de ma plus grande solitude.

Un autre a dit : Le moment le plus grave de ma vie fut mon emprisonnement au Pérou.

Un autre a dit : Le moment le plus grave de ma vie fut d'avoir surpris mon père de profil.

Le dernier homme a dit : Le moment le plus grave de ma vie n'est pas encore arrivé.<sup>11</sup>»

Sans le moindre doute, le moment le plus grave de la vie de Vallejo se produisit à Madrid quand il participa, avec la ville en armes, à la défense des libertés du monde. Vous, Monsieur Alberto Fujimori, vous hésitez entre deux hypothèses pour caractériser l'instant le plus grave de votre vie : le temps de votre discours de renonciation présenté à la télévision, ou les minutes d'écriture de votre lettre de démission envoyée du Japon. Je préfère la première.

Maintenant, pour clore ces quelques lignes, car la vie m'oblige à passer à autre chose, je dois vous avouer que, même en Europe, le temps de vivre nous manque, quand la vie nous impose de travailler durement pour gagner le salaire indispensable. En conséquence, je ne continuerai ces douze lettres qu'à mes moments perdus, et j'en suis triste parce que la fuite du temps me fait craindre de perdre la clarté du propos que je sens fortement en moi, en cet instant, avec le désir de l'achever sur un thème plus gai que celui de ces premières pages. Je prouverai combien cet effort d'écriture m'a conduit à l'indispensable sérénité.

A plus tard donc, Monsieur l'ex-Président et recevez mes salutations les plus amusées bien que fatiguées.

---

<sup>11</sup> Extrait de *Poèmes en prose*.

## 2 - Samedi 30 décembre 2000

Monsieur le Président,

Après un mois d'interruption, je trouve enfin un moment pour reprendre ces lettres aussi imprévisibles qu'un ouragan dans les Caraïbes. N'oubliez pas pour autant, Monsieur Fujimori, que je vous ai oublié. J'ai étudié au quotidien<sup>12</sup> l'évolution du pays. Ayant d'autres correspondants plus importants à satisfaire, j'ai remis sans cesse cette lettre à plus tard, jusqu'à la découverte aujourd'hui, du récit incroyable du vendeur d'armes **Sarkis Soghanalian** publié par le journal **La República**, un récit qui m'oblige à reprendre la plume. Jusqu'à quand serez-vous traîné dans la boue où vous preniez autrefois quelques bains, mais des bains réparateurs, pas des bains publics ?

J'ai l'impression que le ciel se déchaîne contre vos réalisations pour vous obliger à porter le chapeau des malversations de Montesinos ! En bon Français, je sais que de méchantes langues tentèrent d'accuser Napoléon III des crimes de son bras droit Morny, comme si les chefs étaient obligés de se choisir de bons bras droits ! Parce que vous n'êtes plus là pour vous défendre, vos laudateurs d'hier n'hésitent plus à vous salir ! La nature humaine manque parfois de courage !

Comment accorder la moindre valeur aux propos de ce Sarkis, connu pour trafiquer des armes, et qui mérite donc le titre de « menteur déposé » en guise de marque déposée ? Je vous pose cette question, pour ne pas heurter directement votre sensibilité. En attendant la suite, voici encore une confidence qui me vaudra, j'en suis sûr, toute votre estime, sans en avoir pour autant l'usage. En commençant ces lettres, j'ai rappelé qu'ainsi je revivrai un brin avec le peuple péruvien (une façon de retrouver le peuple en général) d'où ces quelques détours.

En deux séjours au Pérou, l'un de deux mois et l'autre de quinze jours, je n'ai jamais rencontré le moindre trafiquant d'armes à l'horizon et pas davantage l'ombre d'un vendeur de drogue. Ai-je seulement voyagé à la superficie du réel ? J'ai cependant pu prendre conscience des écarts qui existent entre les divers mondes qui forment le pays. A Chiclayo, par exemple, que je pensais connaître pour l'avoir traversé à pied, de long en large, j'ai découvert, dans les quartiers ouest, une maison avec pour seul revêtement la terre battue. Le père avait deux fonctions : policier et gardien de banque, et en conséquence un dur travail. A force de courage, ses mains purent construire la maison de briques qui servait d'habitation, et il avait pu aller à l'essentiel en achetant la télévision pour ses enfants (je doute qu'il ait du temps pour la regarder). Mais pas l'ombre de toilettes ou de douches ! Ce confort minimum, si fréquent dans les villages de la montagne, était donc absent aussi au cœur d'une ville absolument moderne en son centre (cette maison était une des plus belles du quartier).

En deux séjours au Pérou, l'un de deux mois et l'autre de quinze jours, sans croiser le moindre trafiquant d'armes ou vendeur de drogue, je n'ai pas oublié qu'ils existent comme partout (et peut-être plus que partout). L'invisible l'emporte encore sur le visible malgré la mondialisation des vitrines. Les accrochés au pouvoir vivent en pensant qu'ils fabriquent la réalité or ils appartiennent plus aux chiffres qu'aux chairs, aux briques qu'aux êtres. Monsieur l'ex-Président, vous qui avez évité de telles illusions grâce à la boussole du populisme, écrivez des *Mémoires* authentiques. A n'être plus rien, tout en gardant l'espoir de figurer parmi les Saints du Populisme, racontez humblement, dans un beau livre, les états d'âmes d'un chef. Peut-être, pour être moderne, vous faudra-t-il commencer par créer un site Internet, mais en gardant l'idée du livre comme but ultime ! Castro déclara un jour : « Me faut-il écrire ou sauver la révolution ? ». Et comme il décida de sauver la révolution, nous avons dû perdre des livres de référence ! Quel dilemme pour tous les Chefs de toutes les galaxies ? Machiavel savais-tu ça ?<sup>13</sup> L'accès au pouvoir permet d'approcher le

---

<sup>12</sup> J'use à cette fin l'Internet et surtout [www.elcomercio.pe](http://www.elcomercio.pe)

<sup>13</sup> Dans *le Prince*, Machiavel écrivit avant l'ère des vladivideos.

dessous des cartes. Voilà pourquoi les Puissants s'accrochent à leur fonction : pour l'ultime carte à explorer.

Quand des journaux péruviens révélèrent en août dernier, un ignoble trafic d'armes entre la Jordanie et les FARC colombiennes - ce qui dépassait les bornes des bonnes manières - vous n'avez pas oublié, cher Monsieur Fujimori, de défendre une fois encore les Talents de votre conseiller en matière de démantèlement des affaires louches. Personne n'arrêtera jamais la calomnie ! Car l'évidence sautait aux yeux : Montesinos démasqua un puissant réseau de trafiquants d'armes ! Pendant que des brutes vous accusaient d'avoir acheté 50 000 fusils à la Jordanie (des AK-47)<sup>14</sup> pour en refiler 10 000 aux FARC colombiennes, vous détruisiez le trafic en question. Sauf que les autorités jordaniennes refusèrent cette version. Les journaux péruviens avaient-ils à donner foi aux déclarations d'Arabes malfaisants par nature si j'en crois les vents dominants ? Non, mais les journaux, pleins d'hommes politiques ratés, veulent depuis longtemps votre peau. Exclus de la connaissance du dessous des cartes, ils tentent la construction d'un autre pouvoir par la vente du papier (j'étudierai plus loin le rapport entre noticias et informaciones). Quand le lion est à terre, le marché devient juteux, alors sus au lion. « La presse jaune » celle qui flattera toujours les mêmes instincts (car à travers les âges nous restons manipulables par les mêmes ficelles) n'a aucun souci : elle est du côté du pouvoir quel qu'il soit (ou presque), aussi elle vous oublie. L'autre se charge de rubriques « gente » pour une aristocratie branchée qui ne laisse plus de place à rien. En France « les gens » c'est tout le monde et chez vous c'est le beau monde. Cette presse ne vous pardonnera jamais d'avoir mis les pieds dans le beau monde tout en gardant les pattes sales. Elle est rancunière comme son lectorat, et intelligente en même temps, aussi elle conduit des enquêtes, et enquête sur votre conduite. De cette presse pour gens cultivés, entre *Caretas* et *La República*, quelle publication fut la pire pour vous, Monsieur l'ex-Président ? L'hebdo démocrate-chrétien qui eut rarement à assumer les tares des régimes démocrates-chrétiens ou le quotidien de centre-gauche qui finira un jour par nous prôner la version Jimmy Carter de la démocratie nord-américaine (une façade chargée d'élections sans trucages pour que « la gente » ainsi légitimée ajuste au mieux les marionnettes gouvernantes) ? A écrire, je constate que j'ai du mal à vous placer devant vos accusateurs mais puisqu'ils utilisent les journaux voici comment je les ai rencontrés.

Après ma première nuit au Pérou, avec les amis, nous avons marché jusqu'à votre Palais pour un premier repas au restaurant proche de la station de train. Nous en sommes partis en allant vers l'Ecole des Beaux Arts, et au feu rouge, en croisant la belle avenue Abancay qui passe devant le Palais du Congrès, un marchand de journaux et son étalage classique me tendit les bras. J'aime toucher un pays où je débarque, par sa presse. J'ai pris *La República* par amour pour ce mot et je n'ai pas été déçu, ni ce jour-là, ni par la suite. Vous en conviendrez, Monsieur l'ex-Président, pour réaliser un tel quotidien dans votre pays, il leur fallait un courage à toute épreuve et je me reconnais depuis longtemps ce défaut, j'aime le courage à toute épreuve alors j'ai aimé de suite *La República* sans négliger pour autant ses défauts<sup>15</sup>. Je ne crois pas l'avoir manqué un seul jour de mon séjour. Par ce premier contact, j'ai découvert la belle chronique d'Eduardo Galeano dont je compris par la suite qu'elle agrémentait le quotidien tous les samedis. Depuis, je ne sais pourquoi, elle a disparu mais je la retrouve cependant dans un journal mexicain. Pour oser entrer dans le cercle des Sommités vous aussi, vous n'avez pas manqué de courage. Voilà pourquoi je vous unis, vous et votre adversaire quotidien.

Après ma première lecture, avec mes amis, de ce journal exposé à tous les kiosques des rues de partout, j'ai continué de l'acheter. Je n'ai pas remarqué le moindre signe de désapprobation chez les vendeurs qui me l'offraient au prix d'un sol cinquante. Ce fut pour moi un signe que les citoyens gardaient, pour une part, leur liberté d'action. Jamais dans l'Espagne franquiste je n'aurai pu faire le même geste. Aussi, et vous ne m'en voudrez pas, Monsieur l'ex-Président, si, pour satisfaire à mon sentimentalisme romantique j'ai quitté le 27 août 1997 votre pays avec l'exemplaire de *La República* (je ne pouvais espérer en avoir un dans l'avion). Il titrait « *Marcha atras en caso Ivcher pide Fuentes.* ». Votre ex-ministre du travail, Sandro Fuentes, osait proposer une marche arrière dans le cas Ivcher dont nous reparlerons car ce souvenir vous rattrape Monsieur l'ex-Président ! (il s'agit de ce patron de presse israélien à qui vous avez retiré la nationalité pour lui

---

<sup>14</sup> Castro vient d'en brandir un à la tribune, pour célébrer SA Révolution.

<sup>15</sup> Elle reste tendre avec la hiérarchie religieuse par exemple.

voler sa chaîne télé). Dans ce même numéro, les USA furent montrés du doigt pour avoir réussi à convaincre le gouvernement argentin de réduire son union avec le Brésil. Mais revenons à nos moutons, si vous me permettez cette familiarité.

En l'an 2000, ce trafic d'armes avec les guérilleros étonne d'autant plus qu'au même moment les USA mettaient au point un Plan Colombie doté de 1600 millions de dollars afin de détruire les FARC colombiennes, (par un geste généreux, vous vous étiez proposé comme chef de cette croisade antiguérilla sur la base de vos succès contre le Sentier lumineux). Comment auriez-vous osé donner un coup de pouce aux brillants brigands voisins ? Impensable ! Mais que dit l'homme avec qui vous avez passé le marché, Sarkis Soghanalian ? Que cette affaire peut le blanchir, lui qui se contenta de régler un marché entre l'Etat jordanien et l'Etat péruvien où, vous et Montesinos, étiez impliqués jusqu'au cou. La justice nord américaine lui a posé, sur son poignet gauche, un contrôleur électronique, pour le coincer entre les quatre murs autorisés de Palm Springs, aussi il espère que ses dénonciations le sauveront comme elles le sauvèrent par le passé, lui, le milliardaire arménien pour qui Julio Iglesias ou Aznavour n'ont aucun secret, lui l'ex-voisin de Frank Sinatra (quelle idée de mourir Frank !) et de Gerald Ford ex-président des USA, lui, Sarkis, poursuivi en justice pour une modeste fraude bancaire de trois millions trois cent mille dollars. Une paille ! Il conserve le bon goût d'investir dans Monet, Renoir et Cézanne ... et dans la vente d'armes ! Pour seule culpabilité, il reconnaît ce commerce avec des Péruviens, or il savait qu'à Lima « les choses sont plus sales qu'en Enfer », tout devant passer par Montesinos qui fut à la base des invitations auxquelles il répondit. Pour accroître le gouffre sous les pieds de Vladimiro, il qualifie ses modestes comptes en Suisse récemment révélés «de petite part de sa fortune», une part évaluée à 70 millions de dollars. L'intermédiaire de la vente était dénommé José Luis Aybar<sup>16</sup> et le marchand en rajoute sur l'aspect légal du marché : il se fit aux prix FOB, l'argus du matériel militaire. La clef de l'édifice s'appelait «le transport» et lui, Sarkis, est étranger à l'escale colombienne de l'avion commandé par José Luis Aybar, escale où la cargaison fut délestée de dix mille fusils (mais où devaient aller les quarante milles autres ?). Soghanalian est précis : sa première rencontre avec Montesinos se situe entre le 12 et 18 janvier 1999 par l'intermédiaire d'un ami italien Ricardo Baldini. Après tant de précisions j'ai levé les yeux de ma lecture en pensant : Alberto Fujimori ne doit pas être à la fête malgré son sens de la danse !

Evoquer une douce fête péruvienne à un carrefour de rues d'une ville chaude me permettra de retarder l'heure de votre procès. Ce lieu festif en plein air, surtout en herbe, visait le public des jeunes du quartier (aucun risque d'y trouver le moindre touriste sauf que j'y étais comme preuve d'un tourisme différent). Pas d'orchestre, pas de décor : juste quelques tables et une sonorisation sans les décibels chers aux soirées françaises. En tant qu'étranger, ce doux moment incita mon esprit à la rêverie. Je pensais au dévouement d'organisateur qui, autour du bar communautaire en bois, pilier de la soirée, vécurent là tant d'expériences diverses ! En simple passant d'un jour, je ne peux me plaindre de mon ignorance. Quelle est l'appartenance sociale des jeunes animateurs ? Leurs idées pour la vie ? Il a fallu qu'ils quémandent des autorisations, des aides financières, des conseils, des appuis techniques et des chaises. A leur contact des hommes politiques apprennent ainsi, encore mieux, le dessous des cartes. Et des jeunes mirent un pied sur l'escalier du pouvoir. Pour en savoir encore plus sur la vie, il leur faudra monter plus haut. Pour dominer ? Comme un savant devant son éprouvette, les politiques tentent de comprendre et en déduisent qu'ils se doivent de grimper les marches à n'importe quel prix, car la drogue n'a pas de prix et le pouvoir est une drogue. Ils deviennent les soutiens d'organisateur de fêtes où ils ne vont jamais. Vous, Monsieur l'ex-Président, vous aviez la bonté de voyager pour retrouver un peu de ce peuple qui vous échappait dans les réunions au sommet. Et à parler de bonté quel drôle d'anagramme avec béton !

Evoquer cette douce fête péruvienne qui respirait le bonheur et éclatait de beauté (j'en suis parti avant les effets de la bière) me laisse une image parfaite de tendresse humaine. Comme le souvenir de la fête de quartier de mon enfance quand, moi-même, je participais à l'organisation d'une journée qui bloquait un carrefour de deux routes. Mais pourquoi toujours ramener toute réalité à sa propre expérience ?

---

<sup>16</sup> L'homme que Montesinos mit en prison comme coupable n°1 !

J'ai également suivi une autre fête, un concert de Pepe Vasquez<sup>17</sup>, dans une salle de la même ville où, techniquement j'ai retrouvé la France actuelle. Comme chez nous le spectacle a commencé en retard, comme chez nous les décibels usaient nos tympanes, et comme chez nous, les éclairages faisaient feux de tout côté. Mais à la différence de chez nous, j'ai découvert le swing !

A parler de chansons, Monsieur l'ex-président, je veux vous apporter un sentiment : votre pays n'est pas encore rythmé par les succès d'un été. Une chanson y dure longtemps pour des raisons économiques. Les vendeurs de cassettes piratées sont beaucoup plus nombreux que les vendeurs de nouveautés et que vendent-ils ? Les chansons de référence de tel ou tel chanteur, des chansons que l'on peut retrouver dans la bouche de divers artistes. De ce fait, il existe un fond commun à tous les habitants qui peuvent se retrouver dans un chant comme «gracias à la vida» de **Violeta Parra**<sup>18</sup>. Notre chère Violeta, suicidée en 1967 à l'âge de 50 ans, a consenti tant d'efforts pour rechercher les mélodies traditionnelles à partir des connaissances fournies par sa mère, qu'elle a gagné l'estime de tous. Elle parle la langue des paysans mais qui le sait encore ? Pour la première fois, cher Alberto, j'ai entendu « gracias a la vida » en Louisiane, en 1974, de la bouche de **Joan Baez** qui avait fait un disque en espagnol que je n'ai jamais retrouvé depuis. Je l'ai entendue de la bouche d'un chanteur de rue qui aimait la lecture de la Bible. Et alors seulement, je me suis posé la question concrète des paroles de cette chanson qui en fait, n'a en guise de refrain, qu'une phrase, « merci à la vie qui m'a tant donné » et dont j'ai cru longtemps qu'elle disait : « merci à la vie qui m'a donné le chant » ! Les paroles sont encore plus poétiques que je ne le pensais ! Et ensuite, elle s'est suicidée.

Mais cher Alberto, pour en revenir à nos occupations, parlons de ces pirates de cassettes qui font à petite échelle ce que tu as fait à grande échelle : ils rendent l'illégalité quotidienne ! Et le drame devient géant : soit l'illégalité favorise le pouvoir, soit la loi favorise le pouvoir ! Dans tous les cas, les mêmes tirent les bénéfices ! Autrefois il y avait le combat de la loi voulue par les démocrates contre les privilèges voulus par les conservateurs mais depuis que les conservateurs ont compris que par la loi ils pouvaient se voter des privilèges, il n'y a plus de repères ! Et concrètement je me demande dans quelle mesure les pirates ne vont pas tuer la nouveauté de la chanson latino-américaine ! A force d'éviter le tube commercial renouvelable, né de la société de consommation qui pousse au monde jetable, il est évident que l'inverse peut devenir tout aussi pervers. Pour aujourd'hui, laissons les considérations musicales pour revenir à une question vitale.

Je voudrais, pour conclure, vous demander une faveur, cher Alberto. Pourriez-vous me préciser les causes de la mort d'Otiliano Granado Rumaldo ? Quand le 4 août 1997 j'ai appris son assassinat, vous ne pouvez pas savoir jusqu'à quel point j'ai été malheureux ! Enseignant et syndicaliste comme lui, j'ai découvert à travers ce drame le sort classique d'un enseignant péruvien. Dirigeant du Syndicat Unifié des Travailleurs des Centres Educatifs (SUTEP) il était contraint, pour compléter son salaire, de réaliser le week-end, des films vidéos à la commande. En ce dimanche matin 3 août, il achevait un reportage sur un anniversaire quand il fut appelé de la rue par un homme. Il était dans « l'asentamiento humano José Carlos Mariategui » du quartier San Juan de Lurigancho. Il sortit et fut abattu de deux coups de pistolets. J'ai aimé la photo de lui présentée par la presse<sup>19</sup>, celle d'un homme de la sierra, jeune et décidé, souriant et à l'air tranquille. Cet assassinat, oublié depuis longtemps, n'a pas pu échapper à vos services et donc vous conservez éventuellement quelques traces dans les dossiers que vous devez toujours avoir entre les mains. Je ne dis pas que vous connaissez la réponse à ma question et que les trois hommes à la vieille Volkswagen qui firent le coup ont été repérés, mais peut-être existe-t-il un début d'enquête, une piste ? Je voudrais l'apparition d'un seul indice pour que le 4 août 2001, jour l'anniversaire de son assassinat, la presse s'en fasse, l'écho. Tout de même, un dirigeant syndical, ce n'est pas une simple question de droit commun ! Voyons d'ailleurs la date de près car dans un assassinat, elle importe beaucoup : il s'est produit la veille du Congrès national de ce syndicat. N'est-ce pas un signe ? Dans

---

<sup>17</sup> Un acteur supplémentaire de la variété de la musique afro-américaine.

<sup>18</sup> Je l'ai entendu de la bouche de Mercedes Sosa l'Argentine qui la popularisa, et de tant d'autres chanteurs latino-américains !

<sup>19</sup> Toujours La República et en m'occurrence celle du 4 août 1997 qui présente aussi la photo de sa jeune femme, Violeta.

le syndicat en question, Otiliano était très connu pour sa combativité. Aussitôt après sa mort, les dirigeants du SUTEP confirmèrent que la grève générale en préparation aurait bien lieu.

Il s'agissait d'un homme du peuple : son corps dans le cercueil fut vêtu des habits qu'il avait le jour de sa mort, les seuls en sa possession ! Et ayons une pensée pour sa veuve et son fils de cinq ans, à l'époque. J'aurais préféré m'adresser à eux plutôt qu'à vous.

Monsieur l'ex-Président, sans chercher à vous troubler, je vais à présent oublier mon Pérou, pour suivre seulement le vôtre. Portez-vous bien et recevez mes salutations amusées bien que fatiguées.

### 3 - Jeudi 4 janvier 2001

Monsieur Fujimori

Le siècle et le millénaire étant passés, je me sens moins angoissé donc je reprends reposé cette histoire impensable de trafic d'armes.

Même s'il expliquera, qu'avec Vladimiro, vous constituez les deux faces d'une même pièce, Sarkis ne portera pas d'accusations contre vous. Pour mieux se blanchir, il donna le nom de l'homme clef qui dévia les armes vers les FARC : un franco-nord-américain, Charles Acelor Cockeran aidé par son ami d'enfance Juan Manuel Lopez. Franchement, nous sommes en plein roman ! En même temps, Sarkis protège deux généraux péruviens en refusant de mentionner leur nom qu'il connaît très bien. Il dénonce le désir de Vladimiro d'acquérir des M-16, plus conformes à la taille des soldats péruviens que les FAL<sup>20</sup>. Dans la négociation, Sarkis décida de vous offrir, Monsieur l'ex-Président, une épée trempée dans un bain d'or ! Au Pérou, tout ne doit-il pas s'achever dans de l'or ; avec à la bouche un *cébiche* du meilleur restaurant ? Pour corser le tout, le vendeur d'armes précise que la discrétion lui fut demandée à cause de l'accord de paix signé le 22 octobre 98 avec l'Equateur, accord qui stipulait un contrôle commun pour l'importation d'armes. Un point sombre : le rôle du fils de Sarkis, Garabet, très impliqué dans les affaires de Montesinos. Vous le connaissiez Monsieur l'ex-Président ?

Si aucune accusation nette n'est portée contre vous, Cher Fujimori, à l'inverse, le roi des trafiquants de drogue, Roberto Escobar (le frère de Pablo), a indiqué de sa prison, (en Colombie le manque de gadgets électroniques empêche la liberté sous surveillance) qu'un versement d'un million de dollars aida votre première campagne électorale en 1990. J'avais imaginé que pour travailler au bien du peuple il en coûtait beaucoup moins. Mais revenons tout de même aux confidences.

Vous avez lu comme moi, en août 97, l'imposante enquête de **La República** sur les trafiquants de drogue péruviens qui dorment en prison. Je l'ai conservée justement parce qu'elle me révélait mon ignorance en la matière. Avant mon voyage, le Pérou me semblait en meilleure posture que la Colombie, peut-être par manque de conscience de la géographie péruvienne : j'ignorais le lieu de naissance du terrible fleuve Marañon qui s'appelle ensuite Amazone !

Bref, en découvrant les histoires de Cachique Rivera, Willer Alvarado Linares ou del Vaticano, j'ai aussitôt souhaité lire un livre qui pointe à la fois la puissance du narcotrafic et sa déchéance<sup>21</sup>. Manifestement, autour des années 95, après le recul du **Sentier lumineux**, les rois de la mafia tombèrent dans tous les filets de ton cher Vladimiro. A lui seul Abelardo Cachique Rivera représente une puissante énigme. Comment, Monsieur Fujimori, puis-je dégager de ses propos, le vrai du faux ? Comme Montesinos, qui dénonça des amis pour se couvrir, Abelardo dénonça ceux qu'il a corrompus pour obtenir la clémence de ses geôliers ! Dans son récit, j'admire son étonnement face à la qualité des dossiers du SIN (FBI en péruvien) : « *Ils en savaient beaucoup sur moi. Jusqu'à des choses que j'avais oubliées. Ils me précisèrent que tel jour j'étais allé à tel endroit. Ils m'indiquèrent des moments où je suis monté à cheval. En fait, les agents du SIN savaient les noms de tous les narcotrafiquants qui opéraient dans la zone.* »

Au cours des interrogatoires, il eut droit à une étrange promesse : une rencontre avec vous, Monsieur l'ex-Président ! Franchement, je vais finir par croire que tout ça, sent le souffre : des grands chefs militaires à ceux du contre-espionnage, le monde des narcos se lie ensuite aux terroristes. Quel tableau !

Monsieur Fujimori, un Français, qui vient de goûter à la prison pour des accusations de corruption, explique lui aussi qu'il a seulement mis en présence l'offre et la demande. Jean-Christophe

---

<sup>20</sup> Les Péruviens sont plutôt petits surtout les soldats venant de la Sierra et ils ont du mal avec les FAL.

<sup>21</sup> Il existe à présent, en partie, aux Editions La Découverte. La guerre perdue contre la drogue, Jean-François Boyer



Mitterrand se considère aussi blanc que neige et se défend comme un lion dans une cage. Vous aussi, Cher Fujimori, vous allez devoir vous défendre comme un exilé malheureux, car les accusations sont limpides. Mais dans quelle mesure le monde invisible appartient-il à la réalité où nous vivons tous ? Cette lettre s'adresse-t-elle à un homme réel ou une statue de cire ?

Le siècle et le millénaire étant passés, pour tenir le fil de la vie visible, je m'accroche aux dates, comme celle du 8 septembre 2000 : que s'est-il passé pour vous, Monsieur Fujimori, ce jour-là à New York, quand Albright et Berger vous firent une leçon maison en proposant le départ de Montesinos ? Vous avez pensé : « Comment s'y prendront-ils pour mettre à genoux l'homme le plus tort du Pérou ? »

A 56 ans, le toujours jeune Talent Montesinos a un défaut dont il mérite le reproche : il n'a pu, en toute circonstance, dompter l'esprit de résistance de sa ville natale, Arequipa<sup>22</sup>, une des rares grandes villes à avoir placé en tête, à la présidentielle de l'an 2000, Alejandro Toledo votre adversaire d'alors. Arequipa mérite qu'on la déshérite en l'excluant du Pérou et Montesinos doit maudire ses parents d'origine communiste qui lui offrirent ce prénom de Vladimiro Illich.

A ce point de nos échanges qui deviennent plus familiers (je finirais bien par vous appeler Alberto !) je me dois de vous poser une question sur ce journaliste que vous détestez : **Gustavo Gorriti**. Le premier, il osa dénoncer publiquement, en 1995, Montesinos comme agent de la CIA. Après s'être placé en travers de votre route, ce journaliste dut fuir au Panama où il dirige **La Prensa** dont le fondateur est Roberto Einsenman un des plus gros actionnaires d'un centre touristique sur le Pacifique où ... Montesinos aurait de gros intérêts. Le Panama, un pays où Vladimiro serait passé pour la première fois en 1976 afin d'y suivre des cours anti-guerillas pour officiers latino-américains, cours offerts par des militaires des USA dans l'Ecole des Amériques ! D'après certains, Gorriti avait d'autant plus les moyens d'en savoir un bon bout, qu'il était lui-même lié aux USA pour d'autres raisons, plus « propres » que celles de Vladimiro, ai-je envie d'écrire, mais je n'en sais rien et je devine votre sourire devant ma naïveté. Le but de la manœuvre consistait à attribuer les mérites de la capture du chef du Sentier lumineux à d'autres que Montesinos.

A présent, il faudrait charger Vladimiro de toutes les tares pour que les USA tirent tous les bénéfices. La CIA aurait su le conseiller à merveille, le contrôler à merveille et en cette fin d'année, elle saurait s'en débarrasser à merveille. Je savais le Pérou merveilleux mais pas au point de tout devoir aux USA : même le Machu-Picchu serait sorti de sa cachette grâce à un nord-américain ! Une fois de plus, pour quitter la boue, tournons-nous donc vers vos réelles merveilles, cher ex-président.

Au cours de mes séjours péruviens, je n'ai visité ni Arequipa, ni le Cusco. Pourtant, j'aurai dû aller dans l'anti-Lima au moins par hommage à Flora Tristan<sup>23</sup>. A évoquer cette Française, j'ai peur de vous parler chinois. Pour nous, en France, parler chinois, c'est une expression pour évoquer l'incompréhensible : quel équivalent vous utilisez ? Je sais que l'équivalent de notre « filer à l'anglaise » c'est, chez vous, « filer à la française » et celui de « travailler comme un noir » c'est, pour vous, « travailler comme un chinois » !

La vie a fait que, pendant tout mon voyage, je m'en suis tenu à la zone nord où Trujillo qui fait aussi figure de ville indépendante (quelle belle statue de la liberté sur sa Place d'armes !) a pourtant nettement voté pour vous. Vos plus bas scores viennent des régions frontalières avec l'Equateur. En nationalistes classiques, ils vous reprochent l'accord de paix avec l'ennemi traditionnel. J'ai horreur des nationalistes.

Franchement, en cet été 97 au cours duquel j'aurai pu vous croiser, tout le fiel du ciel vous est tombé sur la tête. Des affaires avec les médias, avec votre nationalité, avec des jeunes morts sous les pressions de la foule dans un concert, et comble de malheur des fuites apparurent en matière d'écoutes téléphoniques ! Les sondages étaient tombés à 19% d'opinions favorables dans le pays, alors que 4 mois avant, vous étiez à 67%. A Arequipa, les Fujimoristes devaient se cacher ! Je vous imaginai vous tirant les cheveux pour concocter un événement dont la vraisemblance puisse inverser la tendance. Il viendra par les inondations du mois de Décembre, quand les dieux de la

---

<sup>22</sup> Arequipa est la contre-capitale comme Cuzco est l'a-capitale.

<sup>23</sup> Lire le livre de Dominique Desanti paru chez Hachette en 1972.

pluie vous apportèrent des raisons d'étaler votre présence héroïque au milieu de votre peuple. Votre côte de popularité est remontée jusqu'à votre si belle réélection de l'an 2000.

Mais cet été là, même Gorriti refit à nouveau la *Une* de **La República** pour avoir été brutalisé au Panama. Ce quotidien remarquable cherche en permanence des raisons de vous être désagréable ! Il nous montra la famille de Gorriti quittant à toute vapeur son exil panaméen afin d'échapper à d'éventuelles destructions de leur bonheur. Et aussitôt le lecteur pouvait supposer le nom du coupable : «Vladimiro» dont Gorriti dénonça le recrutement par la CIA. Pour vous surprendre, j'ajoute que Sarkis en fut un membre éminent ! Pourquoi ce journal n'a-t-il pas été réduit au silence ?

Bien avant que ce siècle et ce millénaire ne soient passés, Montesinos commença à fréquenter la CIA dès le début des années 1970, dans un Pérou sous direction de Velasco Alvarado, général antiaméricain à la manière de De Gaulle<sup>24</sup>. Cet infiltré de l'Agence, au prénom cher à Lénine, put accéder à des fonctions proches de celles du Premier Ministre Mercado Jarrin, l'homme clef du président (on peut le lire encore aujourd'hui de temps en temps dans Caretas). Plusieurs témoignages indiquent que Vladimiro donna des informations secrètes aux USA surtout au sujet de la vente d'armes que l'URSS fit au Pérou. Incroyable cette passion pour les questions de vente d'armes !

Puis le nouveau régime de 1975 décida, à titre de punition, d'envoyer Montesinos dans le nord du pays en 1976, or deux jours avant son transfert, il obtint de l'Ambassade US le droit d'aller faire un stage aux USA. Les Autorités ne le ratèrent pas à son retour : il fut condamné pour haute-trahison avec une peine de mort commuée en une année de prison et l'expulsion de l'armée. Cette expérience ne calma pas notre homme. Avec l'aide de son frère, il fit de rapides études de droit ... pour devenir l'avocat de trafiquants de drogues ! (et plus que l'avocat, l'aide, car il louait des appartements pour eux et les secondait dans diverses tâches). Cette nouvelle activité lui valut la haine de quelques militaires. Il dut alors s'exiler en Equateur et en Argentine mais finit par revenir au Pérou, non pour y mener une vie rangée, mais pour continuer ses activités louches. D'après le Gustavo Gorriti de 1988, il pouvait fréquenter à l'aise les bureaux de l'Attorney général du Pérou ! Mais il lui fallait surtout retrouver des appuis au sein de l'armée car au Pérou, elle conditionne la réussite. Un assassinat de paysans par l'armée tomba à pic pour ses affaires : le général Valdivia risquait d'être accusé de complicité dans le massacre des 24 personnes or Montesinos pouvait le « disculper ». Par ses liens avec la justice, il exila le procureur qui menaçait Valdivia afin de le faire remplacer par un plus « sage ». Et commença ainsi sa glorieuse carrière à vos côtés. Votre élection devient à présent moins surprenante et ce que Vargas Llosa prit pour un soutien souterrain de l'APRA (il dut exister) apparaît plutôt comme une complicité des USA ! Etranges rencontres qui nous prouvent que les circonstances commandent parfois les événements par dessus les intérêts idéologiques. Toute action passe par la volonté humaine !

J'ai retenti de mes voyages au Pérou la forte volonté des habitants. Auparavant j'avais négligé la question de la volonté peut-être pour en manquer moi-même et à présent je m'interroge : sur quoi repose la volonté d'un homme ? Sur l'espoir qui l'habite ? Sur sa morale ? Sur sa chance ? Voyez, à vous écrire, je deviendrais presque philosophe si je me laissais aller ! L'âge diminue beaucoup la volonté même si Compay Segundo<sup>25</sup>, le musicien cubain, démontre avec ses amis que les réserves de volonté sont illimitées.

Quels rapports entre la volonté et le courage ? Le courage aide à affronter les épreuves qui se présentent tandis que la volonté va au devant d'elles. Parfois cette volonté péruvienne subit un contre-sens : des observateurs la jugent comme l'expression d'une fatalité douloureuse. Telle était la sensation que m'exprimait dernièrement une personne revenant d'Equateur et qui me parlait des enfants des rues de Quito. Voir un enfant vendre des cigarettes à l'unité peut se lire comme la marque d'une folle envie de survivre ou comme celle d'une soumission à la déchéance quotidienne. Tout dépend du point de vue où l'on se place. Dans une société où le travail justement rémunéré n'existe plus, ce jeune, qui refuse de mendier en tentant de vendre des bricoles, devient un courageux qui aide sa famille ou l'exploité d'un chef. Dans une société où l'accès à l'éducation est la valeur première de l'enfance, le petit vendeur en question ferait mieux d'user son courage pour

---

<sup>24</sup> Au pouvoir, suite au coup d'Etat de gauche en 68, et dépossédé en 75.

<sup>25</sup> Le film *Buena Vista Social Club* constitue un rare éloge de la vieillesse.

imposer à ses parents, sa présence à l'école. En réalité, pour certains enfants, qui finissent par plonger leurs mains dans les poubelles en quête de leur pitance, la rue devient la seule école, et je le maintiens, l'école de la volonté contre celle de la fatalité. Il suffit de parler avec eux, de mesurer le prix des choses, d'évoquer les autres membres de la famille, la sœur qui fabrique des chaussures, le grand frère qui encaisse l'argent dans les minibus, et le regard change. Pas question de peindre en héros, des êtres qui ont faim de tout, mais je prétends que sous les loques, le cœur bat très fort, et que l'enthousiasme, dur à poindre chez les éternels blasés de nos démocraties développées, peut éclairer tendrement un regard, au seul son d'une douce mélodie. En toute société, la fête sert à oublier les drames de la vie ; en Amérique latine la fête aide à supporter les drames de la vie ou à les aggraver à cause du nombre infinie de bières bues (le blues avec).

Montesinos et vous, étiez liés par une volonté très largement au-dessus des épreuves. Vous cherchiez l'impossible et vous l'avez atteint ! Mais pourquoi, Monsieur l'ex-Président, votre manque de méfiance vis-à-vis de votre bras droit ?<sup>26</sup> A moins qu'il ne vous ait désigné comme son chef Des deux volontés, laquelle commanda l'autre ? A suivre les derniers événements, j'ai tendance à penser que la sienne fut la plus forte puisque sans lui, vous avez démissionné !

Parmi les exemples de volonté que j'ai touché du doigt, mentionnons cette famille vivant sur la terre battue, cette femme capable de défier un flic dans la rue (j'en parlerai peut-être), ce paysan de la région de Cajamarca fier de ses modestes cultures, ces hommes et ces femmes héros de l'histoire, cet enfant vendant paisiblement des bonbons et qui, face à mon refus de tout achat, en profita pour m'interroger sur les nouvelles du monde (et le Mundial de football). Si j'avais quelques croyances en matière de transmission des traits de caractère au sein d'une famille, j'en déduirais que Flora Tristan qui tenait son prénom de son père péruvien, en avait aussi hérité une combativité exceptionnelle.

Vous-mêmes, candidat en 1990 sans rien à la présidence de la République, vous avez manifesté ce même trait de caractère qui interdit à quiconque de baisser les bras face aux pires des montagnes et en guise de montagnes votre pays est servi.

Contre la barbe de Gorriti vous avez perdu dès le premier jour car il était bien épaulé (la volonté a besoin de moyens pour s'assumer). En Août 1997 vous avez cru prendre votre revanche avec l'aide du président du Panama ? Même Roberto Eisenmann est monté au créneau pour défendre son rédacteur en chef péruvien et il n'y est pas allé de main morte : il a publiquement déclaré qu'un complot du SIN visait à assassiner Gorriti. Et pour que le plan ne se réalise pas au Panama, le président Ernesto Pérez Balladares décida de lui retirer son permis de séjour. Le *Miami Herald*, sous la plume de Glenn Garvin révéla la même chose, ce qui n'était peut-être qu'une façon d'agiter la presse de manière préventive. Y compris pour mettre le gouvernement du Panama dans l'embarras, lui qui, pour ses propres intérêts, aurait vu d'un bon œil le départ de Gorriti. J'ai l'impression Monsieur l'ex-Président que vous avez servi trop souvent à régler, sur vos dos, des problèmes étranges.

Pour ne pas nous quitter sur une note trop tragique, je vais en revenir à un débat paisible. «Le Pérou c'est son Sud !» ai-je entendu avant, pendant et après mon voyage. La première fois ce fut à Paris, à l'aéroport Charles de Gaulle, quand un poète péruvien refusa d'admettre le bien-fondé d'un voyage vers les régions Nord ! En France, même si j'ai beaucoup d'estime pour les deux Sud du pays, jamais il ne me viendrait pas à l'idée de réduire mon pays à ces deux régions. D'accord, le Pérou n'a presque pas d'Ouest, il a cependant l'Orient pour compléter son Nord et son Sud (il faut pousser loin le mépris des autres pour les rayer de tout voyage). Et si mon rêve était à Chachapoyas ?

Ce poète de l'embarquement, je le garderai toujours en mon souvenir : il était concentré sur son apparence et en même temps négligé, heureux de vivre et inquiet, avec un air indien incertain. Sa valise faisait penser à celle d'un commercial mais sa consommation d'alcool détruisait aussitôt cette image. Et je me suis demandé jusqu'à quel point il ne souhaitait pas s'autodétruire ! Cher Alberto, j'ai la sensation l'espace d'un instant qu'un Péruvien qui réussit a envie aussitôt de s'autodétruire !

Ce poète de l'embarquement aurait pu m'embarquer vers la poésie par son ton de voix chaleureux, par son castillan soigné, par son attention aux autres, par son autocélébration ironique mais je l'ai

---

<sup>26</sup> Le frère de Fujimori l'abandonna à cause du rôle de Montesinos et s'étonna, devant Alberto, des pouvoirs de cet homme de l'ombre.

perdu de vue aussitôt rencontré et voilà comment un échange de dix minutes peut produire une page d'écriture quand des échanges durables laissent les plumes à sec. Le Pérou est-ce le Sud ?

Dans le livre d'Arguedas, *Todas las sangres*, que je viens d'achever — il me fut offert en cadeau de Noël par ma fille — le Sud est comme toujours chez cet auteur la source d'humanité tandis que le Nord apporte par l'ingénieur de Piura ou un homme de Celendin, les tares du progrès capitaliste. En homme du Sud, Arguedas se sert de son histoire pour affirmer plus qu'une question géographique : il veut prouver que l'originalité culturelle du Pérou se manifeste par un échange entre est et ouest et non par une communication côtière du Sud au Nord.

Recevez, cher Alberto Fujimori l'expression de mes salutations les plus amusées bien que fatiguées.

#### 4 **Dimanche 14 janvier 2001**

Monsieur Fujimori

Cette nuit, j'ai rêvé que j'entrais à pied dans New York par le grand pont sur l'Hudson, au milieu de milliers de Nord-américains qui avaient dû abandonner leur voiture pour cause de neige. En cet instant surprenant, la blancheur générale du paysage donnait à la ville une dimension paisible.

Vous connaissez, cher Fujimori, l'absurdité de ce rêve car, par temps de neige, tout bon Nord-américain qui se respecte, reste chez lui, pour éviter les dangers des intempéries. Plutôt portés sur les mérites du port d'armes, ils refusent la marche à pied comme insulte permanente au progrès, d'où le ridicule de mon rêve. Les seules marches qui leur restent, les font arpenter les Centres commerciaux ou les sentiers balisés de leurs Parcs Nationaux surchargés de touristes domestiqués. Je m'étonne que ces ancêtres des pionniers aient perdu en leurs corps, la source de tout western à savoir l'envie folle des marches collectives d'est en ouest.

En Europe, nous retrouvons les marches sur le Chemin de Saint-Jacques, pourquoi aux USA ne retrouveraient-ils pas la ruée vers l'or ? Parce qu'ils ont marginalisé la nature au profit des voitures ! A travers des immensités monoculturées, un marcheur est aussitôt éliminée. En ville, le piéton risque tous les dangers, aussi je crois qu'Internet a été inventé pour qu'enfin, tout Nord-américain digne de son rang, puisse se dispenser des ultimes marches dénommées «courses»<sup>27</sup> dans les grands magasins. Le service des transports est un des services d'avenir !

Mon cher Fujimori, tu es arrivé au Pérou en bateau et, dit-on, dans le ventre de ta mère. Tu avais choisi le confort. Par contre, quand tu te lances dans le projet fou de devenir président, tu as accepté de sacrifier ta vie aux douleurs d'un pays ... à moins d'avoir été obligé de la sacrifier aux désirs de Montesinos. A travers Montesinos n'aurais-tu pas été le simple jouet du pays-pieuvre qui connaît toutes les ramifications de la globalisation, les USA ?

Qui, dans ce pays des ghettos insalubres, connaît de Lima, la Victoria'? Je n'ai fait que deux passages dans cette zone qui sonne comme une défaite, malgré son nom de victoire, a doublé de futur pour le quartier d'El Parvenir. La Victoria confirme les contradictions des Péruviens dont tu t'es donné la charge de guider le destin. Dans cet immense centre commercial à ciel ouvert où les rues du quartier servent à tout, le mot bric à brac<sup>28</sup> prend un sens fort avec le Tout proche du Rien. Les radios des voitures crachant leurs musiques, le siècle passé semble faire face au siècle futur. A arpenter l'endroit, toutes les émotions sont disponibles.

Pour quitter les mirages de la rue, j'ai eu la chance de frapper à une porte du quartier. En entrant chez un habitant, comme partout, sécurité oblige, il fallut montrer patte blanche avant de franchir le seuil. La maison ne recelait pourtant aucun trésor. Après quelques marches d'un escalier extérieur, la porte ouvrait sur une vaste pièce à tout faire. Un carrelage modeste, un évier minuscule, une radio antique et un fauteuil où l'homme qui nous accueillait, semblait collé. Trois étagères particulières attirèrent mon attention. Dans mon souvenir, elles me semblent encastrées dans le mur. Elles abritaient une petite bibliothèque dont j'aurais voulu faire l'inventaire comme témoignage d'une autre époque car, manifestement, il s'agissait d'acquisitions des années 70. L'homme m'expliqua, surpris par ma curiosité, qu'il s'agissait des livres de son fils acquis au cours des années 60. Dans cette ambiance modeste, les livres manifestaient une volonté de culture qui s'apparentait à une volonté politique clairement lisible à travers les titres. Pendant des années, l'engagement progressiste (voire marxiste) constituait une incitation à lire pour comprendre le monde, une incitation que l'historien de demain risque d'oublier vu la rapidité avec laquelle la lecture perd ses lettres de noblesse. A sa place, la télévision repose des courses permanentes, par des jeux au jour le jour qui effacent la notion du temps.

Au milieu de la Victoria, j'ai retrouvé, cher Fujimori, les traces pour moi inoubliables de la lutte pour la justice, l'égalité et la solidarité. Le jour de la mort de cet homme presque collé au fauteuil

---

<sup>27</sup> Expression française qui ne donne pas le même jeu de mot aux USA.

<sup>28</sup> Terme récent des années 1830. L'équivalent en castillan ?

sans âge qui lui sert de nid, cette bibliothèque sera rayée de l'histoire, je veux dire, de toute mémoire sociale.

Mais vous, cher Fujimori, vous ne serez pas oublié même si cette nuit je l'ai rêvé, comme j'ai rêvé qu'en Colombie, la neige habillait de blanc la lutte anti-drogue des USA qui veulent surtout la mort des FARC. Cette lutte antiguérilla vous l'avez conduite pour éliminer le Sentier lumineux avec l'appui de Vladimir qui continua, en même temps, son trafic avec les trafiquants, tout en les déclarant, ennemis publics numéro 1 ! Quand votre premier vice-président, Maximo San Roman, osa poser quelques questions sur ce bras droit peu ordinaire qu'est-il devenu ?

Avec le temps, la DEA<sup>29</sup> demanda à la CIA d'intervenir pour changer la ligne de conduite de Vladimir. Il lui fut répondu : « *Quand on a un fils va-t-on se mettre en quête de ses défauts ?* » Puisque le Pérou diminuait un brin le marché de la drogue pour laisser le leadership à la voisine Colombie, qu'importait le reste ! En même temps, l'argent de la drogue était aussi vital à l'économie péruvienne qu'à l'enrichissement de Montesinos !

Ce contrôle général du pouvoir nécessitait-il l'auto-coup d'Etat du 5 avril 1992? Le Pérou avait encore un fond démocrate (75% des juges durent être éliminés) et le besoin de dictature est exponentiel ! Comment s'étonner si le Général Valdivia a été le maître d'œuvre militaire de cet auto-coup d'Etat ! Comment s'étonner si la première mesure consista, d'après le méchant Gorriti, en une razzia de documents de justice concernant les liens entre Montesinos et la Mafia de la drogue ! A tous les deux, il vous fallait le pouvoir... pour avoir tous les pouvoirs. Après cet auto-coup d'Etat «la démocratie américaine» se posa quelques questions et une enquête du Congrès fut catégorique : « La CIA a des relations avec Montesinos qui est un atout très valable ».

Par vos fréquentes rencontres avec le peuple péruvien, vous avez pu délaissier ces peccadilles. Vos bains de foules furent, plus que des lavages de cerveau, une façon de remonter le ressort qui anime toute Sommité. Votre recherche du bien commun vous éblouissait. A présent, pour écrire vos *Mémoires*, sans le soleil du service rendu, vous n'aurez pas assez de tout le confort japonais ; il vous faudra aussi garder la conscience tranquille et l'âme sereine. Moi-même, à écrire ces quelques lignes pourtant sans prétention, je mesure le calvaire que ça représente de puiser en soi le juste souvenir : à l'instant, je voudrais me torturer pour que jaillisse en moi des images de télévision.

Sur une cassette vidéo prêtée sans doute par un ami, j'ai eu droit, un jour, à un reportage sur des taxis péruviens. Je ne discerne pas la date de ce moment marquant mais je me revois très bien, par une journée ensoleillée, allongé sur le fauteuil familial en train de déguster des images superbes. Faute de télévision personnelle, je faisais un usage très modéré de cet outil légendaire et peut-être, est-ce cette pratique qui me laisse le souvenir impérissable de ce moment particulier !

Je revois souvent une image qui rassemble deux ou trois chauffeurs de taxis paisibles à côté d'un véhicule au capot levé. Avait-il une panne ou un simple besoin d'aération du moteur ? La scène, arrêtée par le mystère du temps, continue d'illuminer mes rêves.

Au Pérou, j'ai par la suite pris fréquemment le taxi, dans cinq villes, à des heures diverses et pour des trajets plus ou moins long, en pensant toujours à ce reportage. Surtout quand, pour accompagner des amis à un rendez-vous, nous nous sommes trouvés à dix dans une *Coccinelle*<sup>30</sup>. Sur la banquette arrière, trois enfants sur les genoux de trois adultes, et devant, le très jeune chauffeur, avec à ses côtés, deux adultes et un enfant en plus ! Si un pneu avait éclaté... Je ne savais pas, en montant le premier, que nous allions y entrer tous, et ensuite impossible de descendre, puisqu'il n'y avait que deux portières. J'ai décidé de prendre ma crainte en patience.

En France j'ai pris le taxi seulement une fois car, Monsieur Fujimori, son prix en fait un outil de luxe, or au Pérou, sans être le moyen de locomotion le moins cher, il est relativement abordable. Bien sûr, je connais des Péruviens trop pauvres pour l'utiliser (même à plusieurs) mais pour la classe moyenne, la pratique est courante. Les cent déplacements réalisés me coûtèrent moins que le

---

<sup>29</sup> Drug Enforcement Administration, un pouvoir US à lui seul !

<sup>30</sup> La petite Volkswagen aussi célèbre au Pérou que la 404 Peugeot en Afrique du Nord.

trajet nocturne Gare d'Austerlitz — Aéroport Charles de Gaulle ! Pour comprendre la situation, le reportage m'avait appris que les chauffeurs usaient souvent de leur voiture comme taxi «au noir».

Autour du taxi dont l'image me suit, je devine quelques désenchantés prenant le temps de bavarder du dérisoire de la vie. Et l'un d'eux, me ramenant vers l'aéroport de Lima, le jour de mon retour, m'indiqua fermement : «N'oubliez pas de dire en France que nous vivons sous une dictature.» Aussi, après mon retour, pour poursuivre le voyage, j'ai voulu tout lire sur le Pérou.

En 1999 j'ai découvert *La Conquête du Pérou*<sup>31</sup> qui racontait, avec style, une partie du voyage que j'avais réalisé un peu avant. De suite, les taxis y trouvèrent leur place : « Ici, vous montez dans un taxi pour vous rendre au musée ou au restaurant, et vous vous retrouvez dans un terrain vague ou dans un garage avec un revolver sur la tempe. Ici, c'est la vraie misère et elle engendre la vraie violence... ». Cette «vérité» sortait de la bouche d'une employée de l'Ambassade de France. Le livre continua de fourmiller de clichés énoncés tous avec un grand style. Oui, Alberto, le grand style je l'aime beaucoup, et quand je dis beaucoup, je le dis sans emphase, le grand style évite le plus souvent les dates, mais je lui trouve un défaut, je le croise trop souvent au service du pouvoir et non au service de la vie, comme si les bonnes manières apprises dans les salons dorés des Sommités effaçaient la réalité de la « vraie misère », d'où la déduction méconnue, Alberto : le style est la manifestation par excellence de la lutte des classes. Dans ce livre, j'ai apprécié la présence du mot *mangrove* et découvert une perte totale de style dans cette phrase : « J'ai vu à Lima le visage de l'impérialisme culturel américain : c'est la citrouille de Halloween. » Je n'ai pas partagé cette opinion : « Comme lieu de mémoire, le musée de l'Inquisition ne vaut pas tripette. »

Par contre j'ai été séduit par une phrase au couteau : « Voilà, au Pérou, Hitler a gagné. » L'auteur rappela ainsi que ce pays s'est constitué sur l'assassinat d'un peuple par les mains de Pizarro et ses complices. Pizarro était-il un Hitler, cher Alberto ? Ton pays vivrait-il encore avec ce drame sur les bras ? Sans nul doute, Georges-Olivier doit le penser puisque plus loin, parlant du sentiment de culpabilité des nord-américains il écrit : «*On suggérera seulement que les Etats-Unis se sont édifiés sur les fondations maudites d'un génocide presque parfait doublé d'un esclavage auquel il n'a été mis fin qu'au prix d'une guerre fratricide.*»

Mais que pèse le passé quand la citrouille d'Halloween « *émanant d'une culture mercantile et conquérante, détruit toute culture rencontrée pour se substituer à elle à des fins d'homogénéisation des marchés.* »

De telles réflexions me conduisent à nouveau vers un des atouts de cette «culture», la CIA, dont je n'avais pas imaginé au départ jusqu'à quel point elle dirigeait votre dictature. Nous allons tenter de la surprendre dans ses œuvres !

Avant d'autres, le journaliste mexicain de *La Jornada*, Carlos Fazio, se pencha sur le cas Montesinos devenu agent de la CIA grâce à l'actuel n° 2 de l'OEA, Luigi Einaudi. Ce dernier, membre au début des années 70 du Département d'Etat, aux côtés de Bernard Aronson maître des décisions importantes pour l'Amérique latine, aurait acheté à Montesinos l'inventaire de l'armement soviétique du Pérou. Concernant le passage de Vladimiro par Washington en 1976, Carlos ajoute un fait à l'épisode, Angel de la Flor : ce général aurait croisé par hasard un Montesinos dans la capitale des USA quand il était supposé passer ses vacances au Pérou ! D'où ensuite le procès pour haute trahison quand Vladimiro reposa ses pieds à Lima. Il complète aussi l'épisode «colonel Whittembury», l'homme que Vladimiro a connu en prison et qui ensuite l'aida à tisser des liens avec les narcos. Comme Carlos Fazio préfère s'en prendre aux fifres qu'aux sous-fifres, il précise que Luigi Einaudi, après la guerre entre Pérou et Equateur en 1995, présenta Montesinos à Barry McCaffrey le tsar de l'anti-drogue, celui dont Alejandro Toledo rapporta les propos le 3 décembre ; «je vais regretter Montesinos dans notre lutte contre les narcos-trafiquants».

Grâce à l'ancien de la CIA, George Bush<sup>32</sup>, Einaudi put asseoir son pouvoir dans la centrale et offrir quelques retombées à Montesinos. En conséquence, en 1990, Vargas Llosa pourtant ami

---

<sup>31</sup> Georges-Olivier Châteaureynaud, *La Conquête du Pérou*, Editions du Rocher.

<sup>32</sup> Bush Junior, président des USA, oublierait-il Montesinos ?

inconditionnel de la philosophie nord-américaine (nous le vérifierons en relisant *le poisson dans l'eau*) devra affronter la dite CIA !

Pour Carlos, les révélations au sujet des ventes d'armes entre Jordaniens et Péruviens (le Plan Sibérie), signèrent la fin de Montesinos ce que Madeleine Albright et Sandy Berger, conseiller US à la sécurité nationale, ne manquèrent pas de te dire, cher Fujimori, le 8 septembre, six jours seulement avant que n'éclate l'affaire de la cassette ! La chronologie est parfois la mère de toutes les révélations ! Dès le 2 octobre, Carlos put conclure son article ainsi : «*C'est sans doute le début de la fin du long règne autoritaire de Fujimori au Pérou*». Il avait vu juste. Au même moment, Laura Puertas, pour ***El País***, semblait moins renseigné sur le côté agent de la CIA de Montesinos se contentant d'écrire : « Cette fois ses relations avec la CIA ne lui servirent à rien ». Une manière incomplète de dire qu'en réalité l'histoire du Pérou s'est joué aux USA bien plus qu'à Lima !

Et parce que c'est dimanche, je vais pouvoir allonger encore ma lettre par un souvenir que je confronte à l'actualité : aujourd'hui Hernando de Soto, le leader de *Capital Popular*, vient de dénoncer votre successeur Paniagua, comme antidémocrate car il met des obstacles à sa candidature à l'élection présidentielle. Même si les thèses de cet économiste libéral sont célèbres, il aura du mal à créer un parti politique car c'est un acte du passé. Dans les rues des villes péruviennes, il arrive que des enseignes de locaux politiques disparaissent sous la peinture qui les recouvre comme à Piura celui d'Izquierda Unida visible sur un bâtiment très proche de la Cathédrale. A Chiclayo par contre j'ai pu m'asseoir face au siège toujours en service de l'APRA. A côté de la grande salle toujours ouverte, où des hommes jouent le plus souvent aux cartes, une petite porte conduisait - à lire l'écriteau- à une bibliothèque ouvrière mais en réalité elle était manifestement hors d'usage, comme était hors d'usage le premier étage du local. Un symbole !

En 1990, Vargas Llosa se lança très tôt dans la campagne électorale en tentant de créer un nouveau parti à l'heure où «la politique» les détruisait. Il fut à contretemps ! Son Front démocratique s'usa avant même de servir ! Cher Fujimori, vous avez balayé les partis politiques existants et encore une fois, le cas péruvien ne fait que porter aux extrêmes une tendance générale. Berlusconi créa un parti italien en quelques mois sur la seule base de son nom... et de son pouvoir, Hugo Chavez fit de même au Venezuela sauf qu'il ne s'appuyait pas sur les mêmes bases, et dernièrement au Mexique le président élu se trouve très minoritaire au parlement. Les partis politiques formèrent des citoyens. A présent, les organisations financières internationales, servent de substitut si je m'en réfère au cas d'Hernando de Soto ou de votre adversaire d'hier et probable successeur de demain, Alejandro Toledo. Aujourd'hui, pour répondre au cri de colère d'Hernando, Luis Solari membre de *Perú Posible* déclara : « *Lo que Hernando de Soto debe hacer es continuar viajando y comiendo bien* »<sup>33</sup>. Phrase typique d'un populiste membre d'un nouveau parti ayant bien appris les leçons de mépris que vous avez adressé aux intellectuels. Comme vous, Alejandro Toledo est arrivé tout neuf sur la scène politique avec un nouveau parti. Il vous répète ! Jusqu'à quel point va-t-il se plier aux conséquences de cette répétition ?

Peut-être, vivra-t-il ce moment fatidique où vous fûtes contraint de prononcer ce discours vieux de quatre mois, par lequel, à la stupéfaction générale, vous avez annoncé à la télé que vous lâchiez Montesinos, et le pouvoir ! La veille encore, ton cher bras droit réunissait les chefs de la police et de l'armée, avec le Ministre de la Défense et le Ministre de l'Intérieur, pour leur annoncer que les USA et l'OEA inciteraient leur Président à décider du démantèlement du SIN. Mon émotion est telle, à revivre ce moment crucial, que je ne puis m'empêcher une plus grande familiarité (le tutoiement m'échappera de plus en plus !).

Alberto, dis-moi pourquoi, comme ligne de défense, Montesinos put prétexter que le Pérou avait sa politique propre dans l'affaire du trafic d'armes, une politique démontrée par l'arrestation des frères Aybar Cancho (José Luis et Luis Frank) ? Il savait très bien que jamais le Pérou n'accédera à l'autonomie politique !

---

<sup>33</sup> « Ce que Hernando de Soto doit faire, continuer de voyager et de bien manger. »



Comment, encore une fois, ne pas pointer du doigt la chronologie : le 16 septembre ta volonté te pousse à baisser les bras, et le 22 septembre, le **Washington Post** publie un immense article contre Montesinos ! Savais-tu l'imminence de ce coup de poignard qui dénonça Vladimiro pour mieux écrire l'éloge de clairvoyants fonctionnaires de Bush et Clinton qui proposèrent sans succès de l'écartier de la CIA. Pas l'ombre d'un nom !

Bref, qui t'ordonna ce discours de démission ? Ta volonté ou ta clairvoyance ? Après l'obtention difficile du troisième mandat, l'ordre dut venir de haut car une seule cassette vidéo ne pouvait te décourager. Le maire de Callao y était acheté ! Et alors ! Cet homme, Alberto Kouri Buchamar, qui depuis, n'a convaincu personne qu'il voulait aider les pauvres, a fui le Pérou pour Dallas Texas<sup>34</sup> (le 26 octobre), dans un avion normal aux côtés de César Gaviria le n°1 de l'OEA (quelle coïncidence !). Il ne méritait pas l'honneur d'appartenir à ton mouvement. Cette histoire de la cassette vidéo est digne des plus mauvais films d'espionnage. Savais-tu que pour s'assurer le silence des corrompus, Montesinos les faisait filmer ? Je ne peux le croire car tu aurais mis en garde ton bras droit sur le possible boomerang que représentait cette pratique. A l'ère de la télévision, les images tuent plus que les mots.

Et cette cassette fut utilisée pour rassembler les foules sur les places publiques pour des projections collectives sur grand écran comme sur la Place Grau à Piura.

Dans cette ville, j'ai acheté mon premier livre péruvien à un vendeur des rues, un premier livre bien enveloppé sous un plastique pour garantir sa propreté et qui concernait le Péruvien exemplaire : César Vallejo. Après marchandages, j'eus le livre de David Sobrevilla « *César Vallejo poeta national y universal* » pour un bon prix qui s'expliqua mieux à la lecture: dans le livre huit pages n'avaient pas été imprimées.

Dans cette ville, j'ai lu qu'Alexander Kouri était «une personnalité importante de la vie politique» et que le maire de Lima Alberto Andrade souhaitait le compter parmi ses amis pour les élections de novembre 1998 ! Une girouette en attente des vents dominants !

Dans cette ville, j'ai écouté un jésuite ex-otage de l'Ambassade du Japon, usant de ce titre de gloire involontaire pour assurer la promotion de sa confrérie déjà si puissante (en Equateur le président Garcia Moreno instaura une dictature jésuite entre 1870 et 1875). Faute d'attendre la fin de la réunion, je n'ai pas eu à poser la question des rapports entre les Jésuites et l'Opus dei (je le regrette à présent). L'organisateur était l'Association des Anciens Elèves du Collège Saint Ignace de Loyola (ASIA), un vendredi 11 juillet, à 19 h (mais au Pérou on utilise l'heure made in USA 7:00 pm.). Les questions de l'assistance étaient prévues comme cinquième point de l'ordre du jour.

**Juan Julio Wicht** naquit en 1932 à Salaverry (région la Libertad) puis étudia à Lima. Jésuite depuis 1949, ses études en firent un enseignant à Arequipa. Les quatre années d'études théologiques à Barcelone le poussèrent vers la France et même à Harvard, USA. L'arrivée au pouvoir des généraux en 1968 le trouva disponible pour travailler de 1972 à 1978 à l'Institut National de la Planification !

Dans la bibliothèque exemplaire de Piura<sup>35</sup>, j'ai appris l'histoire du Pérou. Elle a été reconstruite depuis sous une forme plus belle en gardant sa caractéristique : elle est la seule au Pérou où j'ai découvert l'accès libre à des livres, ainsi qu'un fond de journaux bien organisé. A présent, même de France, il m'arrive de consulter sur Internet, **El Tiempo**, le journal local, un beau modèle de journal régional.

Mais, Monsieur Fujimori, que vous importent mes souvenirs à l'heure grave où les chemins de l'actualité deviennent extrêmement révélateurs de tout un monde caché. Comme l'abcès d'une dent, que l'on a trop tardé à soigner, et pour qui la guérison viendra de sa crevaision, le pus d'un monde souterrain coule tellement dans tout le Pérou, que les nouvelles Sommités ont du mal à le canaliser.

Qui a livré la cassette à un député de droite ? Le journal argentin **Clarín** qui bénéficie des services d'Angel Páez peut écrire « *los videos habrian sido conseguidos con la "colaboración" de alguna*

---

<sup>34</sup> Les USA imposent leur présence à tous les carrefours.

<sup>35</sup> J'ai travaillé dans cinq bibliothèques péruviennes : à Cajamarca, Trujillo, Chiclayo, Piura et Lima.

*agencia estadounidense* »<sup>36</sup>. Qui a permis sa diffusion à la télé où on voit Montesinos donnant en liquide 15 000 dollars à son nouvel allié ? Aussitôt, la dite campagne civique de résistance va se développer et même à Piura le drapeau sera lavé sur la Place centrale suite à une réunion convoquée par le Collectif de Reflección Creación del Pueblo (j'aime citer les organisateurs).

Bien que présentée sur la place des villes comment, à elle seule, cette diffusion pouvait-elle vous déstabiliser ? Ce scandale en spirale (l'un appelle l'autre...) nous aurait été offert par un membre de l'Armée de l'Air ou de la Marine, le Capitaine Jorge Castañeda. Les poursuites de Vladimiro auxquelles il échappa, le désignent comme le traître protégé par la police de son armée. Dans cette chasse à l'homme, l'Amiral Humberto Rosas fera aussi barrage à Montesinos, car la Marine, moins populaire que l'Armée de terre, n'a jamais bien compris le peuple, pas plus qu'elle n'a compris le général Velasco Alvarado en 1968 ou Antonio Vargas dernièrement en Equateur. Elle garantira toujours le pouvoir des bourgeois sans être pour autant moins corrompue que l'Armée de terre.

Après ton discours historique au peuple du Pérou, il fallut une semaine à Montesinos pour décider de la conduite à suivre. Avec l'aide de l'armée il organisa sa fuite en secret... vers le Panama où s'était réfugié Gustavo Gorriti, comme je l'ai déjà écrit. En fait, le Panama est connu comme lieu de villégiature des corrompus : avant Montesinos y arrivèrent le dictateur du Guatemala Jorge Serrano, le Président d'Equateur Abdala Bucaram et le chef des escadrons de la mort d'Haïti, Raoul Cedras.

Chaque pays a ses raisons d'être, et avant de partir au Pérou je pensais que la sienne consistait à justifier son titre de gloire : « ici ce n'est pas le Pérou », pour dire que là-bas sans doute, ça doit être Byzance ! En fait, l'expression qui se retrouve même en italien, à sa dimension au positif en espagnol : « *vale un Perú* » signifie que c'est beaucoup. Une fausse réputation qui a rendu célèbre l'expression fréquente à Lima : « le Pérou est un pays de misère assis sur un tas d'or » !

Quand j'ai découvert que la couleur de la boisson nationale était le jaune de référence, j'ai compris jusqu'à quel point le mythe de l'or avait pu faire des ravages ! La **Inka Cola**, le soda en question, rassemble sur son nom, à la fois un clin d'œil à l'histoire passée et un comportement de l'actualité, le nationalisme, puisqu'elle est toujours présentée comme la boisson majeure du Pérou ... que Coca Cola a fini par incorporer à ses propriétés.

Le soda est, comme dans beaucoup de pays chaud, la boisson inévitable puisque l'eau est souvent peu buvable, alors que la température oblige à se désaltérer. Mis à part le soda, il reste la bière et en la matière aussi, le chauvinisme brille par sa présence. L'orgueil du Pérou serait la **Cristal** !

Qu'aimiez-vous boire, Monsieur l'ex-président ? Le thé, le café, la bière, la chicha ? Vous vous doutez, que chez vous, le vin me manqua un peu car le Pisco ne le remplace en rien<sup>37</sup>. Cependant, la façon de boire, qui reporte souvent à la fin des repas l'ingestion de liquides (la soupe joue ce rôle au départ), a peut-être contribué à me faire perdre 10 kg en deux mois. En réfléchissant bien, chaque pays a sa façon de boire, chaud ou froid, sucré ou glacé, avec ou sans le lait, mais l'industrialisation a, là aussi, imposé sa marque. Dans les restaurants où les maisons, avec les jus de fruits, il existe pour les moins riches « *el refresco* » dont l'origine est souvent incertaine mais dont les prix sont moindres. Je sais par exemple que le *refresco* d'ananas a pour base, de l'eau bouillie avec de la cannelle, à laquelle on ajoute après refroidissement, un peu de jus d'ananas.

Mais laissons ces considérations, qui de l'or nous conduisirent à l'eau pour revenir à notre sujet, celui de la corruption, du pouvoir et de l'amitié puisque Montesinos était bel et bien votre ami.

De quoi est accusé Montesinos ? D'enrichissement illicite ? De trafic d'armes ? De corruption de fonctionnaires ? De tortures ? De meurtres ? Qu'avait-on pris comme mesure sérieuse quand le mafieux dit Vaticano (Demetrio Chavez Penaherrera) révéla qu'il donnait, tous les mois, 50 mille dollars à Montesinos pour opérer librement dans la zone de Campanilla ?

Pour le moment Vladimiro court toujours après des transformations de la chirurgie esthétique et dans des zones où la CIA a l'œil sur tout ! Il usa d'une corde jusqu'à la casser et il reste à savoir combien il lui en reste pour survivre. Ah moins qu'il ne soit déjà mort dans un coin quelconque du Pérou !

---

<sup>36</sup> 34 « Les vidéos auraient été obtenus avec la collaboration d'une agence étasunienne. »

<sup>37</sup> Il peut se servir en cocktail (le pisco sour) avec blanc d'œuf, sucre, jus de citron, cannelle, et produits spécifiques : amargo de angostura, jarabe de goma.

Dans cette tourmente, l'opération «mains propres» qui se déroule dans ton pays, Don Alberto, me renvoie irrésistiblement à celle que j'avais suivie, jour après jour, en Italie. Elle détruit toute la classe politique. Bettino Craxi, dirigeant du Parti Socialiste était à deux doigts de prendre la Présidence de la République. Il a fini ses jours dans un exil doré en Tunisie comme tu les finiras dans ton cher Japon ! Dix ans après, l'Italie vit-elle mieux ? Pas du tout, pas du tout, avec même le risque que des hommes plus pourris encore que les précédents ne prennent les rênes du pouvoir<sup>38</sup> ! Faut-il désespérer du peuple ?

Je répondrai sans doute à la question mais pas ce soir car je dois aller me coucher. Demain, pour exister, un journal que j'anime et que j'aime m'attend. J'ai l'intention d'y mettre en Une le portrait de Tania Libertad.

Recevez, Monsieur le Président l'expression de mes salutations amusées et trop fatiguées.

---

<sup>38</sup> L'arrivée au pouvoir de Berlusconi en ce mois d'avril 2001, le confirme.

## 5 - Mardi 16 janvier 2001

Cher Alberto Fujimori

Deux jours après ma dernière lettre, je reprends la plume car j'ai en moi, une tonne de doutes. Avec un écrivain péruvien, j'ai longtemps rêvé d'inaugurer, chaque matin, des mots nouveaux, je veux dire, inaugurer des usages nouveaux de mots anciens qui ainsi reprendraient vie. Vous avez inauguré des réalités, du béton, des outils, en clair des services rendus à vos concitoyens. N'est-ce pas plus sérieux ? Mais quand vous avez rencontré le Général Peter Pace, le chef du commandement Sud (comme si votre rencontre avec Albright le 8 septembre n'avait pas été assez claire) n'avez-vous pas été pris par les mêmes doutes ? Il vous a rappelé le refus nord-américain du moindre coup d'Etat et, devançant votre éventuelle incompréhension, il décida de rencontrer les chefs de l'armée péruvienne. Les relations avec les USA... et la Banque Internationale de Développement étant de la plus haute importance, un autre voyage vous porta jusqu'aux bureaux des officiers de Washington D.C Vous comprenez pourquoi je lis aussi la presse nord-américaine ! Dommage que **The New Republic** ne soit pas quotidien ! Votre sort s'est joué là-bas, pendant les derniers soubresauts du pouvoir militaire autonome de quelques généraux.

En accord avec l'Empire Global, Montesinos put s'enfuir vers le Panama. Le «Raspoutine», l'homme aux 30 gardes du corps, le maître, il baissa pavillon. Mais, alors qu'avec l'OEA<sup>39</sup>, vous reteniez la date du 8 avril, pour des élections promises lors de votre discours historique, le 20 octobre, quelques attardés crurent possible, d'y mettre une condition : le vote au préalable d'une amnistie totale pour toutes atteintes militaires ou policières aux droits de l'homme. Montesinos, sentant le vent tourner pour lui, ne trouva rien de mieux que de revenir au Pérou, le 23 octobre. Le Panama refusa de lui donner plus longtemps l'asile politique en appliquant à la lettre les mesures prévues. Une action inhabituelle causée par une autre directive US ? Suite à l'achèvement de son visa Montesinos se posa en secret sur la base de Pisco.

Je me souviens très bien de Pisco, Monsieur le Président, car c'est la seule escapade au sud de Lima que je me sois permise à ce jour. Pour aller visiter une des merveilles naturelles du Pérou, les îles Ballestas à Paracas ? Même pas, et vous tenez ainsi la preuve irréfutable de ma bêtise. Mon guide touristique m'avait prévenu : « Pas grand chose à voir et surtout pas la base aérienne qui n'a jamais beaucoup intéressé les routards ».

Et pourtant, un matin, j'ai pris le bus vers Pisco en espérant trouver un paysage plus agricole que sur la route du nord, et une petite ville me reposant de la capitale. A trois pas de l'arrêt du bus, la Place d'Armes aux arcades de rêve abritait un vieil hôtel où, pour le touriste nouveau venu, le gérant sortait le bel album photo des merveilleux paysages des îles Ballestas. Il vendait des excursions jusqu'à ce paradis naturel où phoques et manchots faisaient concurrence aux cormorans. Convaincu que mon allergie à tous les paradis était irrémédiable il me conseilla alors un simple un détour par la plage de plusieurs kilomètres que je pourrais atteindre par un minibus.

J'avais fait le voyage pour y croiser l'émotion de San Martin<sup>40</sup> débarquant en 1820 dans un Pérou qu'il voulait libérer. A la vue d'un vol de flamants rose s'élevant dans le ciel, il décida des couleurs du drapeau. Il avait la France en tête, aussi le bleu-blanc-rouge se transforma en rouge-blanc-rouge puisqu'en fait de rose les flamants en plein vol laissèrent voir un beau rouge. J'ai vu les flamants roses et la statue du grand San Martin à l'ombre d'un ficus magnifique.

---

<sup>39</sup> Depuis plusieurs mois l'OEA voulait faire la loi au Pérou !

<sup>40</sup> Un conférencier à Montauban présenta cet étrange libérateur de l'Argentine puis du Pérou.

A Pisco, le grand Montesinos y a donc atterri. Envisageait-il de réaliser le coup d'Etat raté avant son départ ? Il se comporta comme en pays conquis, s'expliquant à la radio, voyageant ici ou là clandestinement, jusqu'à prendre contact avec des juges pour venir en aide à Alan Garcia !

Pour sauver votre image, vous fîtes semblant de chercher Montesinos à grand renfort médiatique. Pourquoi, au cœur de la «chasse» à ce bandit (je reste poli), avez-vous placé un reportage vous montrant dégustant une *parrillada* avec votre fille Keiko et votre mère Matsue ? Pour imiter Toledo toujours au bras de sa femme ? C'était ridiculiser une farce trop évidente. Comment le Président d'un pays peut-il partir lui-même en quête d'un ancien complice sans dénicher sa cachette !

Faute de pousser les militaires hors des casernes, le tortueux Vladimiro accroîtra votre déstabilisation. Le «pauvre» Francisco Tudela, qui ne s'attendait pas à tant d'agitation suite à son accession à la vice-présidence, démissionna de son poste. Comme Chevènement en France, il collectionne les démissions ! Puis, à lire le **Washington-Post** fin novembre 2000, tout devenait clair par le seul titre de l'article «*Montesinos had corne to be seen by many US officials, even outside the CIA, as indispensable*»<sup>41</sup> disait nettement que les USA lâchaient Vladimiro pour s'emparer de nouvelles proies. Au moment de son échec, il était tant d'écrire qu'il fut jugé indispensable !

Petit à petit, la vie de Montesinos sort de l'ombre avec en toile de fond, celle de son frère, celle de ses fuites, celle de ses nationalités. Certains pensèrent un moment qu'il pouvait avoir en réserve un passeport argentin. Peut-être, cher Alberto, peux-tu m'expliquer comment il put avoir l'audace de se réfugier une fois en Equateur ! Avant de réfléchir aux histoires de ce coin du monde je n'avais pas soupçonné une haine si féroce entre Equateur et Pérou : la guerre éclair de 1995 me sembla une querelle anecdotique et mon inconscience était-telle qu'en 1997 je n'ai pas saisi l'intérêt d'une exposition fabuleuse où un peintre Equatorien démontrait, à Lima, l'ampleur de son talent, la profondeur de son humanisme et en même temps sa grande modestie !

C'est seulement aujourd'hui, en consultant les journaux rapportés du Pérou que je mesure mon erreur : le 21 août 1997 au moment même de mon retour de Lima, **Caretas** mentionna le passage au Musée de la Nation, de Osvaldo Guayasamin, le peintre équatorien. J'avais conservé l'article uniquement pour les photos sans même prendre le temps de le lire ! Plus de deux ans après, suite à la mort du peintre<sup>42</sup>, j'ai enfin compris la valeur de cet artiste qui, en réponse aux questions, mentionne des réceptions chaleureuses « au Japon, à Paris ou au Pérou ». Symbolique cette réduction de la France à sa capitale et symboliques aussi ces trois références. Symbolique encore cette réponse à la question « *que devez-vous à Picasso ?* »

« - *A Picasso presque rien. Au début chacun reçoit les enseignements des maîtres universels et comme je connais tous les musées du monde j'ai appris la vitalité du fait plastique. Mais ma façon de dire les choses vient de beaucoup plus loin. N'oubliez pas que je suis un indien avec dix mille ans de culture sur les épaules.* »

La seule lecture de cette phrase m'aurait poussé, en août 1997, vers sa peinture, et son opinion sur Cuba aurait redoublé mon envie de visiter l'exposition :

«*J'ai une foi absolue en la révolution cubaine et la plus grande admiration pour Fidel que je considère comme le personnage le plus important de ce siècle. Ça peut vous paraître contradictoire mais Cuba est le pays le plus prospère d'Amérique latine malgré le blocus des USA. C'est un pays qui éduque sa population, lui facilite les transports et les soins médicaux. Tout est gratuit. C'est le seul pays au monde où n'importe quel enfant peut entrer dans un Institut hautement spécialisé de sciences s'il le désire.*»

---

<sup>41</sup> «Montesinos a été vu par beaucoup d'officiels US, et même hors de la CIA comme indispensable» Le 17-04-01 il est reconnu membre de l'agence.

<sup>42</sup> Il laisse à Quito une très belle fondation devenue objet de litiges entre héritiers, et que j'espère visiter un jour. (ce qui fut fait le 17 juillet 2001)

Mais alors, pourquoi Fidel est-il embarrassé par sa succession ? Je me doute qu'il fêtera devant une foule enthousiaste les 40 ans de socialisme en avril 2001 et je crains cependant qu'à sa mort tout s'écroule y compris les bons côtés du régime.

Si Fidel est embarrassé par la mise en place de sa succession, vous n'êtes pas dans le même cas, Monsieur l'ex-président ! Il vous a suffi d'annoncer de nouvelles élections, puis de démissionner du Japon pour laisser la place à d'autres !

Etrangement les USA ne réussirent pas à se défaire de Castro mais ils purent vous détruire malgré votre réélection de l'an 2000. Le quotidien de l'Ouest, **Los Angeles Times**, avait, dès le 1<sup>er</sup> octobre, apporté ses propres révélations en matière de liens entre Montesinos et la Mafia de la drogue. C'était vous détruire puisque cette mafia est la bête noire des USA dans le cadre de leur hypocrite combat pour la Morale (dans les faits, aux USA la «secrète» consommation de drogue est très répandue !). **Los Angeles Times** ne faisait que savonner la planche sur laquelle vous deviez glisser ! Mais comment Montesinos en arriva-t-il à croire qu'au Pérou, il remonterait la pente ? Franchement, si un jour vous dévoilez tous les dessous de l'affaire, alors, bien au-delà du Pérou, les citoyens pourront comprendre qu'ils ne sont que fétu de paille dans l'histoire de la planète.

Naturellement, une nouvelle fuite du roi déchu, plus rocambolesque encore que la précédente, repoussa l'avenir à plus tard. Cette traque et son échec vous laissa encore plus affaibli, non pas aux yeux du peuple, car, c'est entendu à présent, il compte pour du beurre, mais aux yeux des USA qui vérifièrent que sans votre bras droit, vous n'étiez plus le maître de l'Armée péruvienne. A scruter les images du petit écran, j'ai alors cherché à savoir si vos lunettes, masquant des yeux bridés de fils de Japonais, ne masquaient pas en même temps la crainte de la défaite !

Japonais ? J'ai lâché le mot, celui d'une immigration, et de l'immigration au racisme, il y a un seul pas. Le Pérou est-il raciste ?

L'Equateur l'est-il davantage ?<sup>43</sup> Et on s'aperçoit vite que le racisme a mille visages : un pays peut élire un fils d'immigré tout en crachant au quotidien sur les immigrés en question.

L'insulte reste courante contre les bâtards, les adultériens, les fils illégitimes, les dégénérés, les chiens etc. D'où l'importance des questions sexuelles dans les campagnes électorales. Souvent les enfants d'immigrés deviennent plus racistes que la moyenne. Ils trouvent quelqu'un à dénigrer pour se donner de l'importance ; le racisme crée une hiérarchie dans le racisme.

Souvent j'ai vérifié qu'au Pérou les habitants du Nord se plaignent de l'orgueil des Liméniens en ridiculisant en même temps, les habitants de la sierra. Le Nord contre la capitale, la ville contre la campagne, la côte contre la montagne, le blanc contre l'indien, etc.

Partout, la majorité raciste s'imagine indemne de tout racisme et nous oblige à nous interroger encore sur ce qu'est le racisme. Ton opposant à la dernière présidentielle, Alejandro Toledo, doté du célèbre surnom de Cholo, fit rebondir la question. Après l'Inca Garcilaso de la Vega qui expliqua le premier que les fils d'indiens et de noirs sont des mulâtres et que leurs enfants «*se llaman cholos : un vocablo de las Islas de Barlovento que quiere decir pero, no de los castizos sinon de los muy bellacos y gozones.*»<sup>44</sup> l'histoire continue.

Pour cerner le racisme faut-il interroger le nationalisme ? La parenté me paraît évidente. Le chauvin crache sur l'étranger et en retour il crache sur «l'étranger» de l'intérieur. La France s'est crue forte de sa puissance démocratique reconnue par le monde et le Pérou s'est cru fort de sa puissance aristocratique reconnue pendant longtemps par l'Espagne. Voici deux pays profondément nationalistes qui participèrent à de nombreuses guerres contre les pays voisins pour alimenter le dit nationalisme. Mais l'inverse existe : J-E Adoum explique le racisme de l'Equateur par le manque de nationalisme dans son pays !

En France, à l'heure actuelle, 69% des français éprouvent un sentiment raciste (ils commencent à le reconnaître) qui se décompose ainsi : 63% envers les arabes, 52% contre les tziganes, 43% contre

---

<sup>43</sup> Lire J-E Adoum : *Ecuador senas particulares*

<sup>44</sup> Ils s'appellent cholos, un mot des îles de la Barlovento qui veut dire chien, ...

les noirs, 21% contre les asiatiques et 19% contre les juifs (sondage janvier 2001). Au Pérou on trouvera les indiens, les noirs, les asiatiques : le racisme, en produisant cette hiérarchie de la société, encourage le cacique. Vargas Llosa parlant des comités de son propre parti écrira : « *Dans nos comités aussi régna et triompha cette figure immortelle : le cacique.* ». Nous disons chez nous, les féodaux.

A son retour, pour échapper à son effondrement, Montesinos tenta peut-être de fédérer quelques caciques de l'Armée en s'appuyant sur sa propre famille. Or, un des drames du monde moderne, tient au pouvoir incontournable de l'Empire Global : sans son autorisation personne ne peut plus unir les caciques.

La France et le Pérou reçurent des immigrations multiples qui comme toi, cher Alberto, se sont intégrées, pour la façade. Seule les cuisines surent profiter sincèrement des apports infinis des uns et des autres, d'où le côté glorieux des cuisines péruvienne et française.

Pour régner, tout Empire a besoin de diviser les forces en valorisant les féodaux comme moyen majeur de manipulation. Aucun cacique n'est plus en mesure de voler de ses propres ailes : son pouvoir passe par l'alliance avec l'unique source du pouvoir, l'Empire. Certains crieront à l'émergence de nouvelles libertés locales alors qu'il ne s'agira que de la liberté de mieux se vendre au pouvoir central.

Aujourd'hui, tout particulièrement, je me demande à quel prix s'est vendu Humberto Rozas Bonucelli, le dernier chef du SIN, car les révélations produites (reprises par ***La República***), sentent la pire des allégeances au pouvoir central. Il explique que des agents étrangers sont venus lui remettre le document prouvant les liens entre les trafiquants d'armes et des forces péruviennes et il n'ose pas dire qu'il s'agit d'agents de la CIA ! Il explique qu'aux premiers jours d'août 2000 lui, contre-amiral Rozas, eut droit à la primeur d'une découverte qu'il offrit ensuite, et seulement ensuite, à Montesinos : une organisation de contrebandiers venait de détourner des armes vers les FARC colombiennes. Montesinos savait que les agents allaient apporter des informations dont il ignorait le contenu. Très surpris par leur nature, il décida d'une contre-attaque publique dont il aurait pu se dispenser s'il avait été seul sur l'affaire. Faute de pouvoir l'étouffer, il annonça une conférence de presse, dans laquelle, il vous mouilla, afin de révéler l'arrestation d'une partie du réseau qu'il avait constitué ! Son contre-feu ne fut pas à la hauteur et aujourd'hui Humberto Rozas peut se dire grain de sable qui brisa les rouages d'une machine ... à laquelle il appartenait puisqu'il ne pouvait pas être le chef du SIN sans avoir eu l'appui de Montesinos. Ce service rendu permettra-t-il de passer l'éponge sur quelques unes de ses autres activités ?

Cher Alberto, je t'incite encore à nous écrire tes *Mémoires* avec comme seul but : décortiquer l'Empire. Au Japon tu seras bien placé : il fut question pendant longtemps du « miracle japonais », un succès économique tel qu'il pouvait faire de l'ombre au grand géant or ton pays se retrouve au bas de l'échelle, avec une jeunesse qui, comme celle d'Europe ou du Pérou, cherche majoritairement une seule identification : les USA. L'Empire aide un féodal, un cacique, jusqu'aux succès qu'il juge utile puis il le laisse tomber. Vive l'ère du cacique jetable!<sup>45</sup>

La jeunesse péruvienne tout en rêvant aux Mac Do et Pizza Hut s'intégrera moins facilement que la jeunesse française, au grand marché de l'Empire, car elle reste plus pauvre et dotée d'une culture latino forte en matière de langue, de danse, de chanson mais les USA n'hésiteront pas à se faire latino ... pour dominer encore plus. Ils vous renverront une salsa domestiquée, des petits commerçants enchaînés, une joie de vivre recouverte d'une couche de maquillage. En France, les petites épiceries des maghrébins appartiennent toutes, à présent, à une grande chaîne de magasins.

La force de l'Empire, Alberto, et il te faudra l'écrire en détail (ne m'en veux pas s'il m'arrive de te tutoyer !) vise à détruire le lien entre générations<sup>46</sup>. Je l'ai vérifié au Pérou après l'avoir constaté en France. Cette situation alimente un nouveau racisme car les jeunes finissent par croire les vieux incapables de s'emparer des richesses du monde moderne pour cause d'inadaptation génétique aux

---

<sup>45</sup> Les idées de progrès sont plus jetables que tout !

<sup>46</sup> En fait il s'agit de détruire tous les liens pour être nu face au roi.

transformations économiques. Des jeunes qui en arrivent à oublier qu'ils deviendront vieux et qu'alors, ils seront, à leur tour, jetables comme leurs parents ! Si le conflit des générations a toujours existé, il est devenu industriel comme le crime, comme la drogue et comme la peur (un changement d'échelle qui n'est pas une économie d'échelle). Des jeunes s'émancipèrent de parents dont ils avaient acquis par imprégnation un vaste héritage. Aujourd'hui, des jeunes sont si étrangers à leurs parents que quand ils s'opposent à eux ils ne s'émancipent de personne. Ils devraient plutôt se détacher de la télévision qui les infantilise un maximum pour les garder dépendants !

Comme tu le constates, indomptable Fujimori, j'ai aujourd'hui l'esprit rêveur et cette évocation du retour de Montesinos me porte à penser à cet Empire qui rend ton populisme provincial. Je t'en supplie, n'oublie pas de te venger et de cracher dans le *cébiche*. Tu es le seul au monde à pouvoir dénoncer l'invisible car, au Japon, tu es protégé. Noriega qui vit dans les prisons des USA ne peut exprimer des vérités du monde qu'il a croisé dans les bas-fonds ! Même le père Aristide d'Haïti me paraît sous contrôle ! L'heure n'est plus à changer le monde comme l'a cru Castro mais seulement à le comprendre parce que le monde s'est fait sable mouvant et nous coule entre les doigts, à moins qu'il ne se soit fait sel pour disparaître à chaque pluie.

Avant de te saluer, je pense à un exemple de mot dont je cherche à changer l'usage avec l'ami Arguedas. Il s'agit du mot « sol » que nous traduisons soleil et qu'à la fin de *Todas las sangres* Arguedas mentionne ainsi dans la bouche d'un indien s'adressant à ses bourreaux : « *Los fusiles no van a apagar al sol* <sup>47</sup> » Comment user du soleil entre le sens divin et le sens scientifique ? Quelles responsabilités ont les poètes ? En espagnol le poète dit « éteindre au soleil » comme en français on dit « parler au vent » or normalement on dit « apagar el fuego » comme en français on dit « éteindre le feu ». Arguedas dit « al sol » pour personnifier le soleil un Dieu classique du Pérou. Il s'agit de s'approcher du sens, « *apagaron la revuelta* », pour exprimer l'arrêt la révolte. Le soleil ne serait plus le dieu du ciel mais l'action de se révolter. A une langue privilégiant les choses, nous préférierions une langue privilégiant le mouvement des choses ! Le soleil n'a plus à être décrit comme un objet (utile ou à vénérer) mais comme une action formatrice de la matière au bénéfice de tous. Le soleil se fait chaleur réparatrice, lumière salvatrice, repère de voyageur, ou cœur sur la main. Alors les arbres patriotes peuvent pleurer tout en donnant les fleurs de leur avenir, alors les montagnes complices peuvent se mettre en marche pour en grondant cracher les laves de leur devenir, alors un roman peut s'achever par les tueries d'indiens révoltés car « Vous ne tuerez pas la patrie, monsieur. » Et il faudrait alors en revenir au mot patrie et changer son usage ...

Que tout ceci ne vous empêche pas de dormir, vous, cher Alberto, qui avez travaillé dans l'Université même où Arguedas se suicida quand il se considéra incapable de transformer encore une fois un monde qui résistait à ses analyses. Avec mes salutations presque aussi amusées que les précédentes et à peine moins fatiguées, recevez, cher Président, mes vœux de bonne forme car la tâche qui nous attend dépasse en taille l'immense superficie de la forêt d'Amazonie.

---

<sup>47</sup> « Les fusils ne vont pas éteindre le soleil ».



Cher Alberto Fujimori

Peut-être est-ce le jour où tu as voulu la peau de Baruch Ivcher<sup>48</sup> que ton histoire a fini par mal tourner ? On ne s'attaque pas à un milliardaire israélien sans chagriner les autorités nord-américaines ! Je sais, il t'a fait des misères devenues intolérables car même lui entra en guerre contre toi, lui dont justement la nationalité israélienne était claire et qui voulait profiter de sa fortune pour acheter les moyens de communication du Pérou. Ta riposte s'imposait et tu n'as pas hésité sur ce coup : tu as fait voter une loi autorisant les seuls Péruviens à posséder des chaînes de télé puis tu lui as enlevé la nationalité péruvienne, et légalement il perdait sa **Frecuencia Latina** !

Cette affaire ne te quitta plus ! A l'annonce de ton abandon du pouvoir, il te fallut discuter avec la commission de l'OEA du sort des canaux 2 et 13 volés en partie à Baruch Ivcher. Et ceci dans le cadre d'un retour à la liberté de la presse ce qui laissait supposer l'existence d'une censure du régime !

Baruch, magnanime vient d'indiquer que la persécution dont il fut victime débuta en mai 1996 mais qu'à son retour il ne souhaitait pas un règlement de compte. Seule la démonstration de la vérité lui suffit ! Nous verrons jusqu'où son nouveau pouvoir poussera son sens de la liberté vis-à-vis du nouveau régime : je crains qu'il soit aussi doux avec Toledo qu'il le fut avec toi y compris au moment du coup d'Etat d'avril 1992. Dans tes *Mémoires*, il faudra aussi éclaircir ce mystère, ce retournement de Baruch Ivcher, cette guerre qu'il te déclara avec des appuis sans doute nord-américains. Cet homme va me permettre de développer trois types de questions : sur la télé, les juifs et donc sur la religion.

En matière de télé, j'ai vu moi-même les fameuses émissions du dimanche matin, **Contra-Punto**, où quelques journalistes présentèrent à des Péruviens médusés et attentifs, le dessous des cartes. Ils étaient très nombreux à se coller au siège pour suivre les révélations qui se succédaient. Elles n'entamaient pas la reconnaissance que les mêmes téléspectateurs te vouaient, Alberto, car ils en étaient arrivés à penser que plus rien n'est possible dans leur pays, sans saloperies. Elles te faisaient mal à toi. Oui, il y a eu des écoutes téléphoniques (*chuponeo*<sup>49</sup>) prouvant la vénalité des juges, et alors ! Tu as expliqué à des incrédules que «contre 30 000 dollars n'importe quel citoyen pouvait être l'auteur des dites écoutes». La dictature est exponentielle et en enlevant sa nationalité à Baruch Ivcher, il fallut la force pour virer de leur bureau les journalistes récalcitrants. Sur ce coup là, tu as été maladroit car la bonne société internationale ne pouvait plus te protéger. Qu'aurais-tu pu faire ? Etre moins dur en gagnant du temps.

La télévision suscita de ma part une question à l'ami avec qui je me suis enfoncé dans les zones les plus reculées du Pérou : comment pouvait-il m'expliquer la présence d'antennes télé là où manifestement l'électricité brillait par son absence ? Il me répondit qu'il me suffisait de réfléchir aux panneaux manuscrits existants à l'approche des villes : «*baterias*». Ensuite, en voyageant en bus, j'ai pu vérifier l'importance du transport de batteries qui servaient... au fonctionnement de la télé ! J'en suis resté baba et je me désespère quant au résultat : comment vivre chaque jour avec cette publicité vantant les mérites de la société de consommation, là où il n'y a même pas l'électricité ? La source de mal-être peut virer en maladies féroces !

---

<sup>48</sup> Baruch Ivcher oublia en 2001 le journalisme d'investigation de 1997 !

<sup>49</sup> Je ne vois pas le lien entre le chupon (la sucette du bébé) et le chuponeo.

Je voudrais pouvoir écrire l'histoire d'un gamin de l'an 2000 vivant dans cette ambiance, s'enrichissant d'un vocabulaire qui lui est inutile, découvrant des couleurs qui lui sont étrangères, refusant d'écouter les contes de la grand-mère car jugés d'un autre âge, faisant une colère à l'heure du feuilleton brésilien, et s'endormant avec des rêves de piscine lui qui n'a pas d'eau pour se laver. Au nom de l'optimisme il pourrait développer un dédoublement de sa personnalité : l'enfant d'ici et le ciel sur la terre. Au nom du pessimisme son petit voisin pourrait se détruire en prenant pour argent comptant une vision tronquée de la société.

En attendant ce roman, je retiens de la littérature péruvienne, le cas d'un israélo-péruvien qui m'a aidé à comprendre Baruch Ivcher. Il s'appelle Leonardo Rozen<sup>50</sup> et, très jeune, pour échapper à la justice péruvienne il décida, vers 1966, d'accomplir un vœu de sa mère, son émigration en Israël, la nouvelle terre des juifs. Il se trouva aussitôt impliqué dans la Guerre des Six-jours puis il apprit un métier, se maria, eut des enfants et un jour est arrivé ce qui devait arriver. Quoi ?

*«Ce monde israélien m'était intime et cher, explique Leonardo Rozen, mais il y avait quelque chose qui n'allait pas, il manquait quelque chose. Je sentais que ce n'était pas un endroit pour y passer toute ma vie ...Moi aussi je suis péruvien. Disons plutôt que je suis avant tout péruvien ... Ma femme l'a très bien compris, aussi un jour on est partis et on est venus s'installer ici. Ici aussi, il y a un pays à construire. »*

Léonardo était le fils de communistes juifs athées. Du juif au sioniste, si les différences prennent parfois la taille des montagnes, parfois elles tiennent à un fil. L'ami de Leonardo l'interroge :

*«- Tu étais donc devenu croyant ?*

*- Croyant, croyant, non. Mais j'étais prêt à accepter les rites et le discours mythique, millénariste, le phénomène culturel complexe dont j'étais issu, malgré l'agnosticisme que nous avait inculqué mon père. »*

Si entre 1940 et 1945, Hitler et Churchill s'opposèrent fermement, ils nous laissèrent ensemble cette invention : Israël. Les nazis alimentèrent plus que quiconque les projets sionistes et les Anglais leur donnèrent corps avec comme résultat, un foyer de tension infernal. La première guerre mondiale ne sut pas résoudre le problème des Balkans et la deuxième s'embourba devant l'impérieuse nécessité d'une juste solution aux problèmes du Moyen-Orient. Je n'aurai pas pensé que les répercussions pouvaient traverser la société péruvienne si éloignée de cette partie du monde.

Alberto, puis-je saisir cette occasion pour te parler de religion ? Personne n'a indiqué un seul instant que l'attaque portée contre Ivcher tenait à sa religion mais tout le monde sait depuis longtemps que la religion a de l'importance au Pérou.

Marin Vargas Llosa a eu le mérite d'en parler clairement en indiquant qu'un archevêque est venu le convaincre, lui l'athée, de se maintenir au second tour de la présidentielle de 1990 ! Il indiqua tout aussi clairement qu'il avait un membre de l'Opus dei dans son équipe, Rafael Rey<sup>51</sup>, et qu'un jésuite arbitra le débat télévisé d'entre les deux tours. Dans son *Poisson dans l'eau*, il évoque Juan Julio Wicht, le jésuite qui, ensuite, resta volontairement otage dans l'Ambassade du Japon et déjà évoqué pour son passage à Piura, ville qui a connu la première université Opus dei du Pérou. Martha Chavez ton admiratrice inconditionnelle, cher Alberto, faisait le lien aussi avec la dite Opus Dei. J'aime suivre les trajectoires des hommes politiques qui ont un art incroyable pour retomber sur leurs pieds. Et dans ton entourage, le plus beau personnage de l'Opus Dei est bien Cipriani, une Opus Dei qui soutient Lourdes Florès dans la campagne présente car elle a toujours plusieurs cordes à son arc.

---

<sup>50</sup> Personnage du roman *Le chasseur absent* d'Alfredo Pita, précieux à plus d'un titre et qui vient d'être traduit en français.

<sup>51</sup> Rafael Rey passera du camp de Vargas Llosa au tien puis t'égratignera un peu, en 1997, au sujet de tes déboires.

En fait, le livre de Vargas Llosa attira surtout l'attention des lecteurs sur les églises évangélistes.  
« Il fut évident que, parmi les sénateurs et députés de *Cambio 90* [le parti de Fujimori en 1990], il y avait au moins quinze pasteurs évangéliques (parmi eux, le second vice-président, *Carlos Garcia y Garcia*, qui avait présidé le Concile national évangélique du Pérou). »

Vargas Llosa n'avait-il pas avant de te connaître pensé à l'influence des évangélistes et par eux, comment n'a-t-il pas remonté la filière jusqu'à toi?

Sans doute pensait-il que le lien des évangélistes avec les USA et son propre soutien à l'idéologie nord-américaine se rencontreraient or l'histoire a parfois de ces mystères... Par un porte à porte géant les évangélistes firent jaillir de l'ombre un candidat inconnu mais aujourd'hui tu peux répondre à tes détracteurs que, sous ton règne, ils n'ont pas fait de miracle. Et le simple clergé catholique, le prêtre de la rue, comment a-t-il découvert ta présence ? Comment s'est-il comporté à ton égard ? Qu'a-t-il déduit de la montée des évangélistes ? L'importance de la religion ne serait-elle plus liée à l'être sacerdotal ? Faut-il oublier en toutes occasions la vie du peuple à sa base ? Parfois, moi qui combats la religion, je me demande comment auraient pu vivre des milliers de gens sans le secours d'un dieu ? Comment auraient-ils pu endurer la vie terrestre sans la croyance en un au-delà ?

En 1997, en entrant dans une église de Cajamarca, j'ai entendu un prêtre surprenant. Aussitôt, j'ai été saisi par le sermon prononcé : un réquisitoire contre le Président, le responsable de toutes les misères, contre le pourfendeur de la démocratie, contre toi Fujimori, mais je te rassure, et tes services secrets durent te rassurer, tu ne fus pas nommé. Comment croire un tel discours possible ?

Je me suis souvenu que le fondateur de la théologie de la libération est péruvien, **Gustavo Gutiérrez**<sup>52</sup>, et, même s'il n'occupe pas les premières places dans les chroniques des journaux, même s'il a dû assagir sa « libération », des souvenirs pouvaient rester dans les parties reculées du pays et le hasard a voulu que j'en trouve trace à Cajamarca.

Peut-être, un jour, quelques érudits chercheront pourquoi, au moment de sa puissance, la théologie de la libération eut si peu de traduction au niveau politique (sauf au Nicaragua sandiniste). Une manifestation de plus de la coupure entre peuple et politique ?

Toi, Alberto, homme du peuple, pourquoi avoir cherché l'appui des évangélistes plutôt que celle du clergé de gauche ? J'ai le sentiment que les hommes politiques s'appuient sur ceux qui gravitent parmi les Sommités et qu'ensuite ils font descendre la bonne parole. Au sommet de l'église la théologie de la libération avait surtout des adversaires. Le populisme procède par le sommet, comme la démocratie classique, avec cette seule différence : il fait mine de mépriser le sommet alors que la démocratie le sanctifie par le vote.

A Cajamarca, les citoyens sont loin du sommet et peuvent développer un esprit frondeur sans effet. En me renseignant un peu, j'ai compris pourquoi il y avait deux cathédrales : par la première, tous les habitants furent exemptés d'impôts, durant la construction, d'où la décision des autorités locales de la faire durer des centaines d'années... avec pendant ce temps la réalisation d'une autre église car il fallait tout de même bénéficier d'un lieu de culte digne de la fonction ! J'en ai déduit que le prêtre que j'avais entendu, continuait une longue tradition d'opposition au pouvoir central, et que tu en étais victime comme n'importe quel pouvoir. Non, ils ne t'en voulaient pas particulièrement mais ils en voulaient à un système qui les méprise, eux les paysans-indiens du passé. Vargas Llosa ne risquait pas de les croiser.

Mais il ne te croisa pas davantage puisqu'il révèle que tu commenças à exister pour lui, seulement à dix jours des élections : « Jusqu'alors, dit-il, je ne crois pas avoir pensé une seule fois à lui, ni avoir entendu personne le mentionner dans les analyses sur le processus électoral que nous dressions au Front et au Mouvement Liberté. ».

---

<sup>52</sup> Son livre « La libération par la foi » se trouve à la Bibliothèque municipale de ma ville, Montauban, avec une préface de Marie-Dominique Chenu.

Le grand écrivain qu'il est, nécessitait un bel effet final pour terminer son *poisson dans l'eau* et il le trouva avec ton apparition surprise, magique, surgie des bas-fonds d'un Pérou invisible même après des kilomètres de courses à travers le pays. S'agit-il encore d'un mensonge exprimant sa vraie stupéfaction ? Peut-il nous faire croire que personne de son équipe n'avait remarqué ton émission télé, cher Alberto, qu'il oublie même de citer, quand enfin il prend acte de ta présence ? Mario n'avait pas dû prendre le temps de suivre les efforts d'un petit japonais transformé en animateur télé sur Canal 7 à 22 heures (10 :00 pm) pour le programme **Concertando**. Chaque semaine tu étudias une part de la réalité péruvienne, en rencontrant des experts, des hommes politiques des divers partis, et en cherchant des synthèses finales pour conclure l'émission<sup>53</sup>. Ta langue péruvienne pleine de bourdes idiomatiques est devenue l'image du Péruvien commun. Tu parlais mal et ce mal est devenu un bien ! Preuve nouvelle que la télé joue un rôle plus grand pour le lien avec le peuple que pour le lien avec les élites. La possibilité de travailler le langage, constitue la base du populisme. Des professionnels ajouteront que tu as appris à ne pas suer là où il fait très chaud et à masquer tes sentiments quand les exprimer devient un risque. Par ce lieu de formation politique, tu entres dans une catégorie du futur : **les Sommités surgies du néant par la télé**. Même si la télé ne décida pas de l'essentiel, elle te mit en condition. Quel bel outil que la télé !

Or, Mario retiendra seulement les campagnes qu'une partie de la télé déclenchera contre toi, quand le Pérou se réveilla avec un second tour inédit. Je m'étonne d'ailleurs que deux hommes comme Fernando Olivera et César Hildebrandt qui te dénoncèrent avec la plus grande énergie aient pu être encore nocifs à ton encontre en 2001 ! Preuve que ta dictature n'était pas aussi dure que certains l'affirmeront ! Fernando, le bénéficiaire de la fameuse cassette de l'an 2000, t'accusa dès 1990 de « délit de fraude à la législation des impôts et à la moralité publique » !

Mario découvrira aussi tes liens avec l'APRA. Par contre Montesinos est totale-ment absent de sa description alors que dans *La ville et les chiens*, il écrit:

*« Ils nous tapaient dessus mon lieutenant, ils nous faisaient mal, ils insultaient nos mères, vous n'avez qu'à voir Montesinos comment ils lui ont arrangé le derrière à force de lui faire des angles droits... ».*

Un Montesinos de la famille de ton bras droit ?

Par contre la CIA fait une brève apparition dans *le poisson dans l'eau* à partir d'un document secret publié par **Hoy**, un document dont l'Ambassadeur des USA reconnaîtra devant lui la véracité. Exprimant l'opinion de la CIA et non de l'Ambassade ou du Département d'Etat, ce document nous apprend : « *que les Etats Unis ne devaient pas appuyer ma candidature (celle de Vargas Llosa), car c'était contraire aux intérêts de Washington dans la région.* » La CIA argumenta ainsi sa position et c'est Vargas Llosa qui parle :

*« En raison de ma sympathie pour les USA et de mes critiques à l'encontre de Cuba et des régimes communistes, je pourrais, si j'accédais au pouvoir, créer une polarisation dangereuse dans le pays en avivant les sentiments anti-américains. »*

Aujourd'hui il est facile de reconnaître dans cette analyse l'ingéniosité de Montesinos. Pourquoi l'Ambassadeur ne l'a-t-il pas mentionné à son ami Mario ? Ne savait-il rien de la question ? La CIA aurait-elle un pouvoir d'autonomie si considérable qu'elle puisse agir à l'encontre des souhaits d'un Ambassadeur ? Voilà comment, de la religion, je retombe sur la CIA: les évangélistes symbolisent une autre forme de prise en main du pays par les mêmes USA.

Concernant la CIA j'apprends que son cynisme n'a pas faibli<sup>54</sup>. Le 4 février 1999, toi-même, à Washington, devant le Collège Interaméricain de Défense (j'aime les dates et il te faudra en truffier tes *Mémoires* pour être crédible) tu as refusé le plan de paix en Colombie présenté par le président de ce pays, Andres Pastrana, pour défendre l'analyse de la CIA qui voulait envenimer le conflit afin d'obtenir une invasion militaire. Voilà pourquoi Montesinos refila 10 000 fusils AK-47 aux 20 000 com-battants des FARC et autant sans doute aux paramilitaires d'en face ! Ce pays, déjà à feu et à

---

<sup>53</sup> Un ami péruvien me confirma que cette émission fut sans influence sauf que, faute d'un parti, elle lui servit de lieu de formation !

<sup>54</sup> Je la connaissais surtout, par l'étude d'Alain Guérin, *Les gens de la CIA*, Editions sociales, 1980

sang, devait passer aux mains de l'armée US ! Alberto, tes révélations d'aujourd'hui sont une vérité à cracher à la face du monde.

Il ne s'agit pas d'une fausse piste ! Contre ceux qui prêchent le faux pour savoir le vrai, je dis, allons droit à la vérité ! J'y pense, cher Alberto, une de mes allusions, dans une lettre précédente, t'a peut-être fait croire que j'étais journaliste ? Je te précise qu'en réalité je suis un enseignant et comme tous les enseignants amoureux de leur métier, j'essaie toujours d'aller droit au but. La pédagogie n'est pas l'art de l'embrouille qui appartient plutôt aux romanciers<sup>55</sup>. Parfois beaucoup abusent de l'art de l'embrouille : ils disent, devant leur peinture, qu'il n'y a rien à expliquer, qu'il suffit de ressentir. Une peinture est faite d'improvisations, comme une leçon sur la composition chimique de l'eau, ...d'improvisations limitées face à l'ampleur de la tâche organisée.

Je le répète, le cynisme de la CIA n'est pas une fausse piste et il te faudra, sans détour, le démontrer dans tes *Mémoires*, en appelant un chat, un chat. S'agit-il du cynisme de tous les services secrets ? Bien sûr, sauf qu'avec les USA, il prend une dimension industrielle ! J'ai envie de parler de cynisme raisonné ! Le pédagogue peut user de l'humour en guise d'improvisation. Si le cynique fait de même, il prend l'élève pour une victime. Des enseignants procèdent cyniquement et ils peuvent réussir à apprendre la composition chimique de l'eau à leurs élèves en tuant le sens de la vie. Sous l'eau, les hommes meurent s'ils n'ont pas d'oxygène.

L'artiste qui déclare son œuvre incompréhensible est comme un agent de la CIA qui dit qu'un conflit se résout en l'envenimant. Et ne m'accuse pas, Alberto, de tout mélanger : l'art, la pédagogie et la politique. Chaque domaine a sa fonction et les fonctions se recoupent en chaque domaine.

L'artiste et l'homme politique se servent en partie de la pédagogie comme le pédagogue à l'œuvre peut faire le clown ! Pour éclairer (tâche de l'enseignant) il faut poser, à côté de la lumière, la dose d'ombre nécessaire. Et la fausse piste n'est jamais une dose d'ombre : elle symbolise plutôt la stratégie actuelle des Sommités : fatiguer les chercheurs de sens pour les décourager. Les labyrinthes ne me font plus rire et je serais curieux d'en connaître l'origine. Sans doute un Empire à bout de souffle. Si j'aime les polars qui fourmillent de fausses pistes, je sais que ça reste des polars tandis que Sarkis, lui, n'appartient pas au monde des héros de polar !

Sarkis Soghanalian a aussi été un héroïque agent de la CIA ! Au moment du déclenchement du conflit entre Irak et Iran, en 1979, les USA décidèrent d'aider Saddam Hussein contre ceux qui venaient de chasser leur ami, le Shah, et Sarkis fut chargé d'une mission de confiance. Alors que le Congrès des USA déclarait la neutralité du pays dans le conflit, il fallait aider à tout prix le chef de l'Irak, donc, seul le trafic clandestin d'armes pouvait intervenir. Sarkis l'ami d'Hussein et collaborateur de la CIA acheta aux USA 50 hélicoptères civils qui furent ensuite armés pour Saddam Hussein. C'était en 1983 et ce fut un marché de plusieurs millions de dollars. Puis changement du vent de l'histoire, Saddam est devenu le Satan et Sarkis se retrouva en prison en 1992 où il resta six ans. Deux ans après, il fut rendu à la liberté en échange d'informations sur les faussaires en dollars qui opéraient depuis le Liban. Déjà, il vendit des amis en échange de sa liberté et rien que pour cette raison Montesinos aurait dû s'en méfier en 1999: Tim Golden reporter au **New York Times** mentionne un ancien officier de la CIA qui en décembre 1998 donna à Amman le feu vert pour l'opération d'achat des 50 000 fusils AK 47<sup>56</sup>.

Pour confirmer ce cynisme de la CIA capable d'agir contre le Plan Colomba de son pays qui excluait l'invasion militaire, je te rappelle, cher Fujimori, que le 6 janvier 1999 tu as annoncé un déploiement de forces péruviennes à la frontière avec la Colombie. En Mars, Montesinos y partit superviser les troupes sans le moindre soutien et surtout pas celui du Brésil. Pour les incrédules — et cher Alberto ils sont nombreux quand on s'attaque à l'Empire Global — je t'informe que dans une des fameuses vidéos, Montesinos apparaît en présence de Genaro Delgado Parker et rappelle le 21 avril 1999 que seule l'intervention militaire en Colombie sauverait ce pays, du terrorisme des FARC. Le combat contre le terrorisme n'était-il pas votre spécialité ? En Juin 1999 le Sénat des USA accepta le Plan Colombie consistant en un versement de 1600 millions de dollars à la

---

<sup>55</sup> " Giorgio Manganelli La littérature comme mensonge, voir par exemple le chapitre sur Robinson Crusoe

<sup>56</sup> Ces informations viennent du courageux Angel Paez qui les publia dans la non moins courageuse República qui fit tant pour votre première élection !

Colombie pour l'aider à se défaire des FARC sans y risquer la mort d'un gringo, mais la CIA ne désarma pas. Elle aurait sans doute aimé posséder cette fortune pour ses propres activités.

Le document le plus extraordinaire de cette histoire avait été versé au dossier par **La República** dès Juin 1999 quand le journal put obtenir le texte de la déclaration prononcée par Montesinos au Commandement Général des Forces Armées péruviennes :

« *La participation de l'Equateur et du Pérou se dérouleront sous deux formes : par des incursions en Colombie contre les bases d'appui des FARC et par le renforcement de la pacification des zones libérées de la présence des Guérilleros.* » (...) « *La crise sera telle que le gouvernement de Colombie nous invitera à participer, du fait de notre expérience en matière de lutte contre le terrorisme, dans des opérations conjointes ; la finalité de l'opération consistant à trouver une solution rapide et totale à la crise colombienne.* »

Parce que Montesinos en savait un bout sur le contre projet au Plan Colombie, il précisa que l'intervention militaire compterait 120 000 hommes et se déroulerait sur 45 à 60 jours sans possibilité de négociations ! Je comprends mieux à présent le risque que tu as pris en signant la paix avec l'Equateur : tu visais un autre lieu d'exploits militaires !

Malgré le Plan Colombie, Montesinos affirmera que le Commandement Sud des USA (mis en place pour la terrible opération Condor que les dictatures du cône sud établirent contre les démocrates), voulait l'intervention militaire en coordonnant les centres des conflits de basse intensité, la DEA et la CIA, pour ainsi tarir le financement des groupes armés par l'attaque systématique des narcos. Le Plan Colombie opérera la même démarche avec des avions détruisant par des gaz spéciaux les cultures de coca mais sans intervention armée des USA. Après Juin 1999 l'élection péruvienne mobilisa totalement ton bras droit si bien que les médailles militaires colombiennes, furent reportées à plus tard. Ce qui me conduit à retrouver Baruch Ivcher.

En fait, après la religion, la télévision occupe le rôle social essentiel d'où cette chasse à Baruch Ivcher et à toute liberté d'expression. J'apprends que le directeur de ***l'Expreso***, Eduardo Calmell del Solar a eu droit à un cadeau de un million de dollars de la part de Montesinos qui ne lui demanda rien en échange, ça va de soi. Malgré tes efforts, je dois constater une certaine inefficacité de cette politique de musèlement de la presse. Même par rapport à la France, j'ai trouvé au Pérou, une presse écrite digne de ce nom et une télévision qui, encore en 97, avait du répondant. J'ai même croisé des manifestations de rue semblables à celles des pays démocratiques. La dictature tunisienne est d'une autre qualité ! J'en ai déduit que les Péruviens devaient être difficiles à bâillonner.

L'un d'eux mérite aujourd'hui un détour que je crois avoir promis dans une lettre antérieure : **Hernando de Soto**. Plus connu dans le monde qu'au Pérou, il compte sur la bataille de l'élection présidentielle pour expliquer sa thèse : tout péruvien doit pouvoir devenir chef d'entreprise. Son livre, ***El misterio del capital*** a été très appuyé par le journal ***El Comercio*** et a pu rentrer dans les maisons de bien des familles péruviennes qui pensent, cher Alberto, que ce journal joue la carte de la liberté quand il s'agit en fait de la seule liberté d'entreprendre qui généralement met à mal les autres libertés, si un contre-pouvoir politique ne lui fixe pas des limites. Le mystère du capital doit s'étudier à partir du mystère de l'information, du mystère de la conscience politique et du mystère du capital économique. Il consacre un chapitre aux leçons non-apprises de l'histoire des USA et un autre sur cette question naïve : « Pourquoi la loi sur la propriété ne fonctionne pas hors d'Occident ? » Parce que pour Hernando de Soto « *le capitalisme fonctionne sans conscience de son fonctionnement* » et il va nous faire quelques révélations. « *Hors d'Occident la légalité est marginalisée* » et voilà tout le mal ! Il faudrait en finir au Pérou avec l'économie informelle à partir de la reconnaissance d'un droit général de propriété pour tous ceux qui sont propriétaires de fait mais pas encore de droit et comme « l'accès à la propriété est un instrument de pensée » alors le pays commencerait enfin d'entrer dans le monde développé. Ce n'est pas d'un excès de capitalisme que souffre le Pérou mais d'un manque de capitalisme ! Cet expert économique des grandes institutions mondiales a dû se réjouir de voir le grand maître du FMI se recycler au service du Pape. « *Les pauvres ne sont pas le problème mais ils sont la solution.* » tentent-il d'expliquer pour

convaincre mais sait-il que l'illégalité avance à grande vitesse dans le Premier Monde ? Sait-il que la provocation est un jeu de mots facile mais que la vie est dure pour ceux à qui on vole la terre ? Hernando de Soto a le grand mérite de poser les bonnes questions (il reconnaît que depuis des années les pays pauvres deviennent plus pauvres) mais pour avancer de fausses solutions. Pour se donner de grands airs il aime citer dans son livre quelques paroles de Manu Chao le chanteur, Ferdinand Braudel l'historien et Michel Foucault le penseur. Pour les USA il se réfère naturellement à George Soros et son livre de 1998 *La crise du capitalisme global, La société ouverte en danger* et il évoque le poète T.S. Eliot. Mais les grands airs même avec de grands remèdes font rarement de belles solutions. Il entre dans la panoplie des Péruviens fous que nous avons déjà croisés.

En conclusion pour aujourd'hui (je suis pris d'une fatigue immense), je voudrais parler des sanctions qui commencent à te cerner comme est cerné un cerf à bout de course dans une chasse à courre. Le premier reproche de la Justice péruvienne à ton encontre porte sur des abus de pouvoir commis en offrant les publicités d'Etat à certains moyens d'information et non à d'autres comme **La República** et **Caretas**. Preuve supplémentaire du courage de ceux qui résistèrent, preuve supplémentaire de ta détermination en matière de contrôle de la presse, détermination qui rejoint celle de beaucoup de gouvernements démocratiques ! Il suffit de voir d'où viennent actuellement les publicités dans les journaux de la gauche française !

**Caretas** n'a jamais bien aimé les populistes et l'hebdo vient de dénoncer la femme et la fille de Montesinos dont les dépenses «dans les boutiques les plus exclusives du monde» paraissent monumentales. Ils disent : «Exclusif» pour dire que les riches s'excluent du monde alors que chez nous, les exclus sont les pauvres ! Trinidad Becera et sa fille Silvana, trahies par Manuel Custodio ancien gérant financier de la Banque Wiese et gardien de leurs cartes de crédit, auraient dépensé comme Madonna ou Britney Spears ! Entre le 28 juillet et le 6 août 1999 l'épouse de Montesinos dépensa dans les boutiques européennes plus de 810 dollars par jour. La fille fut plus dépensière en 1997 en laissant dans les boutiques de New York 1148 dollars par jour. Une paire de chaussures à 500 dollars ! La ligne de crédit du père restait cependant la plus forte avec un montant de 100 000 dollars (seulement 25 000 pour la fille et 50 000 pour la mère).

Le peuple t'aime Alberto, tout en refusant ton allié ! Alors que tu es de tout cœur avec les populations, ton bras droit vient à chaque moment brouiller le message. Tu aurais déclaré en 1994 en guise de défense de Montesinos : «Croyez-vous que la CIA embaucherait un délinquant ?» Astucieux comme propos mais insuffisant. Il aurait fallu ranger les médailles militaires aux accessoires perdus pour qu'enfin le Pérou entre dans la joie et dans la danse, dans la musique et dans la fête. Il te faudra, cher Alberto, revenir au Pérou pour le faire rire.

En attendant reçois mes salutations les plus fatiguées et les moins amusées.

Cher don Alberto

Pour reprendre, cette audacieuse correspondance, commençons par les choses sérieuses, je veux dire les Israéliens. Connaissais-tu Moshe Rothschild Shassin (ou Chassin), ancien pilote israélien et propriétaire de «Mobetek Representaciones S.A.» ? Si oui, dans tes *Mémoires* désolidarise toi de cet intime ami de Montesinos car comme trafiquant d'armes, personne n'a fait mieux ! Après la présentation du beau rôle de «démocrate» d'Ivcher, je ne mentionne pas cet homme pour rétablir l'équilibre entre les bons et mauvais citoyens d'Israël, d'autant que je sais très bien qu'Ivcher ne s'offusqua pas de ton coup d'Etat.

Au cœur des tendres péripéties de nos démocraties, quand j'appris que tous les hélicoptères de l'année et de la police du Pérou furent acquis au «marché noir» par l'intermédiaire de Moshe, j'ai cru tomber dans les pommes ! Le conflit entre Equateur et Pérou arriva quand les Biélorusses, fiers de leur jeune indépendance, bradèrent des tonnes d'armes devenues inutiles. La Mafia internationale se mit en place avec un pied aux Bahamas, et l'autre je ne sais où. Vive les paradis fiscaux<sup>57</sup> ! Entre 1996 et 1998 comme représentant de la «Treves Intora Association Limited » Moshe gagna 252 millions de dollars avec des MiG-29, 150 millions avec des SU-25 et 13 millions avec des radars «Nebo». Par la suite, Montesinos voulut négocier directement avec des Russes. Une lettre de menace du 29 mai 1998 envoyée à votre Ministre de l'Economie et des Finances, le ramena à la raison. Il s'inclina et continua de passer par les services de ce citoyen peu ordinaire qui se cacherait à l'heure actuelle quelque part dans Tel Aviv. Dans cette affaire, cher Alberto, tu restes blanc comme neige même si un autre Alberto qui s'appelle Jalilie t'observa donnant 15 millions de dollars au Général Carlos Bergamino !

Et pour en revenir au cas de Frecuencia Latina, en quelques jours, tu trompas Ivcher qui fut trompé par ses associés, des journalistes furent chassés de leurs bureaux par la police, et ce souvenir s'éclaire seulement à présent ce qui rend encore plus sordide cette «affaire». Les associés s'appelaient les frères Winter, je m'en souviens car ça sonne comme hiver, et en 1997, ils étaient en première place dans l'actualité. Aujourd'hui, don Alberto, nous savons que les frères Winter reçurent six millions de dollars de Vladimiro pour ravir la chaîne de télévision à leur associé, Baruch Ivcher: Un proche vient de les trahir en donnant toutes les preuves de cette alliance folle, ce qui fait qu'ils sont en prison et que, cher Alberto, tu ne peux nier cette nouvelle manifestation du génie de ton bras droit : non content de cet effort fait en leur faveur, les frères Winter reçurent en novembre 1999, pour s'assurer de leur complicité totale en prévision de ta réélection, trois millions de dollars. Une élection, que tu as gagnée, don Alberto, ce qui tend à prouver que l'investissement était profitable....

J'avoue qu'au cours de ce voyage la découverte de la connexion israélienne fut une de mes plus grandes surprises. Qu'au Pérou, les Espagnols soient en première place avec par exemple la Compagnie de téléphone, rien de surprenant. Que par les glaces, les pâtes et autres produits, les Italiens se manifestent, rien de surprenant. Que les chinois animent des tonnes de restaurants, rien de surprenant. Que des noirs soient venus là comme esclaves, rien de surprenant. Que des Alliances françaises, aient tenté de glisser une culture de référence, rien de surprenant. Que des voitures Lada rappellent des liens avec l'URSS<sup>58</sup>, rien de surprenant pour qui connaît la nature du pouvoir péruvien, entre 1968 et 1975. Que des collègues anglais aient fait la gloire du pays, rien de surprenant pour qui se souvient de l'influence de ce pays, en Amérique latine, au moment de sa libération du joug espagnol. Que les USA y implantent le poulet avec sa chapelure, le hamburger et la pizza rien de surprenant. Quoique, vu la culture alimentaire du pays nous pourrions nous étonner. Que par contre les Israéliens s'y croisent tant et plus, quelle surprise ! Le jeune pays a-t-il des ramifications si poussées dans d'autres zones du monde ? En l'an 2000 et 2001, pour combler

---

<sup>57</sup> Eux, au moins ils sont sur terre !

<sup>58</sup> Celle d'un ami se fit subtiliser le rétroviseur intérieur !



ma surprise j'ai découvert qu'Alejandro Toledo vous répétait, avec, lui aussi, une connexion israélo-péruvienne à son service !

Alejandro Toledo dont l'épouse Eliane Karp est juive, a lui aussi sa «cour» israélo-péruvienne avec David Waisman, Jacques Rodrich et surtout Joseph (ou Yosef) Maimann que ton gouvernement nomma à un poste de responsabilité à l'ambassade du Pérou en Israël (consul honoraire). Il a été le président de la Metropolitan Investment Corporation (MIC) avec, un temps, ton fidèle Victor Joy Way comme gérant général de cette entreprise de trafic de la dette. Elle aurait vendu à l'Etat péruvien, en 1986, des valeurs de la dette à 32% de leur valeur nominale alors qu'elles en valaient 20%. Les poursuites furent sans suites ce qui n'acheva pas l'histoire de Joseph<sup>59</sup>.<sup>57</sup>

Il continue de faire des affaires sur la planète, et au Pérou, il serait lié au projet Chavimochic par l'intermédiaire de l'entreprise Marhav. Que l'Internationale socialiste (I.S.) soit au cœur de l'édifice ne peut pas non plus nous surprendre. A présent le président du Chili comme celui d'Argentine appartiennent à ce grand mouvement ou Shimon Peres peut rencontrer Yasser Arafat ! Il me faudra, un jour, étudier ce Salon des Sommités bien élevées. Visiblement, si Toledo devient président, même sans le moindre parti socialiste au Pérou, il pourra y siéger ! Et ensemble, ils pourront tenter d'écarter des cercles de pouvoir les autres Israéliens comme Moshe Rothschild ou comme Ilan Weil et Roni Lerner qu'il serait tant d'aller retrouver aux côtés du célèbre Montesinos si nous n'avions à éclaircir d'abord cette répétition de l'histoire où un Calife tente de prendre la place du Calife en se donnant des airs nouveaux.

« Etre Calife à la place du Calife » est une expression française pour dire qu'en réalité celui qui dénonce un pouvoir ne le fait que pour mieux prendre sa place et continuer l'histoire. Et tes *Mémoires*, Alberto, peuvent contenir une leçon en la matière. Tu décidas de te présenter comme l'adversaire des intellectuels puisqu'en face tu avais un intellectuel et c'était une belle ligne d'attaque pour arriver à tes fins ! Pour obtenir des soutiens, il faut s'opposer : le Calife ne peut pas se présenter comme un calife en puissance mais comme un anti-calife. Après cette première leçon de populisme la deuxième doit porter sur le moment où le futur chef passe de la fonction d'observateur à celle d'acteur. Il me paraît bon de recommander aux apprentis califes, la confection d'un homme de l'ombre (une éminence grise), celle d'un sous-marin qui facilite le maintien d'une face publique honorable pendant que le cabinet noir tire les ficelles. Quand enfin le Calife devient Calife il n'a aucun mal à expliquer à la foule médusée que des impératifs, surgi d'on ne sait où, obligent l'évolution du système vers l'imprévu pour en assurer la pérennité. Voilà une conviction, cher Alberto, que ton expérience m'a sans doute aidé à formuler : le pouvoir tourne en rond sur lui-même et que la seule révolution possible doit laisser de côté cette rotation pour vivre sur l'autre planète, celle des gueux. Je connais les amis qui me répondront : «malheureusement quand on ne s'occupe pas de politique, la politique s'occupe de vous» pour ainsi justifier leur lutte pour le pouvoir, mais je sais aussi que des millions d'hommes firent des merveilles sans se soucier des califes. Il n'y a de pire affront à faire au pouvoir que de le négliger. Le critiquer, c'est déjà l'honorer ! Cependant, je ne néglige pas la critique du pouvoir, comme l'écriture de ces lettres voudrait le prouver, car ça peut aussi permettre de s'en écarter ! Je n'imagine aucune frontière étanche entre le pouvoir et les autres, par contre je propose une frontière étanche entre ceux qui luttent pour le pouvoir et les autres.

Mon voyage de deux mois au Pérou, loin des leçons sur le populisme, me révéla aussi la taille minuscule de la France et la gloire si grande de Victor Hugo puisque là-bas aussi, il toucha le cœur de milliers de personnes<sup>60</sup>. Victor Hugo qui resta à côté du pouvoir tout en le critiquant largement.

---

<sup>59</sup> Le 11 avril 2001 Toledo rencontra David Maimann en République dominicaine. Il arrivait d'Israël dans son avion privé et Alvaro Vargas Llosa présent nous révèle la teneur de la réunion. Alvaro le rencontrait pour la seconde fois, après l'avoir croisé quelques mois auparavant à Davos au Forum Economique Mondial. Ils étaient avec le président du pays d'accueil, Mejia ; le chef du parti au pouvoir ; le président de l'Internationale socialiste, Ilatuey des Champs ; l'ancien président du Venezuela, Andrés Pérez ; et un autre membre du clan israélo-péruvien et homme de confiance de Toledo, Adam Pollak. Tous évoquèrent les questions financières, l'entrée de Toledo à l'Internationale Socialiste et les questions de télévision. Pollak confirma à Vargas Llosa le différent entre Alan Garcia et Maimann au sujet des papiers de la dette. Pour minimiser cette réunion, elle sera présentée par certains comme un moment de vacances de Toledo. Vacances studieuses ....

<sup>60</sup> La référence aux *Misérables* m'est apparue fréquente.

Montesinos, l'éminence grise, l'homme aux 9 zéros à savoir une fortune de 1 000 000 000 de dollars est encore en cabale (tu ne peux pas avoir moins, cher Alberto ?). Le 5 novembre 2000, ton Ministre de la Justice, Alberto Bustamante, osait prétendre que l'heure de son arrestation était proche (il a été piégé comme tout le monde). Ton ministre précisa : « Les forces de l'ordre sont près de lui et savent où il est ». Francisco Oliviera qui communiqua la fameuse cassette à la télévision profita du trouble pour prétendre que Montesinos était prêt à se rendre à certaines conditions. En fait, dès le 29 octobre, avec l'appui des plus hautes autorités militaires, dont José Villanueva Ruesta, il aurait quitté le pays à bord d'un Yacht luxueux *Le Carisma* pour aller jusqu'aux Galapagos, puis, en pleine mer, il serait passé sur un autre bateau en direction du Costa-Rica (avec le Salvador, ils sont les seuls pays latino-américain à avoir accepté Jérusalem comme capitale d'Israël en y installant leur ambassade). Vingt jours après, quittant le Costa Rica, il aurait fait route vers le Venezuela où le responsable des services secrets est un ancien du SIN péruvien, et sa trace se perd peut-être pour toujours car là-bas en deux jours il aurait refait son nez et ses paupières.

Aurora Mejia Guzman coordonna ce voyage puis se livra à la police ainsi que trois militaires. Le propriétaire du bateau grand luxe, José Lizier, accepta lui aussi de s'expliquer devant les enquêteurs.

Cette nouvelle histoire nous rapproche encore des Israéliens. Dans l'équipe qui assura la fuite de l'immonde personnage, parmi la garde rapprochée figuraient le Major Alejandro Montes et le Capitaine Javier Pérez Pezo, deux hommes formés par un commando israélien dirigé par Isaak Barnet. Ils appartenaient au «Groupe Zeus» dirigé par le colonel Oscar Caceres Rodriguez qui se composait de 360 membres et bénéficiait d'un local qui leur fut spécialement construit en face du siège du SIN. Encore une histoire à dormir debout dont tu ne connaissais rien, Don Alberto et qui débuta en 1997 dans le sillage de la prise d'otages de l'Ambassade du Japon. A ce moment-là quelques journaux évoquèrent cette présence du «Mossad» mais sans plus. Or, ces instructeurs restèrent et permirent la mise en place d'un commando d'élite capable de résister ... à une attaque de l'armée péruvienne. Les membres furent dotés de fusils « Galil » et autres outils particulièrement performants, par d'autres amis de Montesinos, tout aussi trafiquants d'armes que Moshe : James Stone Cohen et Ilan Weil Levy.

Tout d'un coup, la nouveauté de la situation me saute aux yeux : le Pérou vient de révéler au monde la puissance de «l'image officielle»! Par ses Vidéos, Montesinos bouscule le regard que nous avons sur le reportage télé. Si entre le texte et l'image, la guerre fait rage depuis la nuit des temps à cause de l'idée que les images restent et que les paroles s'envolent (d'autres disent le contraire : les textes restent et les images sont truquées) aujourd'hui elle change de nature. Sans image, que peut-on dire d'une guerre, vient de demander Benjamin Stora au sujet de l'Algérie d'aujourd'hui ? La photo d'un combattant de la guerre d'Espagne hante toutes les mémoires. Pour le Vietnam un enfant abattu de sang-froid par un soldat nord-américain fut un tournant de l'affrontement.

Sur le rôle de l'image, les vidéos de Montesinos apportent un inédit : il devient possible de voir des hommes filmés contre leur gré au moment des pires tractations, au moment où généralement l'image n'a pas lieu d'être. Piégés comme personne ne l'a été piégé ! Pour quel résultat ? Des hommes se découvrant à présent à l'écran, tentent de se disculper par des discours, or l'image détruit tous leurs discours ! Ils se sont vendus et disent que c'est au profit de la pauvreté ou de leur intimité ce qui ne trompe personne : l'image parle contre eux ! J'ai vu un seul vladividéo, cher Alberto, mais aussitôt j'ai senti que l'humanité souterraine venait à la lumière comme une apparition divine ! En cet instant, j'ai cru en Dieu ! Devant Kouri recevant les billets sur un écran qu'il n'imaginait pas, j'ai pleuré et en même temps j'ai crié. Les pourris sont pires que toute la pire humanité que j'ai pu imaginer ! Ils rodaient dans ma tête et je les ai vu sous mes yeux : ils se servent puis, pris au piège de la caméra cachée, ils se défendent avec des mots qui ne comptent plus. Pourriez-vous mettre en image vos *Mémoires*, cher Alberto ? Je veux dire en image de cette qualité ? Luis Sepúlveda vient de décider de mettre en image l'insurrection, à travers la fuite de cinq prisonniers politiques. Vous pourriez être l'anti-Sepúlveda ! Le Japon ne manque pas de ressources en matière d'effets spéciaux !

Contrairement à Montesinos, les autorités des USA refusent toute image non officielle de la vraie guerre réalisée en Irak. Ils apportent un soin fabuleux aux images qui les représentent, un soin que la vénération qu'on leur porte souvent, empêche d'appeler crûment censure.

Pour ne pas censurer les trafiquants péruviens qui travaillent aux côtés de la connexion israélienne voici les noms des membres du «Club des 21» qui organisèrent la « W-21 Intertechnique » pour faciliter leur enrichissement mafieux : Enrique Benavides Morales, Oscar Muelle Flores, César Augusto Crousillat, Claus Corpancho Kleinicke. Ce dernier a été dénoncé en avril 1993 comme trafiquant d'armes devant les juges de ton pays, cher Chino, mais un ami de Montesinos lui assura l'absolution. Si bien qu'en 1995 sans avoir participé à l'appel d'offres, il acheta 18 avions tchèques «Zlin» au prix de deux millions deux cent trente deux mille dollars ! Je ne veux plus entrer dans de tels détails macabres.

Pour conclure, voici un détour paisible vers cette surprise permanente qui fait le charme de la vie péruvienne, cher Alberto (ce Pérou où tu ne danseras plus). Vous entrez dans un magasin qui vend des pièces détachées et tout en bavardant vous apprenez qu'au-dessus de la boutique, un sauna est à louer. Vous passez dans une mini-épicerie et tout en bavardant on vous vendra du Toban pour soigner votre diarrhée. Vous êtes assis à la table d'un restaurant et en partant un homme vient vous demander s'il peut emporter vos restes. Vous passez la porte d'une mansarde, dans une maison sans électricité puisque le village en est dépourvu, et vous trouvez un jeune qui tient à vous parler de Chirac à la lueur d'une lampe au kérosène. Vous croyez être en plein silence dans une nuit au cœur de la montagne, sur une place vide de gens, et tout d'un coup le bruit de dizaines de coqs vient secouer vos certitudes. Vous approchez d'un jeune doté d'un *charango* et tout d'un coup vous l'entendez qui dit, au public silencieux : «Ne pas utiliser au service de tous, ce que les autres vous ont appris, voilà ce qu'est l'ignorance, d'après Socrate qui avait raison ! ».

Ailleurs le jeune réparateur de vélo prend quelques instants de repos en jouant avec audace quelques morceaux sur son beau piano électronique. Il s'essuie d'un geste bref les mains pleines de cambouis puis brusquement il plonge dans le monde de la musique !

Je t'assure que j'ai aimé les surprises de partout qui vivent heureuses au coin des rues et dans les champs du Pérou. Et je n'ai pas l'ombre d'une mauvaise surprise à ajouter à la liste ! Sauf les turpitudes de Montesinos que tu as couvert, Alberto, et qui deviennent plus tragiques, plus méprisables, plus sauvages et plus intolérables.

Qui pourrait parler de culture du sous-terrain ? Certains disent, une culture de l'informel qu'il suffirait de rendre légale, sans tracas, pour que le pays sorte enfin du marasme économique. Mais laissons toute réflexion qui pourrait nous entraîner vers les obscurités de la vie.

Pour aujourd'hui, étant peu loquace, je m'arrête en vous offrant tout de même l'expression de mes salutations passablement fatiguées et pourtant amusées.

## 8 Mardi 27 février 2001

Mon cher Alberto

Je viens de te retrouver sur une photo prise le 24 septembre 2000 avec le corps barré d'une belle écharpe officielle tandis qu'autour de toi, des militaires accompagnent ton pas. Tu as la tête haute et nue tandis que les militaires portent tous la casquette blanche ou noire pour des raisons que tu m'expliquerais avec joie. «C'est que la Marine est blanche, elle Lucho» écrit quelque part Alfredo Bryce Echenique. Bien que les dites Forces Armées tardèrent quatre jours avant de te manifester un appui clair ton visage respire la sérénité. En te prenant au jeu de ce cérémonial, tu en oubliais peut-être, qu'il n'en vaut pas la chandelle. Le peuple péruvien méritait-il le don de ta personne que tu lui fis un jour ? Les dites Forces Armées te méritaient-elles ? Je scrute la photo, j'étudie tes lunettes. Tes mains sont vides, celles de militaires tiennent un objet inexplicable. Je ne reconnais aucun des médaillés qui t'épaulent, car pour moi les militaires se ressemblent tant, du fait du costume, que mes yeux ne discernent pas leurs visages, sauf pour le seul porteur de lunettes. Tu te souviens de lui ?

Ce défilé grandiose du 24 septembre prend, avec le recul, une dimension théâtrale. Deux mois après, le masque tomba, et le décor se fondit dans le scandale. Pour la Journée 2001 des dites Forces Armées, qui gouvernera le pays ? Avec quels militaires pour relever le défi ? Je n'ai pas dit «relever le masque» mais je le pense car, de toute façon, le pouvoir se travestit quelles que soient les circonstances.

Cher Alberto, ton pays aime dédier un jour à chaque chose comme pour s'obliger à la Mémoire et cette Journée spéciale en l'honneur de l'armée te manquera plus que les autres car elle brillait par son cynisme.

Pour ma part, j'ai eu la chance d'être au Pérou pour le Jour consacré à l'Amour, un jour qui s'appuie sur une tradition chrétienne, la Saint Valentin. De ce 14 février 98, j'aurai l'occasion de m'en souvenir toujours, puisque, le hasard étant avec moi, j'eus la chance de recevoir un appel téléphonique aussi doux que surprenant. Dans l'avion qui me ramenait à Lima, tout en essayant de garder en moi les mots téléphonés je lisais ceux écrits dans La República qui mentionnaient un mal croissant au Pérou : «el desamor». Le chroniqueur expliquait, qu'autour des années 1920, le couple serait passé du stade enfantin au stade adolescent par une rébellion contre les traditions et un idéal romantique. Avec les années 60, la révolution sexuelle augmentant fortement le taux de divorces, la vie maritale serait passée enfin à l'âge adulte, un âge que les Péruviens vivaient très mal. L'auteur du texte, directeur de l'Institut des Hautes Etudes Humanistes termine en notant que la perte de l'âme ancienne offre la chance de prendre enfin conscience de l'âme ! Une façon originale d'articuler un pessimisme de la raison et un optimisme de la volonté.

Au-dessus de l'article sur la Saint-Valentin, Eduardo Galeano nous ouvrait ses merveilleuses fenêtres, donc le 14 février 1998 fut un samedi, et ce jour-là les petits textes de l'écrivain d'Uruguay parlèrent d'un Turc, d'une femme de ménage, de l'Eglise Saint Médard de la rue Mouffetard à Paris, et surtout d'un soldat. Puisque, cher Alberto, nous sommes avec les militaires, tu comprendras qu'à laisser l'amour, j'en revienne à ce soldat. Maçon avant son service militaire, quand les gradés lui demandèrent, au cours d'une manœuvre de diriger le canon contre une maison, il ne put s'exécuter. En guise d'explication, il précisa à ses supérieurs :

« C'est une maison, c'est une maison. »

Ils ne pouvaient comprendre sa vision du monde, à savoir qu'une maison avait des pieds nommés fondations, des yeux en forme de fenêtres, et une porte servant de bouche. Ils ne pouvaient comprendre, incapables qu'ils furent d'obtenir de lui une autre explication de son refus de tirer. Ils l'emportèrent comme un vulgaire prisonnier. L'Italien qui rapporta l'histoire à l'écrivain était le fils devenu Argentin de ce soldat victime du fascisme mussolinien. C'est ainsi que, tout en suivant sa

route, l'avion secouant toujours ma mémoire par la traversée d'orages incroyables, surtout au-dessus de Chiclayo, ville dont je découvris, le lendemain, dans la presse, la grave inondation, nous atterrîmes à Lima, pour reprendre pied dans l'histoire militaire du Pérou.

En regardant les médaillés de la photo, je me demandais lesquels portaient en eux l'histoire du héros légendaire péruvien ? Le geste impossible d'un homme fou de courage, rendit vie à cette légende le 30 octobre 2000 grâce au soulèvement de 50 soldats du Sud du pays qui, sans le moindre espoir de succès, se rebellèrent. Ce colonel Ollanta Humala, moins fou que son geste ne le laisse croire, a un frère liménien pour lui servir de relais, Antauro Humala (encore un drôle de prénom), et comme modèle, Hugo Chavez président du Venezuela qui serait pourtant un soutien souterrain de Vladimiro. Antauro est capable de commencer un article de journal en citant largement La République de Platon<sup>61</sup>, preuve que cet homme n'aime pas les demi-mots. Il va jusqu'à affirmer que l'opposition politique qui osa t'affronter, était à ta mesure, cher Alberto. Ils imaginèrent que leur microscopique cri de révolte entraînerait l'armée péruvienne dans la rébellion, pour ainsi t'obliger à quitter le pouvoir. Pas plutôt né, ce projet se dilua dans le ridicule : quelques heures après leur opération les 50 soldats s'éparpillèrent dans les Andes, en quête de nourriture et d'un guide local, pour aller qui sait où ! Tu le devines, Alberto, ce geste me renvoie à celui de Nestor Cerpa se jetant dans l'Ambassade du Japon pour y prendre des otages en échange de la libération des prisonniers du MRTA. Cette opération qui révéla publiquement tes liens avec Montesinos jeta les guérilleros dans la gueule d'un loup dont ils négligèrent trop la faim.

Sur huit partis d'opposition sept demandent la vie sauve pour Humala mais la chasse-poursuite entamée ne peut que s'achever dans le sang ... sauf que cette fois il te manque, pour diriger l'opération, un bras droit ... et la CIA. Où était-il d'ailleurs le fameux Montesinos, à l'heure du soulèvement de Humala, depuis son retour clandestin au Pérou ? Tu envoyas 250 soldats pour chercher Humala et combien pour Vladimiro ?

Les mutinés se protégèrent avec des otages qu'ils libérèrent aussitôt : des mineurs de la Southern Perú dans la région de Toquepala. Sans soulever l'armée, ils découvrirent un peuple péruvien favorable à leur opération jusqu'à manifester sous tes fenêtres avec un slogan simple : « *Humala, amigo, el pueblo esta contigo* ». Par contre, Alberto, tes amis ont gardé le même vocabulaire qu'en 1996, en les traitant de « délinquants » terme méprisant repris par le président du Conseil, Federico Salas, et preuve de la myopie engendrée par le pouvoir !

Cette myopie, j'en eus une manifestation spectaculaire quand j'ai découvert à la Une de **L'Expresso** du 10 août 1997 l'immense photo d'un groupe de laïques catholiques qui manifesta contre la projection enfin envisagée, à Lima, du film de Manuel Scorcese : « *la ultima tentacion de Cristo* »<sup>62</sup>. L'autre partie de la Une indiquait « Alberto est péruvien mais menteur » une façon astucieuse de vous défendre sur l'essentiel (votre nationalité) en vous critiquant pour de menus mensonges (tu notes l'usage du prénom ?).

Le journal faisait donc largement place à une manifestation dont nous avons eu des versions en France dix années auparavant sauf que chez nous, Cher Alberto, il s'agissait d'intégristes souhaitant empêcher la projection du film, alors que chez vous, l'article mentionne simplement la présence de fidèles ordinaires qui voient d'un mauvais œil l'autorisation donnée par ton pouvoir politique pour quelques projections dans un cinéma inconnu. Le porte-parole des manifestants n'était autre que Luis Giusti La Roca, un homme deux fois député.

Pour défendre le film, La República, sous la plume d'Alat, porta son attention sur le contexte de l'écriture du roman : les lendemains de 1945. Il en fit une défense intellectuelle mais il ne dit rien de l'interdiction dont il fut victime, essayant seulement d'expliquer que le Christ de Kazantzakis était aussi celui de César Vallejo. José Belaunde Moreya choisira plutôt une confrontation avec les Ecritures se gardant lui aussi de stigmatiser les dix ans d'interdiction et les manifestations religieuses. Il conclura de manière bizarre un article qu'il veut à la gloire du Christ en disant : «

---

<sup>61</sup> D'après La República

<sup>62</sup> Film réalisé à partir d'un roman de l'écrivain grec: Nihos Kazantzakis.

Tous se prosterneront devant lui, y compris des cinéastes comme Scorcese qui font de leur vie une marchandise. »

Un article de la même República parlera ensuite sous l'angle cinématographique en essayant de jouer l'équilibre entre ceux qui pensent que c'est un bon film et ceux qui pensent qu'il est mauvais. Car après tout ce n'est qu'un film. Dans tous les cas, le quotidien évitera d'égratigner les autorités religieuses actuelles et la religion en général. Il me faudra attendre la lecture, beaucoup plus tard, de *Liberación* pour y lire par exemple que l'Opus dei est la version fasciste de l'église. Mais cette myopie des hommes politiques qui interdissent le film est-elle compatible avec l'idée qu'ils veulent tout savoir ?

Non, il n'est pas contradictoire de dire que les hommes politiques veulent accéder au pouvoir pour mieux comprendre le monde et qu'en même temps ce pouvoir les rend aveugle à une part du monde !

Le seul homme politique que j'ai croisé au Pérou, un de tes adversaires déclaré mais de peu de pouvoir, va nous aider à comprendre cette fausse contradiction. Pour m'expliquer la misère péruvienne, il ne te désignait pas comme le seul coupable. Il considérait son peuple plus apte à se blesser lui-même qu'à s'aider lui-même. Il eut cette formule : « si les Péruviens usaient pour le bien du pays autant d'inventivité qu'ils en usent pour se détruire, alors nous serions un pays riche ! ». Il était son dire d'exemples concrets comme la proposition d'embellir collectivement la place du quartier à laquelle il n'eut que des réponses évasives. Mentalité du colonisé qui n'ose ambitionner par lui-même son droit au bonheur, qui n'ose prendre ses affaires en main ? Fatalité sociologique de la misère qui pousse à fabriquer des clones de téléphones portables plutôt que créer une véritable industrie du dit téléphone ? (le piratage est plus productif seulement à court terme).

De part ses responsabilités et son contact social, cet homme pouvait analyser des comportements que, sans l'engagement politique, il aurait peut-être négligé ou pas vu. Mais il oublie en même temps que parfois les comportements qu'il constate, produisent surtout en réponse à son statut politique. Le simple citoyen va penser que si son parti l'emporte (celui de Toledo) il en tirera surtout un avantage personnel et que c'est seulement ce désir, qui l'incite à proposer de créer une place agréable dans le quartier. Connus pourtant comme homme honnête, l'absence générale de conscience politique fait que les citoyens réagissent parfois sur le seul critère de l'intérêt individuel. Ce que l'homme prenait pour un néfaste trait de caractère péruvien existe partout où le sens du service public n'est pas apparu ou est mort. (Je connais un instituteur français totalement en colère contre le maire de sa commune qui refuse d'installer un savon à l'école pour permettre aux enfants de se laver les mains avant de manger). Pour l'ami péruvien, la solution résidait dans l'aide étrangère qui permettrait d'apporter un peu de mieux être et donnerait ensuite l'envie de participer aux tâches collectives. Il ne se rendait pas compte qu'il se faisait l'apôtre du discours dominant... cause du mal : la prise de conscience et le niveau des revenus sont liés mais pas automatiquement sinon les riches seraient les plus généreux or très souvent des pauvres le sont bien davantage !

C'e n'est pas toi, Alberto, qui vas me contredire, toi qui as gravi toute l'échelle sociale. Tu as laissé de côté la naïveté des pauvres pour le bénéfice des riches et tu ne tombes plus dans le panneau, tu sais que les révoltes sont l'œuvre des astucieux qui veulent devenir calife à la place du calife. Ollanta et ses amis, par leur défi insensé, continuèrent l'histoire des militaires héroïques, y compris ceux de gauche qui en 1968 prirent le pouvoir mais pour quel résultat ?

L'entretien accordé à La República par le Général Jaime Salinas Sedo m'informa sur sa révolte du 13 novembre 1993 (elle lui coûta deux années et demie de prison). La lecture de ses réponses m'émut. Le journaliste le rappelle clairement : le droit d'insurrection n'est pas reconnu aux militaires et le Général répond :

*« Un article de la Constitution dit que TOUS les Péruviens ont le devoir de respecter, défendre et accomplir la Constitution. Qu'est-ce que ça signifie ? Que cette défense constitutionnelle doit être*

*une valeur pour tous les militaires parce que, par ce biais, il s'agit de la défense de sa propre dignité. »*

Alberto, tu connais bien l'histoire de l'Equateur et tu sais que là-bas aussi des militaires décidèrent de soutenir le peuple en Janvier 2000 avec les mêmes appels à la dignité ! Plutôt que de parler du cas Chavez au Venezuela auxquels d'autres pensèrent, Jaime inscrivit la révolte dans la lignée du combat de Tupac Amaru (encore lui) contre les Espagnols et de Caceres contre les Chiliens :

«Ollanta en appelle au souvenir de Caceres dont il faut prendre en compte les longues années de luttes pour défendre l'honneur national. En résistant face à l'ennemi chilien, il ne triompha pas mais reste aujourd'hui le héros vénéré de la dignité nationale.»

Le Pérou, un des rares pays au monde où l'Armée perdit la plupart des guerres contre ses voisins (sauf une contre l'Equateur), vénère des militaires criant leur rage dans la défaite.

« Question : Faute d'une possible victoire militaire, Humala opta pour le rôle de symbole de la résistance ?

Réponse : Quand la patrie est en danger il faut adopter des attitudes qui génèrent un effet multiplicateur. Si le message d'Humala n'a pas été reçu par «l'officialité», il fut bienvenu pour les citoyens en tant que message de dignité et d'honneur nécessaire en ces temps

Question : Toi même tu fis des appels à l'insurrection en diverses occasions. Tu assumes une certaine autorité intellectuelle ?

Réponse : Oui et j'en suis fier. Et si je dois revenir en prison j'assumerai mes responsabilités avec plaisir et honneur. Je l'ai dit, il y a peu, dans *Caretas* : «Si les militaires dignes de ce nom se rendent compte qu'ils n'ont plus à obéir à Fujimori, les choses seront différentes. Ceci est le geste d'Humala, un rêve qu'il porte jusqu'aux ultimes conséquences. Geste qui est nécessaire pour que les sociétés avancent vers le progrès. »

Ce général annonça par avance votre fin, et toute absence de sanction contre Humala. Pour une fois, votre démission le confirma dans son refus des politiciens qui négociaient avec vous les clauses d'un nouveau régime. En ce 30 octobre, après la révolte des soldats, vous avez dû vous sentir, cher Alberto, cerné de toutes parts. De mon côté, ce moment me poussa vers cet acte fou consistant à t'écrire, un mois après, ces lettres, que j'ai rêvées comme une revanche : toi qui regardas de haut et avec un immense mépris, le corps mort de Nestor Cerpa, au moment où tu l'enjambais devant les caméras de télévision, te voici à présent au bas de l'ascenseur. Comme un contrepoids, le combat de Nestor Cerpa devient plus beau, plus juste, plus digne et plus haut (je n'aime guère les métaphores verticales).

D'autant qu'au même moment, pour le bouquet final (oui, Alberto, tu vivais là ta fin), la prison haute sécurité Castro Castro (quel drôle de nom) connaissait d'autres gestes fous de Péruviens mutinés qui montèrent sur les toits pour rappeler leurs mauvaises conditions de détention. Ils le firent ouvertement et plusieurs se demandent si cette audace n'est pas liée à l'assassinat dans la prison de complices de Montesinos. Tu vois comme les exagérations vont vite parfois !

\*\*\*

A cause de ce détour par les militaires, je me dis que cette lettre pourrait s'achever sur une analyse de la violence péruvienne. Avant mon départ, j'eus droit à mille recommandations pour éviter les vols dont je risquais d'être victime or dans la pratique je n'ai ressenti aucune agression de ce genre mais par contre la violence générale de la vie m'a sauté aux yeux plus d'une fois. Dans les quartiers riches vivant sous haute protection, comme chez des plus pauvres se fermant à clef en permanence, je me suis dit que les Péruviens autant que les touristes sont soumis aux dites précautions à prendre. Ce pays vit au bord des précipices sans savoir de quel côté il va tomber : la réalité ou l'irréalité. Comment la candidate à la présidentielle, Lourdes Flores, soutenue par l'Opus dei, a-t-elle pu faire alliance avec le président du syndicat CGPT et membre par ailleurs du parti communiste ? (il a été désavoué ensuite par son parti). La violence, je l'ai trouvée comme posée sur un fil où l'équilibre devient un défi à l'impossible.

Et cette violence tient aussi aux mille Pérou qui sont dans le Pérou. Vargas Llosa lui-même reconnaît :

« Je croyais connaître le Pérou , parce que dès l'enfance j'avais fait de nombreux voyages à l'intérieur, mais je dois dire que les incessants déplacements de ces trois années-là (celles de sa campagne électorale de 1987-1990) me révélèrent une face profonde du pays, ou plutôt les nombreuses faces qui le composent, son éventail géographique, social et ethnique, la complexité des problèmes, ses terribles contrastes, et le niveau effroyable de pauvreté et de dénuement de la majorité des Péruviens. »

Si Vargas Llosa a eu besoin d'attendre aussi longtemps pour mieux connaître son pays, je dois écrire avec une immense modestie à ce sujet. Il me confirme que souvent les hommes politiques s'engagent dans l'action par désir d'approcher des réalités seulement accessibles par ce moyen, sans forcément y réussir. Le désir du pouvoir se conforte avec un désir de connaître. Cependant Vargas Llosa semble un insatisfait perpétuel puisque dès son passage au Leoncio Prado à l'âge de 15 ans, il considère qu'il y découvre tout le Pérou comme il découvrira encore tout le Pérou à l'Université etc. Ce nom de Leoncio Prado, le collègue militaire qui lui servira de décor pour son grand roman *La ville et les chiens* nous renvoie encore à cette longue liste de colonels péruviens qui défièrent l'impossible. Fusillé comme un grand du spectacle suite à la bataille de Huamachuco le 10 juillet 1882, la légende dit qu'il demanda un café, le but sans trembler, et commanda lui-même le peloton d'exécution avec la petite cuillère ! Pour ajouter à la grandeur du moment, il était, me semble-t-il, le fils du président du Pérou qui avait accepté de capituler devant les Chiliens. J'imagine Vargas Llosa passant tous les jours devant son portrait affiché en bonne place dans le collège, le portrait d'un homme jeune, à la délicate moustache, à l'habit justement médaillé, et au regard pénétrant de l'homme décidé à vivre sans concession.

Dans ces mille Pérou, la violence provient pour une part de l'inégalité extrême, et pour une autre part du masque, posé sur la misère. Avec une énorme difficulté pour harmoniser sa diversité. La France qui avait su « pacifier » son racisme, redécouvre que la violence ne manque pas de ressources. Au bout d'un moment, la violence devient « autonome ». Elle s'alimente elle-même. De mon séjour là-bas, j'ai retenu comme témoignage de cette réalité la dizaine de jeunes, morts dans un concert car piétinés par la poussée folle des fans du chanteur. Un accident social sans la moindre cause technique : même pas un incendie ou une inondation. Pour s'approcher de leur idole, les aficionados du fond poussèrent et à pousser, les jeunes du premier rang succombèrent par effet de réactions en chaîne. Au retour du calme, les secouristes ramassèrent les miettes. Cette fête se fit drame ! Il ne s'agit pas de vols, de viols ou d'insurrection politique mais seulement de rapports humains. Des penseurs en permanence penchés sur leurs pensées en déduiraient qu'il s'agit d'un peuple victime « de la culture de la mort » quand, en fait, le désir de vivre reste immense.

Cher Fujimori, l'écriture de ces lettres calme peut-être ma violence intérieure qui naît en moi en pensant à ton pays mais sache surtout que je continue ainsi, comme je l'ai écrit dès mes premières lignes, de me sentir proche de ton peuple à qui j'envoie, par toi interposé, mes salutations amusées et quelque peu fatiguées.



Mon cher Alberto

Aujourd'hui, j'ai décidé de t'écrire en musique et j'ai posé sur ma machine, le CD de Soledad Bravo<sup>63</sup>, Paloma Negra que mon fils a eu la bonne idée de m'offrir pour mon anniversaire. Je ne sais pourquoi, j'ai retenu surtout la chanson la maza écrite par Silvio Rodriguez. Je ne comprends pas le titre et il me faudra demander à mon ami Rosendo quelques éclaircissements car je ne m'explique pas la présence de cette massue dans la chanson. Peut-être que toute mon attention vient du premier vers : « Si je ne croyais pas en la folie ». Ensuite l'auteur fait comme s'il ne croyait pas en l'espérance, au désir etc...pour se demander alors qu'en serait-il de son cœur ? Et en vous écrivant, cher Alberto, je me dis tout d'un coup qu'il s'agit d'une image poétique pour établir un lien entre les croyances et les combats comme il existe un lien entre la massue et la pierre sur laquelle l'homme frappe pour en sortir peut-être une sculpture. Il faut croire en quelque chose qui ne soit ni Dieu ni Diable. Quoi, alors ? En cette chanson ? En cette voix qui me sert de musique de fond ? La force d'une chanson tient aux multiples sens qu'elle peut revêtir suivant les temps et les personnes.

En Amérique latine un Equatorien pourra me faire aimer un Cubain qui me renverra ici à une Vénézuélienne qui, en sa jeunesse rêva à la française Barbara et à la Chilienne Violeta Parra. Les hommes politiques se fabriquent des Sommets pour se rencontrer et les chanteurs usèrent des cabarets. Où sont-ils les cabarets parisiens d'antan ? Et la chanson repasse sur la machine, et je note un instrument de plus, une percussion particulière et je goûte l'interprétation féminine de ce morceau que j'avais entendu de la voix même de Silvio Rodriguez. Soledad a voulu un final puissant et optimiste là où pour Silvio tout coulait de source avec, il est vrai, une voix pleine de détermination.

Dans cette ambiance, je m'interroge : quel est l'objet de cette lettre ? Les fragiles de la vie humaine font tout un plat de deux dates qu'ils ne cessent de répéter : novembre 1991 et juillet 1992, avec deux lieux : Barrios Altos et La Cantuta. D'un côté il y aurait eu le massacre de quinze personnes d'un quartier pauvre de Lima et de l'autre la mort de neuf étudiants et d'un professeur à l'Université de la Cantuta. Dans la lignée des généraux courageux, Rodolfo Robles porta ces derniers meurtres à l'actif du Groupe Colina, un groupe aux ordres de Vladimiro, ce qui l'obligea à fuir avec sa famille en Argentine. Bref, si cette lettre avait un titre elle s'appellerait : le respect des droits de l'homme un slogan dont le promoteur, les USA, se sert pour sa gloire. Nous savons tous que là-bas le premier des droits de l'homme est l'homme débarrassé du carcan des droits. Il porte son arme pour se défendre, il utilise sa voiture pour se déplacer, il consomme sa bière pour s'amuser et il est l'homme libre. Au Pérou, cher Alberto, tu fais tout pour qu'il existe une société, une communauté, un peuple, une solidarité humaine car au Pérou la jungle existe en nature et les horreurs qui s'y passent n'engagent pas les hommes à faire de même. Mais bon, parlons des droits de l'homme libre.

Parce que tu as électoralement battu son père, le fils, Alvaro Vargas Llosa, un *Miami Boys*, appartient au clan de tes plus féroces, adversaires et il vient lui aussi d'en appeler aux droits de l'homme. L'auteur, avec deux autres personnes, du ***Manuel du parfait idiot latino-américain***, un manuel qui vise à dénigrer tous les progressistes de son continent, veut-il encore se distinguer ? (comme si après l'opération Condor, il fallait plus d'élégance au combat de la droite) ! Très naturellement il est devenu un des hommes de confiance d'Alejandro Toledo<sup>64</sup>. En tant que journaliste, il interrogea Pepe Arrieta, réfugié aux USA, celui qui fit de Leonor La Rosa un cas de

---

<sup>63</sup> Last Call dont je ne comprends ni l'origine ni la nature avec référence au site de Soledad : [www.soledad-bravo.com](http://www.soledad-bravo.com)

<sup>64</sup> Jusqu'au 20 avril quand il répéta avec Jaime Bayly, que Toledo était le père d'une fille cachée et candidat soutenu par des milliardaires.

télévision. De l'article, très compliqué, il ressort une des caractéristiques de toute dictature (tu ne vas pas te vexer, Alberto, si j'appelle ton pouvoir, une dictature, car nous devons bien appeler un chat, un chat) : elle engendre la suspicion générale qui tue les meilleures amitiés. Pepe, à évoquer le cas de Leonor, perdit le soutien de quelques personnes qui le connaissaient depuis des années, sauf Angel Páez, l'homme qui interrogea Sarkis.

Très souvent, à force de douter de tout sous l'effet de la désinformation, l'évidence prend des allures de mensonge. D'où la philosophie de Pepe : «*Cuando las papas queman es cuando hay que tomar las cosas con calma* »<sup>65</sup>.

De l'article, je retiens que ce Pepe a rejoint la lignée des Nestor Cerpa et autres Ollanta Humala. Tout en se doutant que les preuves des délits ont dû depuis longtemps être éliminées, il persiste dans son obsession. Son courage à toute épreuve le classe parmi les Péruviens fous. Face à l'impossible, il veut toujours trouver les meurtriers de Mariela Barreto, une employée des services secrets assassinée par démembrement : «*Je me suis juré de ne pas me reposer tant que ses assassins ne seraient pas en prison et j'y arriverai coûte que coûte.* ».

Comme Ollanta, Mariela et Leonor avaient une si haute idée de l'Armée, de la Patrie et du Bien Commun qu'elles s'y donnèrent pleinement d'où leur nausée à la découverte de quelques réalités. Dès 1991, un informateur interne au système de Montesinos qu'il appelle Besitos aida le journaliste à y voir clair, mais en retour, son équipe d'enquêteurs à **Frecuencia Latina** fut infiltrée par les Services d'Intelligence (SIE et SIN) ! « *Une vérité grande comme un gratte-ciel* » s'amuse à dire Pepe mais une dure vérité qui frôla le ridicule quand il découvrit qu'il s'agissait d'un ancien du **Sentier Lumineux** ! A présent, Pepe pourra interroger les personnes qui eurent aussi à souffrir du traitement que leur infligea Mariela ! Par exemple la secrétaire particulière d'Alan Garcia, Mirtha Cunza Larrauri porteuse aussi de sa propre légende. Elle fut arrêtée le 5 avril 1992 alors qu'Alan Garcia fuyait par les toits (averti par ton épouse Alberto ?) et pendant une semaine elle fut victime de pressions psychologiques auxquelles elle répondit par cette seule phrase : « Lisez la Constitution ». Après sa libération, elle resta tranquille par crainte du régime mais elle vient de redevenir la secrétaire de son ancien chef dès sa chute annoncée. Mariela a peut-être participé aux actions du pire groupe des persécuteurs, le Groupe Colina ! A-t-elle été abattue aussi sauvagement parce qu'elle en savait un bon bout ?

A t'écrire sur ce sujet, j'avoue que je me décourage un peu. La vie n'est-elle pas une vaste fumisterie insensible à l'invention de nouveaux pas de danse pour les futurs populistes ?

Parmi les splendeurs de ton règne, comptons ce groupe paramilitaire du nom de son chef, le capitaine José Colina, tué par ses amis alors qu'il avait infiltré le **Sentier Lumineux**. Tu n'avais rien inventé puisqu'avant toi, sous Alan Garcia, la greffe du concept «paramilitaire» avait déjà pris au Pérou sous le nom de Comando Rodrigo Franco. Par ce simple concept, pour combattre le terrorisme, l'Etat prend tous les «droits». Mussolini en fut le promoteur le plus audacieux avec l'assassinat de Matteotti comme titre de gloire. Mussolini s'appelaient Benito en l'honneur d'un Mexicain, le retour du boomerang était donc naturel, surtout en Argentine avec un certain Perón. L'heure des Escadrons de la mort commença avec les années 60 et 70 et en 1990 le Pérou peut donc se glorifier de ce Groupe Colina.

Je crie et je pleure parce que ce sont des membres du Groupe qui viennent de révéler que même toi, Alberto, tu cautionnais directement ces voyous. Sur ce point je ne suis pas idéaliste : je comprends parfaitement l'indispensable support logistique des pouvoirs dont a besoin un groupe paramilitaire (de l'information à l'alimentation), mais pourquoi aller féliciter les tueurs après leurs actes ? D'accord, cher Alberto, tu vas te défendre en disant qu'après la guerre sale que tu as dirigée contre tes adversaires, ils te la rendent bien. (Je pleure et je crie à cette seule expression de «guerre sale» qui nous renvoie à une impossible guerre propre). Ce groupe aurait assassiné 60 personnes et si les responsables directs du massacre de La Cantuta furent condamnés, deux ans après, une loi les amnistia. Dans l'Ambassade du Japon Nestor Cerpa eut sous sa «protection» l'auteur de la dite loi, à qui il n'envoya même pas une baffe pour se soulager. Parmi les titres de gloire du Groupe comptons l'assassinat du syndicaliste Pedro Huilca Tecse juste avant Noël 1992. Ce leader de la CGTP a été éliminé devant sa femme et ses enfants dans son quartier liménien de Los Olivos à un

---

<sup>65</sup> Quand les patates brûlent c'est le moment de prendre les choses avec calme.

moment où il était simple d'en attribuer la responsabilité au **Sentier Lumineux**. A présent Mesmer Cartes Talledo et Clemente Alayo Calderon vous accuse d'avoir commandité cette injustice par l'intermédiaire de Montesinos qui aurait passé l'ordre à Juan Rivero Lazo, général de son état. Sur ce point aussi il te faudra te défendre<sup>66</sup>. Je devine que Montesinos va t'accuser de tous les maux pour mieux masquer sa tentative de t'éliminer en l'an 2000.

Bref, Mariela la persécuté aurait été d'abord avec les persécuteurs ! Bien sûr, je n'en crois rien mais la chose est si possible que je préfère tourner la page, penser à autre chose en lisant un beau livre pour me réconcilier avec l'espoir. Je me suis plongé dans quelques pages de Mariátegui mais je reprends la plume rapidement car je n'ai pas dix ans pour achever ces lettres. En passant j'observe que Mariátegui parle du populisme dans *el artista y la época*<sup>67</sup> à propos de l'école française littéraire qui après la mort de Zola veut théoriser son œuvre. Camille Lemonnier dont je pourrais te parler longuement est le théoricien de ce populisme là qui nous confirme de l'importance de la notion.

Mais, pour revenir au sujet, que dire de **Leonor La Rosa Bustamante**, toujours vivante, en ... Suède (un pays du froid où elle se sent protégée mais sans doute très peu chez elle) d'où elle fit le voyage pour mener campagne contre vous, cher Alberto. Paraplégique grâce aux soins dont elle fut victime, de la part de ses anciens camarades, cette employée du SIN a fait preuve d'un courage dont on devine mieux les enjeux : elle fut accusée d'avoir fourni des informations à la presse or toute fuite d'informations, vu les fourberies du système, devenait une faute grave. Poursuivie par des officiers des services d'intelligence, torturée et violée elle survécut grâce à un coup de chance que sa compagne Mariela Barreto n'eut pas. « *Cette femme exemplaire, Leonor La Rosa, entre dans la légende des extraordinaires femmes péruviennes peut-être après avoir accompli des actes peu recommandables.* » ai-je écrit au retour de mon voyage de 1997. Je ne savais pas qu'elle trouverait refuge en Suède où un Chilien me disait qu'il avait eu du mal à accepter d'aller au lit si tôt suivant la coutume du pays. Les pays de langue espagnole adorent veiller tard le soir pour faire de la nuit un moment de détente, un moment de bavardage et de rencontre, un moment de plaisir. Cependant j'ai pu découvrir que cet axiome fonctionne de moins en moins dans les endroits dangereux. Afin d'éviter les ennuis c'est de plus en plus tôt qu'il faut utiliser le taxi pour rentrer chez soi sans problème. Il semble que les problèmes sécuritaires qui deviennent planétaires, soient en mesure de mettre un terme à une vie nocturne ancestrale. Il restera la possibilité de veiller chez soi ce qui peut se pratiquer aussi en Suède.

Le 22 août 1997 je m'en souviens comme si j'y étais encore, le Congrès refusa un projet de loi de l'opposition visant à établir une commission d'enquête sur le cas Montesinos. Au même moment, je visitais juste à côté, **le Musée de l'Inquisition**, un musée neuf rendu possible car le lieu - les parties basses d'un immeuble — venait d'être libéré depuis peu par les occupants. Les services de l'Inquisition s'activèrent au Pérou jusqu'en 1821.

Dans un dédale bien conçu, la visite produit très vite, chez le visiteur, un sentiment de mal à l'aise. Les raisons de l'Inquisition, son histoire qui me permit un détour par la France (ah ! les Cathares), apparaissaient dans une ambiance et une lumière trouble. Pour comprendre l'Inquisition, je te rappelle Alberto que l'accusation est portée par l'Institution, en l'occurrence l'Eglise, qui souhaite en finir avec les hérésies, alors que dans un procès normal elle est portée seulement par la victime. Dans ce Pérou si catholique, un tel musée peut paraître un anachronisme sauf que le pays naquit d'une Indépendance dont la première mesure fut l'abolition réelle de l'Inquisition œuvre du Roi d'Espagne, avec la Papauté presque excusée (la télévision en tant que forme moderne de la religion ne serait-elle pas en même temps le moyen de l'inquisition actuelle ?).

En lisant la Conquête du Pérou<sup>68</sup>, je n'ai pas été étonné que Georges-Olivier Châteaureynaud, n'ait rien trouvé dans ce musée «bidon» : «*C'est si minable qu'on à peine à se convaincre que des*

---

<sup>66</sup> La procureur de la République qui suit le dossier s'appelle Nelly Calderon Navarro. As-tu un dossier sur elle ?

<sup>67</sup> « Zola est la sublimation de la petite bourgeoisie française » dit-il

<sup>68</sup> Livre paru aux Editions du Rocher avec en couverture une peinture royale.

centaines, voire des milliers de personnes, furent torturées là pour de bon.» L'auteur attribue l'abolition de la dite Inquisition à l'Espagne de 1811 sauf que la décision n'arriva jamais jusqu'à Lima ! Il est incapable de percevoir le sens d'un effort, lui qui oublie sans doute que les livres d'histoire des petits français ne parlent jamais des Cathares ! Cher Alberto, tu te doutes que ce livre aux belles manières a eu les éloges de l'immanquable **Caretas** par l'intermédiaire du Conseiller Culturel de l'Ambassade de France à Lima ! J'enrage à l'idée que des Français puissent connaître le Pérou au moyen de tels écrits qui respirent le colonialisme naïf : «*Nous savons que l'enfance des peuples n'est faite que de violence*» une manière de dire qu'en Europe, la violence est au passé et je pense aux lanceurs de virus qui règnent sur Internet.

En sortant du *Musée de l'Inquisition*, je me suis senti soulagé mais les yeux sur les bâtiments du Congrès me disaient que derrière de tels murs, d'autres inquisitions devaient exister avec Montesinos comme grand directeur des cérémonies. Depuis, cher Alberto, je découvre que la réalité dépasse mon sens critique. Jamais je n'aurais osé imaginer les ramifications internationales de cette oppression que je découvre capable de nous manœuvrer comme de grands enfants.

\*\*\*

Ils viennent d'interroger Francisco Morales Bermudez et je suis sûr, cher Alberto que tu désires connaître l'essentiel des propos de cet ancien président, un général qui plus est, un traître de son frère de combat Velasco Alvarado qui peut cependant dire comme lui : avec un salaire de militaire, on n'a jamais de quoi s'acheter une maison. Velasco profita d'une mission à Paris pour économiser les sommes lui ayant permis d'accéder à sa petite propriété tandis que le pauvre Morales vient d'avouer qu'il a toujours été locataire bien qu'il fut directeur d'économie de l'Armée, ministre et chef de l'Etat. «*Je n'ai aucun compte dans aucune banque et je vis de ma pension.* » précise-t-il en ajoutant : «*Je souhaite dire que Montesinos n'est pas seul responsable mais que le Président de la République l'est autant.* » Ah ! Si l'on faisait l'étalage de ses responsabilités en tant que président jusqu'où irions-nous ? N'est-ce pas sous son règne que naquirent les premières structures du **Sentier lumineux**. Et bien que général à l'ancienne mode, il théorise : «*J'ai une théorie, les monstres se détruisent de l'intérieur.* » Il veut dire sans doute que les USA vont se détruire de l'intérieur.

Ce général m'aura appris un mot *conturbenio*<sup>69</sup>. Il m'a fallu aller chercher un gros dictionnaire pour trouver deux synonymes : «*confabulacion, conchabanza* ». Une variante espagnole du mot mafia ? Bref, il vous traite «d'association de malfaiteurs» ! Au lieu de réfléchir globalement à l'histoire du pouvoir au Pérou et au rôle qu'y jouèrent les militaires, il préfère vous mettre au ban de la société. En guise d'étude, il précisera à la fin de l'entretien qu'il vient d'écrire un livre au titre prétentieux «Philosophie militaire» qu'il le présente ainsi : «*C'est un livre technique qui entre dans les concepts de philosophie générale pour établir les méthodes permettant d'étudier ce secteur de l'activité humaine qu'on appelle « le militaire ». J'y étudie tous les conflits qu'il y a eu dans le monde et j'établis les critères de base de la formation militaire, de l'éthique militaire, de la stratégie et de la tactique. Il y a même un chapitre consacré au rôle constitutionnel des forces armées. J'ai voulu m'éloigner de la conjoncture pour écrire un livre technique qui serve aux militaires des écoles et aussi aux civils.* ».

\*\*\*

Comment s'étonner qu'à parler des droits de l'homme, j'en arrive à parler de l'armée et avec l'armée de la corruption. Un ami équatorien a proposé un livre qui pourrait devenir la bible de la corruption tellement il détaille, à partir du cas de son pays, les formes diverses et subtiles que peut prendre cette activité. Mais avec les révélations péruviennes il pourrait ajouter encore des chapitres car, de dénonciations en découvertes, nous approchons — du moins je l'imagine — le fond de la vase sale du monde pourri à la sauce « Empire Global ». Un des Saints de cette Bible serait **George Sorros**. Il possède une fortune personnelle de cinq mille millions de dollars et il accepta de donner un million de dollars à Toledo juste après sa défaite électorale de l'an 2000. En 1992 par un coup génial où il risqua dix mille millions de dollars (le double de sa fortune) il obligea la Banque

---

<sup>69</sup> Je le redécouvrirai peu après dans la bouche d'Alvaro Vargas Llosa dénonçant « el *conturbenio* entre Toledo et Ivcher ».

d'Angleterre à dévaluer la Livre ce qui en retour lui apporta un gain de mille millions de dollars. Pour débiter la légende de ce Saint de la spéculation, voici sa date de naissance en Hongrie : 1930 et son arrivée aux USA : 1956<sup>70</sup>. Date symbolique à plus d'un titre. Pour preuve de sa sainteté ; la générosité de sa fondation OSI (Open Society Institute) inspirée du Saint référentiel Karl Popper qui a remplacé avantageusement dans les cercles intellectuels de la recherche du meilleur profit, un autre Karl.

Naturellement Alvaro Vargas Llosa, le Miami boys éternel, et Gustavo Gorriti le journaliste impénitent appartiennent à son cercle et furent les relais pour diriger le million de dollars vers Toledo qui aurait malheureusement un neveu, justement prénommé, George, dont les soucis plus personnels que politiques lui auraient permis de récupérer à son compte six cents mille dollars peu après le don du bon Sorros au cher Alejandro. Alberto, le Pérou risque de ressembler encore longtemps au Pérou, mais restons-en à ce Saint Sorros.

Le 14 décembre 1998, Sorros fut dans le collimateur du journal allemand *Der Spiegel* comme responsable de la chute économique de la Russie dont il aurait pillé les maigres richesses. Et Sonos eut cette réponse à la hauteur de tes géniales formules populistes :

«*Je fais une différence entre mon rôle d'intervenant dans le monde du marché, et mes préoccupations en tant que être humain.* ». Il voit juste : tout appauvrissement de sa fortune réduirait ses généreuses capacités d'intervention «*humanitaires* ».

\*\*\*

Pour continuer cette correspondance, j'ai décidé de prendre le risque d'évoquer rapidement deux questions douloureuses : les finances et une folle révolte.

Juste avant la présidentielle de l'an 2000 les autorités des USA décidèrent de réduire l'aide financière attribuée au Pérou en apportant un soutien à peine déguisé à Alejandro Toledo invité heureux à la Convention Démocrate qui désigna All Gore pour la course à la Maison Blanche. Il apparaît beaucoup plus présentable que toi, n'est-ce pas ? Etudiant à Harvard et Stanford, il passa par la Banque Mondiale avant de penser à faire carrière au Pérou ... mais ... Alberto, tu sais tout ça depuis le premier jour. Sa permanente invocation de ses origines indiennes put masquer son statut réel et sa façon de vanter les mérites de sa femme franco-belge donc étrangère, ajoute à la confusion organisée autour de sa personne. Pourtant, son succès fut incontestable. Le pouvoir t'aurait-il corrompu au point de t'empêcher de sentir les évolutions de ton peuple ? Je le crains puisqu'il ne réalisa rien de plus que ce que tu avais inventé en 1990, la candidature surprise ! Comme le Vargas Llosa d'alors tu dénonças férocement l'adversaire majeur, le maire de Lima fort du soutien populaire acquis dans la capitale, et tu négligeas de dénigrer l'homme surprise qui fédéra des électeurs déçus peu désireux de te venir en aide. Quand tu découvris qu'il était en mesure de te faire de l'ombre, il était trop tard. Tu avais regroupé autour de Toledo une opposition que la campagne de Vargas Llosa en 1990 apporta sur ton nom. Il arrive qu'une histoire se répète quand on ne s'y attend pas.

Ceci dit, les questions d'argent au cœur de cette lettre dépassent les aides que les USA distribuent aux uns et aux autres pour bonne conduite. Elles tiennent surtout aux 9 221 000 000 de dollars acquis par tes gouvernements successifs grâce aux privatisations et réduits à présent à 543 millions de dollars dans les caisses. Vois-tu, Alberto, je ne voudrai pas t'importuner avec cette question de détail mais elle me paraît contradictoire avec ton populisme : comment dilapider les biens d'un Etat en disant qu'on veut le bien du peuple ? De plus cette question des privatisations est internationale et il se trouve que je me pose un peu la même question pour des tas d'Etats dans le monde qui vendent leurs biens et n'auront plus rien ensuite. Que font-ils de l'argent ? Même la France vend à bon prix son secteur public dont on répéta qu'il ne valait rien, et si éventuellement les gaspillages sont moindres chez nous, que dans les pays plus pauvres, les recettes ne se renouvelleront pas, c'est sûr. Pour les politiques sociales, il n'y aura plus rien à vendre demain !

Tes premières justifications tiennent au budget militaire : 993 ou 1500 millions de dollars seraient partis dans les armes et 66 millions dans le programme d'aide sociale du Vase de lait. Mais jusqu'à quand et jusqu'où les budgets militaires vont-ils tuer les finances des Etats ?

---

<sup>70</sup> En rapport sans doute avec l'invasion de la Hongrie par l'URSS.

Petit à petit, dans cette lettre, j'ai glissé des questions militaires aux questions sociales car les problèmes des droits de l'homme ne sont pas seulement des droits physiques. En conséquence je case ici une accusation supplémentaire dont tu es victime : tu aurais distribué gratuitement aux pauvres des médicaments achetés aux Chinois, dont tu savais qu'ils étaient devenus inutilisables ! Tes détracteurs vont chercher des raisons de te dénigrer jusqu'en 1990 à un moment où la direction générale des médicaments du ministère de la santé décréta inutilisable un achat de médicaments qui furent alors transportés à la Maison militaire du Palais du gouvernement pour réétiquetage. Par la suite les trois autres commandes contournèrent les autorités de contrôle ! Le représentant des compagnies chinoises n'était autre que Mario Troncoso Asem, le beau-frère de l'immanquable Victor Joy Way. Parfois pour comprendre le monde il faudrait connaître les arbres généalogiques.

Tu me répondras, Alberto, que plutôt que de fouiller dans des papiers de bureaucrates, les enquêteurs devraient vérifier si les bénéficiaires des médicaments en furent mécontents. Jamais personne n'a évoqué une quelconque épidémie provoquée par des médicaments avariés preuve que des malins te cherchent du poils aux œufs.

Je te plains, cher Alberto, pour la mort qui doit rôder autour de toi, dans ton exil doré japonais, aussi reçois avec attention mes salutations plus que fatiguées et étrangement amusées. A bientôt.

Cher Don Alberto,

Aujourd'hui je suis en grève. Ce temps gagné sur la vie me pousse à reprendre notre correspondance d'autant que voici quatre mois exactement, à la stupéfaction générale tu as annoncé ta démission dans les jardins d'un hôtel à Tokio, et les anniversaires, ça se fête.

Je viens de découvrir un film sur la jeunesse de Mariátegui<sup>71</sup> et tu t'en doutes, je l'ai suivi avec attention. Par le titre, *la yunta* il fait référence à la solidarité politique qui existait entre César Falcon et José Carlos Mariátegui, deux jeunes épris de justice sociale. Pour s'impliquer dans la politique péruvienne, comme ils le firent, il leur fallut un courage plus grand que les plus hautes montagnes des Andes. Le spectateur de ce film réussi y découvre la stratégie du petit José Carlos : plus il reçoit de coups de la vie (en fait, des coups des Sommités), plus il a de hargne à défendre la cause des humiliés de la terre. Dans le même temps apparaissent les combines entre les pouvoirs en place (les militaires, les patrons, les hommes politiques). La conclusion est typique : pour défier le courage des survivants, les Autorités, en guise de cynisme, leur offrent l'exil. Comme Leonor la Rosa, Mariátegui acceptera la faveur du régime qui l'autorise à quitter le Pérou. S'il n'était pas parti, son état de santé aurait empiré en prison jusqu'à la mort alors qu'en partant pour l'Europe, il trouvera l'amour et le désir de continuer son action. Les Sommités pensaient, par ce départ pour l'Europe, le déconsidérer, mais il sut garder ses contacts, ses amis et ses idées. Déjà la presse, la poésie et l'amitié constituaient le cœur de sa vie. Dans le film apparaissent d'autres personnages importants comme Abraham Valdelomar et Leonidas Yerovi. Incontestablement, sans mes voyages au Pérou, la personnalité de Mariátegui me serait restée inconnue alors qu'il fut un précurseur de la plus haute importance.

Parmi ses œuvres, je laisse de côté son œuvre majeure<sup>72</sup>. J'ai eu le plaisir de consulter à Cajamarca, ses écrits d'Italie, que je pourrais aussi commenter mais je vais me consacrer à une modeste biographie illustrée achetée dans la rue. Les marchands de vieux papiers sont plus fréquents au Pérou que les libraires de livres neufs et peut-être qu'un jour, toi aussi, cher Alberto, tu auras droit à une édition populaire présentant ta vie héroïque à un prix très modeste. Pour José Carlos, la brochure profita du centième anniversaire de sa naissance (1894-1994) pour rappeler l'essentiel de la vie du théoricien révolutionnaire. J'ai retrouvé la date du 8 octobre 1919 quand « il partit en voyage en France et Italie » : l'auteur du texte négligea de mentionner qu'il s'agissait d'un exil : et l'année 1902 qui débute le film, quand il se retrouve malade de la jambe gauche. Pour le jeune enfant de huit ans commencent de longues années de souffrances physiques qu'il met à profit en lisant de tout et en apprenant le français au contact de journaux de ce pays que recevaient des malades proches de lui.

Il vivra toujours avec les journaux en commençant au premier étage de la fonction : assembler les lettres, puis il aida à la composition, devint correcteur et enfin rédacteur. En quatre ans il devient responsable du journal *la Prensa* et publie sous le pseudonyme de Juan Croniqueur (un clin d'oeil à la France). Après *La Prensa*, ce sera *El Tiempo* jusqu'à la date de 1918 où il devient fondateur d'une revue « *Nuestra Epoca* ». Il a 24 ans et décide de s'orienter vers le socialisme après avoir subi l'intolérance politique de ses opposants qui lui reprochent un article où il a remis en cause l'Armée. Il se radicalise par le combat qu'il entreprend. L'actualité le pousse à la création d'un autre journal *La Razon*, qui se lie aux mouvements revendicatifs et deviendra très vite intolérable pour le pouvoir. Ce pouvoir, cher Alberto, tu le reconnaîtrais sans hésiter : le président élu sur une base démocratique va aussitôt devenir un dictateur! Il s'agit de Augusto B. Leguia et sa vie est un autre

---

<sup>71</sup> Au Festival de Toulouse organisé par l'ARCALT : *La Yunta Brava* film de 2h30 de 1999 réalisé par Federico Gracia Hutado né au Cusco en 1937

<sup>72</sup> 70 Siete ensayos de interpretacion de la realidad peruana, un livre toujours réédité qui rassemble sept essais majeurs de Mariátegui.

roman ! Je préfère conter ici celle de l'homme qui l'a soutenu le temps d'une campagne pour le combattre, aussitôt pris le virage à droite. Pour se défendre José Carlos s'appuiera sur Gonzales Prada et Ricardo Palma qui viennent de mourir. L'appui de Vallejo est lisible dans un document de la brochure : une lettre du poète envoyée de Paris le 10-12-1926.

Laissons l'histoire et reprenons le cours des événements actuels abandonnés à la révolte d'Humala. Après ce coup d'épée dans l'eau, tu as encore tenu un mois puis au moment de partir au sommet latino-américain de Panama tu as préféré te défilier. Je te comprends : tes amis les présidents ne sont pas tendre avec les Perdants et manifestement tu as perdu. « Les raisons de ma démission sont difficiles à expliquer mais un jour elles seront rendues publiques. » as-tu précisé de Tokyo. Tu as perdu jusqu'au point de ne pas pouvoir t'expliquer !

Et maintenant une polémique ancienne revient à la surface, une polémique qui se réveilla en 1997 : Montesinos aurait masqué les preuves de ta nationalité japonaise qui n'aurait jamais été une double nationalité, d'où l'influence qu'il exerça sur toi !

Aussitôt ta démission connue à Lima, tes amis d'hier devinrent tes ennemis d'aujourd'hui. Ils osèrent refuser ta démission pour te destituer eux-mêmes à cause « d'incapacité mentale » ! Cent dix-sept jours après ta nouvelle prise de fonction en grande pompe, tu te démissionnes et en plus tu es renvoyé ! Après l'auto-coup d'Etat, tu auras pratiqué l'auto-destitution. Je croyais que le suffrage universel était respectable ! Et qui va-t-on trouver pour te remplacer ? Tu n'as pas été étonné de découvrir que ce fut un membre d'un parti perdu (voir ma première lettre) qui prendra, comme premier ministre, un ancien candidat à la présidentielle de 1995. Son score de 10% le dissuada de se représenter en 2000 ! Le suffrage universel à l'envers !

Avec ton histoire j'ai plaisir à visiter le rapport au suffrage universel dont il devient clair qu'il ne sert plus qu'à amuser le public. En 1990, Vargas Llosa est battu puis en réalité tu appliques sa politique ! L'électeur choisit un homme qui ensuite choisit sa politique jusqu'au coup d'Etat de 1992. Et tu te représentes devant les électeurs en 1995 dans une nouvelle configuration : les électeurs t'élisent sans problème comme ils purent élire quelques anciens dictateurs latino-américains. Je pense à ton voisin bolivien. La Constitution ne te permet pas un nouveau mandat mais tu tournes à nouveau la Constitution et tu es élu en l'an 2000. Par des fraudes électorales ? Comme pour Napoléon III en France de telles fraudes sont marginales : ce n'est pas le résultat qui est en cause mais la manière de l'atteindre. Et voilà que malgré cette élection, tes « supérieurs » veulent se débarrasser de toi et tu vas devoir démissionner. Ton remplaçant sera-t-il meilleur ? Plus démocrate et mieux élu ? Le soir de son succès nous en reviendrons au soir de ta victoire en 1990.

Sache Alberto, que je ne t'oublierai pas, je veux dire que je n'oublierai pas le Pérou. C'est un peu comme un pays que je me suis donné : il n'appartient pas à mes origines comme la France ou l'Italie ni à mes modèles comme un temps, l'URSS ou Cuba. Il constitue un pays que j'ai pu adopter pour lui-même. Etranger à mon héritage, je n'ai à le léguer à quiconque. Et la découverte sera perpétuelle : aujourd'hui par exemple à lire un livre de Maurice Lemoine<sup>73</sup>, je repense à ce qu'écrivait César Humberto Cabrera le 11 juillet 1997:

*« En 1991-1992 la dette coûtait par habitant et par an 4 ou 10 centimes de dollars et à présent elle est à 1 dollar 35 centimes ! ».*

Et l'économiste s'insurge sur le retard mis à renégocier la dette avec les organismes financiers. A présent, grâce à Maurice Lemoine, je comprends mieux le fonctionnement de la dette et donc le Pérou. Toutes les questions économiques s'imbriquent, celles des privatisations et du chômage, celles de l'économie de marché que Cabrera veut sauver et celles du marché sans économie. Il précise :

*« La politique économique du futur doit donner la priorité au national et attendre, dans la mesure du possible, des accords avec le monde extérieur. ».*

Au Pérou, j'ai donc vu les questions économiques sous un autre angle et ce me fut profitable à moi qui avait commencé mon approche par la littérature. En effet, pour la première fois, je suis entré dans un monde par sa littérature qui, de la fiction, me jeta dans sa rue, avec comme guide Vargas

---

<sup>73</sup> Ce roman qui dormait dans des cartons vient de paraître aux éditions l'atalante : *La dette*, roman de la paysannerie brésilienne.



Llosa. A Piura, le 28 juillet 1987, il décida de mettre un pied dans l'engagement politique. Par cette jonction, il ne pouvait qu'attirer mon attention : j'ai toujours apprécié les écrivains prenant parti même si le parti-pris n'était pas le mien.

Vargas Llosa poussa l'engagement jusqu'à être candidat à l'élection présidentielle de 1990 et l'insigne honneur de le battre, t'est revenu. Comme pour beaucoup d'artiste, la première qualité de Vargas Llosa s'appelle la sincérité or en politique, il faut s'en méfier. Lui qui se veut le chantre de la démocratie contre la dictature n'hésite pas à écrire dans *le poisson dans l'eau* :

« *Il était naïf de ma part de croire que les Péruviens voteraient pour des idées. Ils votèrent, comme l'on vote dans une démocratie sous-développée et parfois dans les démocraties avancées, pour des images, des mythes, par instinct ou par d'obscurs sentiments et ressentiments sans grand lien avec la raison.* »

Voilà une réflexion rarement lisible sous la plume d'un politique et pourtant si réelle. Elle pourrait même servir pour mesurer la qualité des démocraties et vérifier que si celle de France fut avancée, elle recule sous l'effet des images et d'obscurs sentiments flattés par le marché. Sans que la raison de Vargas Llosa ne soit la mienne<sup>74</sup> j'ai découvert que je préférerais me confronter à des adversaires de ce talent qu'à des complices sans génie.

Pour bien clôturer ma représentation du Pérou, j'ai dévoré ensuite les livres du contraire de Vargas Llosa, un homme qui vient de revenir à Lima et à qui les critiques de ces derniers temps reprochèrent son silence à votre égard, don Alberto. Il s'appelle Bryce Echenique et donne une image du Pérou totalement opposée à celle de Mario. Étant sans lien avec le camp de la raison de Mario, je ne m'inscris pas davantage dans la déraison de Bryce mais à eux d'eux, je le répète, ils m'offrirent un pays qu'ensuite, avec des amis, j'ai pu aborder en chair et en os, jusqu'à devenir, don Alberto, l'admirateur de vos talents qui se dévoile par ces lignes (sans les miens, talents). A choisir, je préfère Bryce car il se moque du pouvoir, il vit sans lui après être né avec le pouvoir. Sa prise de distance avec sa famille entre dans son style que je compare à celui d'un enfant en échec scolaire qui n'avoua : « je suis le premier de la classe en commençant par la fin ».

Mais une fois la littérature mise de côté, il te reste Alberto, à envoyer tes plus sordides encouragements à Valentin Paniagua qui assume la transition jusqu'au 28 juillet 2001 pour prouver à Vargas Llosa que tu n'es pas plus rancunier à son égard qu'Alan García ne le fut au sien (et montre ainsi ton attention envers le bon Mario). Moi, j'attendrai le 29 juillet 2001 pour revenir au Pérou.

Tu connais les premières paroles de Paniagua ? En natif du Cuzco, il va travailler en fonction des principes éthiques incaïques (soit de l'Empire Inca) ! Je te les rappelle : « *laboriosidad, veracidad, honestidad* »<sup>75</sup>. Et dire qu'avec de tels principes ils furent battus par les Espagnols ! Toi tu travaillais sous le contrôle du PEUPLE et lui veut s'activer sous le contrôle de l'Empire Perdu ! Le suffrage universel à l'envers !

Quelle respectable démocratie va inaugurer Paniagua ? Elu président par 62 voix, avec seulement 9 contre et 9 abstentions (il n'a pas 62 ans comme toi mais 63 sauf à revoir ton exacte date de naissance !) il a constaté 28 absents au moment du vote puisque quelques instants auparavant ils étaient 108 présents. Tu les connais très bien tous ceux qui ont clamé sur les bancs de l'Assemblée, « traître » « corrompu » « honte nationale » pour leur avoir souvent rendu quelques services. La seule que tu regretteras, je n'ai pas à te la présenter c'est Martha Chavez (prénom de ma mère) qui a tenu à faire l'éloge de tes dix années au pouvoir (« le Fujimorisme n'est pas mort et ne mourra pas car il est dans l'âme de beaucoup de Péruviens ») alors que Victor Joy Way (prénom de mon oncle) a préféré lâchement se placer dans le camp des 28 disparus.

Paniagua représente le souvenir du premier régime de Fernando Belaunde Terry comme d'ailleurs un autre homme fort du nouveau régime, le Ministre de l'Economie, Siva Ruerte qui fut ministre de l'Agriculture dans un gouvernement avec Paniagua entre 63 et 68. En 63 Paniagua fut à 28 ans, ministre de la justice et du culte et en 1984 ministre de l'éducation. Lui ne parle pas de dictature pour qualifier ton régime : il préfère le mot autocratie. Ketin Vidal, le tombeur d'Abimael Guzman,

---

<sup>74</sup> Je le classe parmi les conservateurs savants et précieux.

<sup>75</sup> 73 Travail, vérité, honnêteté

devient le nouveau Ministre de l'Intérieur, celui que Pepe dans l'entretien avec Vargas Llosa propose d'aller interroger pour savoir s'il avait bien des liens avec l'espion que plaça Montesinos dans son équipe de reporters « *Habria que preguntarle al general Ketin Vidal si éste lo conoce porque tenemos versiones de fuentes policiales que indican que ambos tenían estrecha relación* ». Mais Alberto, tu peux tout de même être content : il a repris deux de tes ministres !

Par contre comment admettre ce film qui vient d'être réalisé avec comme héros une copie d'Abimael Guzman ? Ce n'est pas parce qu'il a été écrit par un certain Shakespeare (pas celui d'avant-hier) et dirigé par le célèbre Malkovich, qu'il aura mon indulgence. Comme toujours, quand il s'agit d'histoires péruviennes, Mario Vargas Llosa est à l'origine du méfait : il raconta à son ami anglais les détails de la capture du dirigeant du **Sentier lumineux** et sept ans après nous pouvons la vivre sur nos écrans ! Dès 1997 le roman historique «El bailarín del piso de arriba» (je te donne le titre en espagnol cher Alberto) eut un succès fou jusqu'à être traduit en quatorze langues mais pas la française. Peut-être que le précédent livre de Nicolas Shakespeare n'ayant pas eu le succès escompté, nos éditeurs l'oublièrent. A l'époque, en 1991, Albin Michel publia « La vision d'Elena Silves » qui raconte l'amour fou de Gabriel, un révolutionnaire marxiste, pour la jeune catholique mystique Elena Silves. Etrange répétition d'un sujet où se mêlent marxisme et religion ! Bien sûr, le personnage clef est l'équivalent du général Antonio Ketin Vidal que tu connais bien, Alberto, et que nous avons déjà croisé mais il est placé dans l'ombre d'un général anglais, Richard Clutterbuck qui aurait donné à Antonio les conseils appropriés pour la capture. Le film s'appelle «Pasos de baile» (je te donne le titre en espagnol, cher Alberto) et Malkovich le défend en tant que film non politique : il s'agit de l'honneur d'un policier qui finit par mettre hors d'état de nuire un homme dangereux. Le reste de la réalité sociale du Pérou ne l'intéresse pas et d'ailleurs le film est conçu pour n'être d'aucun pays ! Et Javier Bardem, qui joue Ketin Vidal, rajoute une couche de bêtise en déclarant l'œuvre sans idéologie. Mais comme toujours, cher Alberto, le film sera une occasion de plus de te dénigrer en présentant ensuite le général comme une victime du pouvoir, un homme qui, en refusant de se laisser voler la capture du terroriste, te fit une ombre telle qu'il la paya d'un déplacement en province, d'une surveillance étroite pour le pousser vers l'oubli d'où il est sorti par le film !<sup>76</sup>

Les confusions alimentées par ce film me poussent à terminer cette lettre par deux éclaircissements (avec deux conseils ensuite). Le premier au sujet du rôle des intellectuels.

Ils aiment toujours les belles histoires et tu te demandes comme à moi ce que vient faire ici celle d'un bal et d'une danseuse. Je tiens à poser cette question : leurs fables séviront jusqu'à quand ? Pendant qu'en l'an 2000, des spectateurs suivaient sur l'écran de leur inutilité les déboires d'un homme au costume rayé, à la barbe blanchie et aux lunettes sombres, tu devais, Monsieur le Président, assumer l'histoire concrète d'un pays pas facile. A présent, te voilà libre. Ce temps gagné sur la vie te permettra de peaufiner tes *Mémoires* qui passeront à l'écran. Pour le moment n'oublie pas mon souhait : ne sois pas rancunier vis-à-vis de ton successeur et j'ajoute, sois méfiant vis-à-vis de José Ugaz qui dans la lignée d'autres juges de la planète peut avoir envie de se distinguer en fouillant tes liens possibles avec des entreprises du Panama (peut-être la fondation *Infinity*). Sous l'air sévère que lui donne sa moustache il cache une ambition profonde que tu trouveras toujours dans la couleur de sa cravate mais je sais, Alberto, tu préfères observer ses dents de requin. Pour s'occuper du dossier, il demanda 800 000 dollars et 5% des sommes découvertes dans les comptes cachés et il a obtenu 300 000 dollars et 3%. Combien a-t-il gagné à ce jour ?

Ta méfiance des intellectuels te permettra de réaliser une belle œuvre intellectuelle concrète mais double là, au contact de mes lettres, d'une autre précaution : le point de vue d'un étranger sera toujours à double tranchant.

Le 24 août 1997 juste avant de rentrer en France, j'ai découvert un texte d'Alain Touraine<sup>77</sup> dans **La República**. Beaucoup d'autres français se sont étonnés de le trouver dans des journaux chiliens ou mexicains où il semble jouer le rôle d'autorité. Ce jour-là il annonçait qu'avec Jospin la France se remettait à croire en la politique. Depuis j'espère qu'il a ajouté cette erreur d'analyse à sa longue

---

<sup>76</sup> Actuel Ministre de l'intérieur !

<sup>77</sup> Sociologue qui traqua en France le Centre et l'Etat.

collection d'erreurs mais, je le crains, il a peut-être oublié ces quelques lignes. Toi, Alfredo ne tombe pas dans le panneau, n'oublie pas que le point de vue d'un étranger sera toujours à double tranchant. Il peut éclairer ton jugement grâce au recul qui est le sien ; il peut le fausser faute de connaissance précise des réalités.

Alain Touraine se fait le chantre de la « lucidité de Lionel Jospin, le sauveur de la gauche » mais depuis je ne l'ai plus entendu parler de la question aussi voici à présent mes deux conseils.

Le premier t'incitera à te différencier pas à pas de ton bras droit. Tant que Montesinos sera en cabale ils n'oseront pas te poursuivre mais ce jour-là tu as tout à perdre de ses révélations. Exemple : parmi les exploits de ton bras droit, savais-tu que le 13 mars 2000 Montesinos rencontra Augustin Mantilla, secrétaire général de l'APRA ? Je te rapporte le dialogue filmé à cette occasion car c'est un monument terrible à la gloire de l'Immondice :

« *Mantilla : Pardonnez ma franchise mais nous n'avons plus de moyens. Montesinos : De combien avez-vous besoin ?*

*Mantilla : D'ici à la campagne il faudra 50 ou 100.*

*Montesinos : Bien, don Augustin, je vais vous appuyer ...*

Et le chef du Service d'Intelligence (SIN) se leva puis revint avec un paquet de billets qu'il compta devant son interlocuteur : 10, 20, 30 000 dollars et il ajouta : « *A présent nous sommes entre amis et ça reste entre vous et moi.* » et Mantilla assura l'appui de son parti à ta candidature à la présidentielle de l'an 2000 ! Qui pourrait croire une telle scène si elle n'avait pas été filmée ? Même pas toi !

Je ne peux croire que tu étais son complice, don Alberto d'où le soin à apporter à la rédaction de tes *Mémoires*. L'auteur de ton dernier discours te restera fidèle pour t'aider à accomplir cet effort littéraire et j'ose presque penser que mes lettres te donneront envie de passer à l'acte sans attendre. En cette occasion ton ami Carlos Orellana ne peut pas te lâcher: il a tant écrit pour toi qu'il comprendra qu'au moment le plus dramatique de la pièce, ce n'est pas l'heure de s'éclipser. Que tu l'aies croisé en cherchant un entrepreneur (par chance il avait un frère entrepreneur) rend ses mérites plus grand ! Qu'il ait écrit ton premier discours contre Vargas Llosa en choisissant comme termes : « un auteur d'œuvres pornographiques »<sup>78</sup> dit simplement ses mérites ! Je crois qu'au long de dix années d'attaché de presse il t'a été plus utile que Montesinos. D'ailleurs Carlos était à tes côtés au moment de ta démission au Japon mais pas Vladimiro ! A propos de ton style, don Alberto, permets-moi une précision : rends le moins affirmatif. Dans des *Mémoires* il ne sera plus temps de faire de la propagande !

Je ne néglige pas l'aide que peut t'apporter un autre Carlos que tu as déniché ces derniers temps grâce à ta chère Keiko. Tu reconnais Carlos Raffo, le créateur de l'inoubliable techno-cumbia qui, enflamma ta dernière campagne électorale. Après un entrepreneur, c'est un gérant en marketing qui va guider ta plume parce que comme toi, il connaît le peuple. Il a su faire avaler la paix entre l'Equateur et le Pérou par plusieurs spots publicitaires, et l'organisation de la belle réception de Jamil Mahuad. S'il pouvait devenir ton gendre, il entrerait dans une famille où ton fils Hiro pourrait d'autant mieux jouer sa partition ... par exemple dans la création d'un site web<sup>79</sup>.

J'espère, don Alberto, que tu me pardonneras quelques vérités trop durement assénées et qu'au-delà de cette franchise tu mesureras combien ton absence sur la scène politique va me manquer. Je me laisse aller à presque conclure ces lettres avec une larme à l'oeil car je réserve les deux dernières à des questions féminines qui nous écarteront des thèmes les plus sérieux de ces pages. Tant que nous sommes entre hommes, à nous rappeler combien il est difficile de travailler pour le bien de l'humanité, admet, ***El Chino***, un dernier regret : tu aurais dû dollariser l'économie du Pérou. L'échec était au bout car après avoir fait du mal au nationalisme péruvien avec l'accord équatorien, l'élimination du Sol, cette monnaie nationale qui remplaça l'Inti, aurait signé ton arrêt de mort. Mais cet échec, l'histoire l'aurait transformée en victoire car l'heure de la dollarisation viendra de toute façon. Et ton incontestable victoire économique, quand on compare avec la situation héritée

---

<sup>78</sup> En référence sans doute à : Eloge de la marâtre

<sup>79</sup> Le site sera créé pendant l'été 2001: [www.fujimorialberto.com](http://www.fujimorialberto.com)

de 1990, aurait été complétée d'un point d'honneur à ta gloire, un point en dollars, c'est vrai, mais quoi de plus sérieux que le dollar aujourd'hui. En réalité, Montesinos a vu petit : ce ne sont pas les services d'intelligence qu'il fallait unifier entre les USA et le Pérou mais le système économique. En choisissant la seconde tâche, plus criminelle que la première pour les peuples (mais il ne faut pas le dire), il aurait sans doute gardé la confiance de ses maîtres.

Je suppose, Alberto, que le rôle de ton adversaire Alejandro Toledo à la Banque mondiale ne t'a pas échappé et que ce passé est signe d'un certain futur, si je puis dire. La victoire de Bush serait intervenue six mois plutôt, ton pouvoir était sauvé car Toledo est incontestablement l'homme de l'autre Amérique, celle de Jimmy Carter, celle qui se donne de grands airs politiques pour mieux imposer la dollarisation qui coûta son poste à ton ami le président d'Equateur, Jamil Mahuad. Son successeur Gustavo Noboa, avec l'appui de l'Opus dei continua cependant sur la même voie. L'Argentine, qui fonctionne au rythme du dollar, met son peuple au pas, mieux que ne le fit Perón ! Avec la victoire de Bush, ton pouvoir aurait été sauvé mais de toute façon l'histoire du Pérou va rester la même. Et cette histoire je viens de la lire un brin dans un livre sur le bidonville Tupac Amaru<sup>80</sup>.

Voilà une *barriada* fondée avec ton régime puisque tout commença le 13 octobre 1990 (en guise de *barriada* d'autres qui ont du style parlent de banlieues pouilleuses, c'est plus compréhensible pour les Français). Dès la page l'auteur du livre se révèle : « *Les barriadas des grandes villes péruviennes, dont Lima, ont très souvent le nom d'un « révolutionnaire » Indien ou d'un combattant (souvent politique) des causes populaires. Quelques exemples sont Micaela Bastidas, Tupac Amaru, Pedro Vilka Apaza, Jose Carlos Mariategui, Victor Raul Haya de la Torre ? Et quelques autres...* » Ce choix ne reflète pas la réalité mais le souci de montrer des *barriadas* révolutionnaires. Je voudrais donner d'autres noms pour montrer l'autre face des quartiers populaires qui est cependant parfois la même que la précédente : « *Virgen Maria, Virgen del Carmel, Santidad Juan Pablo II, San Gabriel, San Carlos, Senor de los Milagros, Virgen del Rosario, San Juan Bautista* » et je n'ai pas envie d'ajouter la liste ... des militaires. Il n'oubliera pas, dans son étude, de mentionner le côté très chrétien du pays y compris de la *barriada* Tupac Amaru, mais par cette note d'introduction il indique discrètement qu'il se place du côté de ceux qui se battent, pour justifier l'orientation de son travail :

« *L'image du bidonville dans les milieux scientifiques et cultivés européens revient à les figurer comme des lieux difficiles, malfaisants, un peu comme des enfers terrestres. Engoncés que nous sommes dans nos idéologies du confort de nos vies sociales et dans nos ethnocentrismes racistes, nous ne pouvons plus penser les « mondes autres » que comme des totalités anormales.* ».

Voilà donc un homme qui écrit pour se libérer de quelques idéologies du confort, c'est-à-dire de sa mauvaise conscience d'homme riche, sans mesurer qu'on ne se libère jamais de soi et encore moins des autres. Je reprendrai du livre la partie sur l'éducation, dans une conférence en préparation sur « Education et mondialisation ».

De mon côté je sens brusquement que ces lettres tentent peut-être d'exprimer le pouvoir que je n'ai pas et que je voudrais avoir pour dire le monde qui devient partout le Monde. Moi aussi, ne suis-je pas victime d'une fausse libération ? Je n'ai eu qu'un souci, en six mois d'écriture, détailler la plaie qui coule suite à l'abcès crevé pour pressentir les pas de danse des futurs populistes.

Ma vision de la *barriada* me conduit à ce sens de la démocratie où l'homme tente de se rendre propriétaire pour être un brin libre. Bref, cher Alberto, je me sens ravi d'avoir confronté dans cette lettre les grands milliardaires et les grands pauvres pour que de ce grand écart surgisse une figure de style. Allez, je rigole avec cette conclusion et je t'envoie mes salutations tendrement fatiguées et totalement amusées. A bientôt; et que Dieu te porte chance car qui d'autre que lui pourrait satisfaire un tel souhait ?

---

<sup>80</sup> Ethnologie d'un bidonville de Lima Christophe Martin, L'Harmattan, 2000

Sacré Fripouille,

Alberto, seules les femmes causèrent ta perte comme elles causèrent la perte de tant de Sommités péruviennes ! Pas question d'entrer dans ta vie privée, ni dans celle de Vladimiro car je préfère rester politique, comme tout au long de ces lettres ! Cependant, évoquer celles qui apparaissent souvent comme les grandes absentes est indispensable car dans l'ombre, elles affichent une grande présence. **Flora Tristan** ne prit-elle pas comme modèle, la femme de Gamarra, qui, tout autant que son mari, participa aux combats de son temps ? Bien sûr les livres d'histoire ne laissent aucune place à Francisca Zubiaga de Gamarra (sauf allusivement sous le nom de « la Maréchale »)<sup>81</sup>, Pourtant cette épileptique vivra sans flancher, le rythme de l'extraordinaire histoire de son pays. Flora Tristan la rencontrera en 1834 quand la confusion régnait plus que jamais mais quand, en même temps, le Pérou indépendant se constituait une personnalité sur les divers champs de bataille. Au cours de son voyage, Flora Tristan sera surtout marquée par le pouvoir des femmes péruviennes de Lima. *« Il n'est point de lieu sur la terre, où les femmes soient plus libres, exercent plus d'empire qu'à Lima. Elles règnent sans partage ; c'est d'elles, en tout, que part l'impulsion. »* écrira-t-elle.

Tu te dis, vieil Alberto, que je divague à chercher ainsi quelques mots capables de te consoler de ton échec, sauf que vois-tu l'histoire d'un pays ne se résume pas à l'histoire d'une génération : il faut du temps pour façonner un peuple que l'on croit ensuite cueillir d'un tour de main. Le populisme n'est pas une doctrine de tout repos.

A évoquer une nord-américaine, je vais entrer bizarrement dans le vif du sujet. Cette militante courageuse, **Lori Berenson**, crut plus digne de se battre pour les pauvres que de se taire pour conserver les faveurs des riches. Elle se retrouva aux côtés du MRTA (Mouvement Révolutionnaire Tupac Amaru).

Juste avant mon voyage au Pérou, le MRTA a fait parler de lui avec la fameuse prise d'otage de l'Ambassade du Japon dont beaucoup se demandèrent qui la manipula. Comment des paysans de la forêt vierge eurent-ils les informations adéquates pour réussir un tel coup militaire : 400 otages dont l'Ambassadeur du Japon ? Comment, qui plus est, purent-ils réussir leur opération en ce lieu si symbolique ? J'ai rapporté de mon séjour péruvien un immense livre de photos de **El Comercio**<sup>82</sup> qui retrace l'aventure. Aujourd'hui il devrait se compléter d'un autre : celui retraçant de l'intérieur l'opération que tu as commandé, l'opération *Chavin de Huantar*.

Tu n'es pas sans savoir, même de ton lointain Japon, que des juges lancent une enquête sur la question. Ta chute pousse même à la réécriture de ce glorieux moment de ton règne ! Justement une femme mène l'enquête : **Maria Alva Lopez** et elle veut interroger tout autant des otages libérés que des soldats ayant participé à l'assaut du 22 avril 97 - quatre ans déjà - pour vérifier si des guérilleros ne furent pas abattus alors qu'ils étaient sans armes. Le premier à avoir soulevé le lièvre, est d'ailleurs un Japonais : **Hidetaka Ogura**. Il fut aidé en cela par l'Ambassadeur du Japon lui-même que l'incontournable Angel Páez est allé interroger pour **La República** du 3 août 1997. Vous avez dû lire aussi minutieusement que moi cet article, cher Alberto, d'autant qu'il venait à un moment difficile pour vous. Aoki n'était plus ambassadeur et revenait au Pérou pour une visite d'amitié qu'il commença chez Francisco Tudela, otage comme lui et devenu votre vice-président en 2000. De Francisco j'avais retenu à l'époque une opinion qui m'amusera toujours :

*« Cerpa découvre un facteur qu'il n'avait pas prévu au départ : il a vu les toits qui entourent la résidence pleins de journalistes du monde entier. Ceci produisit un effet psychologique qu'on*

---

<sup>81</sup> Manual de historia general del Peru, E. Ortega y otros

<sup>82</sup> Base TOKIO, el verano sangriento.

*pourrait appeler une mégalomanie, un des aspects les plus tristes de cette prise d'otages car cette mégalomanie entraîna les autres membres à leur perte. »*

Alberto, ton passage par la télévision ne provoqua chez toi aucune mégalomanie car ce mal est seulement bon pour les frustrés qui se découvrent subitement photogéniques comme José Bové le Français, ou Marcos le Mexicain. Les présidents du monde sont naturellement télégéniques tandis que les défenseurs des pauvres sont mortels facilement. Dans la foulée de la prise d'otages un autre débat aura lieu : Cerpa et les siens étaient-ils des terroristes ou des guérilleros ? L'écrivain Bryce Echenique répondra «terroriste» comme la grande majorité des Péruviens, or qui tua qui ? Tout tend à prouver que ton commando fut plus meurtrier que les guérilleros dont Sepúlveda dira qu'ils étaient à visage humains<sup>83</sup>.

En Août 1997, après cette histoire de dénonciation, Tudela démissionna de ton gouvernement suite au retrait de la nationalité péruvienne à Baruch Ivcher. Les mêmes Sommités se croisent dans les cercles du pouvoir ! Aoki précisa : « *Le chancelier Tudela déclara au président Fujimori qu'il comprenait que l'assesseur Montesinos soit intouchable mais en même temps pour lui, Tudela, la communauté juive l'était tout autant. Comme le président préféra opter pour Montesinos en acceptant le retrait de la nationalité péruvienne à Baruch Ivcher, Tudela quitta le gouvernement.* »

Puis il accepta trois ans après de devenir votre vice-président !... Ah ! la politique ! L'entretien se poursuivit sur le cas Baruch Ivcher avec cette question : pourquoi cette décision ? Pour l'ex-Ambassadeur du Japon, «*Les informateurs des USA auraient découvert qu'un des assesseurs du Général équatorien Paco Moncayo serait aussi un israélien ami de Ivcher qu'il aurait rencontré plusieurs fois à Miami.* »

Ce détour nous conduit enfin à Lori Berenson que je n'ai découvert, je te l'avoue, cher Alberto, que le 3 septembre de l'an 2000 grâce à un article de Laura Puertas dans ***El País***. J'avais cherché depuis longtemps à tout savoir sur le MRTA mais cette nord-américaine, accusée de complicité avec ce mouvement m'avait échappé. Très vite, à la lecture de l'article de Laura, j'ai vérifié l'importance des précisions mentionnées. Je ne devrais pas avoir besoin de te rappeler les conditions de son arrestation en 1995, mais réfléchis, don Alberto, à la situation. Avec Vladimiro vous avez cru pouvoir régler son cas comme celui de n'importe quel Péruvien, qui plus est une femme, or le jour de son arrestation quand, devant les caméras de télévision elle déclara sans se gêner : « Au MRTA il n'y a ni délinquants, ni terroristes, c'est un mouvement révolutionnaire », vous auriez dû deviner que vous aviez à faire à une décidée. Elle n'allait pas se faire oublier au fond de son trou. Vous le saviez, le MRTA n'avait rien à voir avec les voyous du Sentier lumineux, pas l'ombre d'une action terroriste, pas l'ombre d'un coup tordu, juste une guérilla à l'ancienne et ils le démontreront pendant la prise d'otage en ne tuant personne.

Donc à 18 ans Lori abandonna la vie d'enseignante toute tracée que ses parents lui préparèrent à New York, pour vivre en Amérique centrale. Tout commença par El Salvador où la jeune femme voyagea en 1989 dans le cadre d'un échange universitaire. Etudiante en anthropologie social, elle fut marquée par la misère sociale qu'elle découvrit. Elle devint secrétaire du FMLN (Farabundo Marti de Libération National).

Le juge lui demande à présent<sup>84</sup>:

- Le FMLN a commis des excès contre les populations ? - Beaucoup moins que l'armée du Salvador.  
»

Une enquête des Nations Unies vient de révéler pour le Guatemala que 80% des massacres furent le fait de l'armée de ce pays et 20% sont venus de la guérilla qui riposta avec les moyens de bord. Quand l'armée provoquait, à cause de dénonciations, un massacres de 100 personnes, comment la guérilla ne pourrait-elle se défaire des 20 traîtres qui peut-être ne le furent pas ?

---

<sup>83</sup> Il manifesto 25 avril 2000.

<sup>84</sup> Le dossier qui suit est établi sur la base d'articles d'El Comercio

En Février 1990, Lori partit au Nicaragua pour mieux apprendre l'espagnol et aider les réfugiés du Salvador. L'histoire s'enchaîne comme celle d'un espoir de juste libération. Elle travailla pour le FMLN à Managua. Puis en 1992 et 1994 elle revint au Salvador.

Ensuite, au Panama elle s'activa à faire des traductions et autres petits boulots jusqu'à la rencontre d'un panaméen (décidément le Panama nous tient à la peau) Pacifico Castellon qu'elle suivit au Pérou en 1994. En novembre 1995 elle fut capturée dans le quartier de La Molina à Lima suite à un affrontement et elle fut condamnée à la prison à perpétuité en mars 1996 par des tribunaux dont on ne peut pas dire qu'ils avaient le souci de la vérité - vous en conviendrez, Alberto. Depuis, aux USA, est né «Le cas Lori Berenson».

Le 3 septembre 2000 l'article de Laura Puertas s'explique par la décision des tribunaux d'annuler la sentence pour cause de trahison à la patrie, qui lui avait été infligée. Pas plus tôt Vladimiro tombé, voilà que l'affaire resurgissait ! Et l'affaire avait de l'importance puisque des lobbies aux USA ne cessaient d'exiger la libération de cette ressortissante nord-américaine.

La Cour Interaméricaine des droits de l'homme se mêla de l'affaire en déclarant nulle la sentence prononcée. Elle demanda un nouveau procès plus équitable ! A cause de Lori Berenson, tu te fâchas avec cet organisme de l'OEA et ce n'était pas un point positif pour toi. Comment convaincre l'opinion publique que cette jeune femme au visage sage et décidé était un monstre terroriste alors qu'aucune preuve ne permettait de dire qu'elle participa à une action violente ? Sauf que son mouvement prit des otages à l'Ambassade du Japon, deux ans après.

Mais dans cette prise d'otages lesquels furent les plus violents : les guérilleros ou les forces de sécurité ? Ange! Páez et Aoki en discutèrent en juillet 1997<sup>85</sup>.

L'ex-ambassadeur japonais révéla que le groupe commença à se diviser quand le chef Nestor Cerpa fut prêt à réduire, dans les négociations qui s'éternisaient, les exigences de libération de tous les militants MRTA à la seule libération de sa femme Nancy. Alors que « El Arabe » était prêt à accepter un avion pour Cuba contre un accord de paix signé sur le modèle de l'accord intervenu au Guatemala, une autre orientation se fit jour avec « Tito » le plus extrémiste qui demanda la libération non de Lori Berenson mais d'un autre étranger le Chilien, Jaime Castillo Petruzzi. Sa signature était indispensable pour retirer de l'argent sur des comptes du MRTA aux Iles Grand Caïman.

En fait, la négociation n'était qu'une farce pour laisser le temps aux forces de sécurité de creuser un tunnel capable de surprendre les guérilleros avant qu'ils ne mettent à exécution leurs menaces contre les otages. Le commando militaire surprit les membres du MRTA qui jouaient au ballon et Aoki vit très bien le dénommé Tito se vêtir comme un otage, en menaçant discrètement l'un d'eux s'il le dénonçait, pour sortir et ainsi s'échapper. Juste avant d'être relâché à l'extérieur, il fut reconnu et reconduit dans l'ambassade où il est donc logique de penser qu'il fut abattu sans armes. Quant à Nestor Cerpa, Luis Sepúlveda peut témoigner qu'il est mort avec son téléphone portable à la main puisqu'il lui téléphona en découvrant l'assaut dont ils étaient victimes. Et Aoki mentionne une femme qui fut aussi désarmée mais trouvée morte comme les autres à la fin de l'affrontement. Il en déduit que d'autres

furent dans le même cas. Et enfin, tout en esquissant un sourire, Aoki eut une autre révélation à la fin de l'entretien : « Pendant la prise d'otages, j'ai caché les bijoux de ma femme, Naoko, et les portraits des empereurs Akihito et Michiko pour que les subversifs ne les prennent pas comme trophée de guerre niais quand nous sommes revenus à la résidence, après la capture, on nous rendit seulement les portraits de nos empereurs. »

« Où sont donc passés les bijoux ? » pourrait être le titre d'une pièce de théâtre qui raconterait non pas la prise d'otages mais les suites dès l'instant où le commando militaire fit feu de tous côtés ? Il ne faudrait pas en écarter la notoriété acquise à cette occasion par Cipriani<sup>86</sup>.

Lori Berenson connaissait parfaitement Nancy, la femme de Nestor Cerpa. Après ta réélection de l'an 2000, tout le monde a compris qu'il allait falloir, pendant six ans de plus, composer avec toi, cher Chino, mais cette fois les USA décidèrent de se faire moins gentils. Ils prirent le cas Lori Berenson comme un moyen de vous obliger à plus de démocratie dans vos décisions vu que le lobby en sa faveur prenait de l'ampleur ... aux USA.

---

<sup>85</sup> Article dans La República

<sup>86</sup> Il deviendra ensuite le premier cardinal Opus Dei du Pérou.

Pour Lori Berenson aussi les fameuses vidéos de Montesinos ont parlé. Au moment des accords avec l'Equateur des demandes furent formulées par Ferrero Costa en faveur d'un nouveau procès pour la nord-américaine prisonnière à Yanamayo, la prison de Puno. Vladimiro accepta l'idée. La jeune femme devenait à cette occasion une monnaie d'échange avec les USA : un geste pour Lori contre un geste en faveur de la paix avec l'Equateur. Montesinos indiqua à cette occasion que la communauté juive nord-américaine verrait d'un bon oeil cette décision et qu'elle était en même temps influente dans le processus de paix. Comme quoi, Lori restait au cœur de vos préoccupations ! L'accord de paix put se conclure sans passer par Lori.

Je crois Alberto, que dans tes *Mémoires* il te faudrait suivre à la loupe ce cas, Lori Berenson. D'abord l'acte d'accusation : comment avec le MRTA pouvait-elle fomenter la prise du Congrès en 1995 ? Elle devait se servir de sa couverture de journaliste au « Modern Times » et au « Third Word View Point » pour entrer au Congrès sous prétexte d'interroger des députés et ainsi ouvrir la route à ses camarades. Astucieuse cette jeune femme, qui vécut chez les Sandinistes, mais la ficelle pour la condamner n'est-elle pas trop grosse ? Ensuite il te faudrait suivre à la loupe, l'enquête : pourquoi seulement aujourd'hui des juges proposent-ils de la confronter avec Pacifico Castrellon, peintre panaméen (décidément ce petit pays est très présent dans mes lettres) ? Ils auraient loué ensemble l'appartement où fut capturé un des chefs du MRTA Miguel Rincon Rincon. A découvrir l'arrogance de cette femme n'hésitant pas à le défier, Montesinos eut l'idée d'en faire une affaire, c'est-à-dire un nouvel outil pour assurer son propre pouvoir. Quels conseils reçut-il en la matière de ses amis de la CIA ? Et toi-même, don Alberto, comment as-tu pris la mesure de l'embrouille ? Pour le cas où tu aurais négligé le pouvoir et la détermination des femmes, laisse-moi le plaisir de te conter encore une anecdote étrange de la rue péruvienne.

J'attendais un ami qui, dans un modeste magasin de bijoux, cherchait un cadeau à offrir à une femme. Peu apte à lui donner des conseils j'étais devant la porte à suivre les va-et-vient de la rue. A un moment une femme quitta une maison voisine d'un air décidé avec à la main un papier qu'elle portait comme un trophée. Comme elle partait sur la gauche, d'un pas alerte, un homme sortit de la même maison et accéléra le pas pour la rattraper. Ils discutèrent trois minutes et tout d'un coup la femme lui envoya une gifle totalement surprenante.

Allais-je devoir intervenir dans une bagarre entre époux qui devaient sûrement se quereller ? L'espace d'un instant j'eus la sensation que j'aurais été mieux à l'intérieur du magasin. Visiblement l'homme voulait reprendre le papier et la femme faisait mine de s'en aller. Un agent de police apparut brusquement, un agent que la femme avait peut être aperçu avant moi, d'où la gifle décochée sans hésiter. Il s'approcha du couple et la dispute se calma. J'étais trop loin pour savoir vers qui penchait l'Autorité. Au bout d'un moment l'homme regagna sa maison et la femme continua vers sa destination, avec entre les mains, le papier auquel elle tenait. Victoire momentanée de la jeune femme ? L'agent resta là un moment pour s'assurer que les deux individus étaient séparés. Cette scène, rendue sans intensité par mon manque de talent, me montra que si généralement les femmes sont soumises dans le pays, il en existait au moins une qui avait des ressorts puissants pour se défendre. Naturellement, nous étions dans une ville car comme me le fit remarquer un ami, dans les montagnes, sur le bord des routes, il était fréquent de croiser des couples avec la femme chargée comme un âne de divers produits et l'homme frais comme une rose les mains dans les poches. Je ne veux généraliser ni une anecdote, ni l'autre : elles témoignent seulement d'un pays traversé par des situations extrêmes qui engendrent, dans l'action, la recherche de la plus grande prudence.

Quand mon compagnon sortit du magasin, je lui ai raconté la scène et nous avons bavardé sur l'évolution du statut des femmes dans nos pays respectifs. Nous avons parlé de la votre, Monsieur Fujimori, dont je crois savoir qu'elle vient de témoigner contre vous.

Aujourd'hui même je retrouve le visage de Lori Berenson. Il n'a plus les traits puissants de 1995. Tout en gardant une jeunesse incroyable, ils se sont faits sages, inquiets et fatigués. Es-tu Lori aussi fatiguée que je le suis ? Ton procès vient de recommencer comme une histoire qui a fini par te peser, tu as décidé de nier toute intervention dans le terrorisme tout en gardant la même ligne de conduite qui se retrouve dans cet échange : « Le juge : - Vous condamnez le MRTA ? Toi : - Je ne vais condamner personne. »



Et tout d'un coup, je me dis, cher Alberto, que j'aurais dû écrire ces lettres à la jeune femme aux cheveux longs, aux lunettes sages et à la pose tranquille et tout d'un coup voilà que je pense à la nord-américaine et tu t'en doutes ce n'est pas mon genre. Mais je lui sais gré de ne pas avoir vendu son âme pour sauver sa peau. Dans ce nouveau procès qui s'ouvre aujourd'hui et qu'elle a un besoin urgent de gagner si elle ne veut pas finir sa vie dans une prison sans lumière et dans une mort sans amour, elle veut garder espoir. Sans lâcher son histoire, elle se défend de tout lien avec le MRTA. Pour la femme de Nestor Cerpa qu'elle a tant côtoyée, elle explique qu'elle la recruta pour l'aider à photographier dans le Congrès en vu d'un article de presse. Ses juges parlent d'une préparation à une opération militaire mais elle rappelle qu'elle travaillait seulement pour un journal :

« - Pourquoi avec vous pris des photos avec la terroriste Nancy Gilvonio ou Rosa Mita Calle ?  
- Parce que je faisais un reportage pour deux journaux nord-américains. Je ne savais pas que la bolivienne Rosa Mita était Nancy Gilvonio. »<sup>87</sup>

Ensemble elles entrèrent 18 fois dans le Palais du Congrès et Nancy n'était là que comme experte en photographies mais avec pour résultat de la part de Lori, l'élaboration d'un plan minutieux du Congrès avec pour objectif d'après les juges une intervention militaire dans ce lieu.

#### Lettre à Lori Bereson

Chère Lori,

Pendant ce procès Lori, tu jetteras quelques coups d'oeil à tes parents Mark et Rhoda Berenson. Et leur regard, Lori, te renverra des images sages de ton enfance. Si ta vie au Pérou a créé un mur entre eux et toi, par l'effet d'un procès, vous vous retrouverez dans une salle commune, dans une salle d'audience, là où la voix devient un fil de la vie. Pour vous trois le monde entier se réduira alors à ces quelques mètres carrés et ton apparence, ton visage, ta coiffure s'offrira à eux comme à la société sauf que ta mère à chacune de tes réaction lira sur tes traits toute la vérité mieux que n'importe quel juge.

Le procureur du Pérou, débarrassé de Montesinos, mais qui en restera la créature, n'en est pas moins saignant. Mario Cagnaro (ça sonne italien) vient de signaler que dans la prison de Chorillos où tu as abouti ces derniers temps, tu as chanté à la gloire du MRTA avec ... Nancy. En fait, tu prétends que ta seule participation visa à attirer l'attention des gardiens sur l'état de santé de Nancy. Presque déjà six ans de prison, et Nancy toujours avec toi. Celle qui a perdu son amour dans cette fameuse attaque de l'Ambassade du Japon, comment va-t-elle ? Sur une photo de presse je l'ai aperçu pour la première fois dans un habit vert. Nancy, mère d'un enfant dont le père fut Nestor Cerpa, aura-t-elle droit elle aussi à un autre procès ?

Le plus dur face à face te confrontera à ton ancien amoureux, ce Panaméen qui pour sauver sa peau sera prêt à tout. Il expliquera comment tu as rencontré en Equateur, Carlos, c'est-à-dire, Nestor Cerpa et comment il vous confia 5000 dollars à chacun pour passer au Pérou afin d'y créer, à Lima, une planque pour le MRTA. Il aura la mémoire des dates et je cite, ce 6 novembre 1994, qui sera celle de votre première rencontre, celle d'un amour possible ou impossible, celle d'une lutte à couteaux tirés. Chère Lori, les hommes sont peu fiables et pourtant l'un d'eux recevra ces lignes, celui-là même qui causa le plus grand de tes malheurs, ce président Alberto que tu as le droit de vomir. J'espère que la condamnation ne dépassera pas sept ans, les sept ans que tu as déjà fait et j'espère que la vie t'offrira des tonnes de sourires partout où tu iras. Tu n'auras pas, à ta sortie, un vaste réseau capable de t'offrir un voyage de par le monde pour expliquer ta jeunesse aux assoiffés de justice, tu auras seulement une famille pour te reconforter. Peut-être emploieras-tu les mots pour m'écrire à moi comme à d'autres le récit de ta survie ? Tu m'en voudras sans doute pour ces lettres à l'homme que tu dois haïr le plus au inonde mais en les lisant une deuxième fois, tu y verras éventuellement apparaître le portrait d'une société masquée, une société souterraine qui t'as rendue «fétu de paille» dans la paille du néant. Plus j'écris ces lettres à l'ex-président du Pérou, plus je m'enfoncé dans une double douleur, celle qui me fait sentir un peuple sans eau, sans égouts et sans électricité et celle qui me révèle une élite sans scrupule, sans foi ni loi. Ta révolte, Lori, sans

---

<sup>87</sup> C'est le journal *El Comercio* qui fera le meilleur compte-rendu de ce procès.

frontière et sans fin, appartiendra à la clandestinité de la dignité humaine d'un siècle qui la bafouait. Un jour d'avril, j'ai tenu à apporter mon soutien financier à la mère de Nestor Cerpa. Quatre ans plus tard j'essaie de t'apporter le soutien moral de ces quelques mots que tu ne liras jamais. Je vais donc reprendre normalement le travail en cours en t'envoyant les voeux classiques que l'on offre au Pérou : « Attention à toi ! » ou « Prends soin de toi ! » ou « Prends garde à ta vie » ou ...

Cher Alberto, tu ne m'en as pas voulu de ce détour où le sentimentalisme l'a emporté sur le raisonnement parce que tu as été jeune, toi aussi, et qu'au fond de ton cœur, tu comprends cette jeune nord-américaine qui en découvrant la réalité latino américaine ne pouvait que céder à la tentation de la révolution. Si j'avais pu te connaître plus tôt, Alberto, mes salutations fatiguées et amusées en auraient appelé à ta clémence à laquelle j'en suis sûr, tu aurais répondu positivement. En attendant, puisqu'à présent tu es poursuivi par la même justice que celle qui condamne Lori Berenson, je te souhaite bon courage !

**12 - Samedi 7 avril 2001**

Sacré fripouille,

Nos vacances aidant, ma compagne et moi décidâmes de profiter du soleil ... au cimetière parisien de Montparnasse. La tombe du sculpteur Bourdelle, où un bénévole repeignait en rouge les écritures, me fit penser à celle de César Vallejo constituée d'un simple plaque de marbre. En passant ensuite devant celle du poète péruvien, je me mis à réfléchir : quel événement gai pourrait, en ce 7 avril, servir de base à ma dernière lettre ? J'en conviens, il n'est pas fréquent de chercher son inspiration dans un lieu si lugubre, et d'invoquer la gaieté en pensant à un écrivain que je trouve si triste, mais l'inscription en référence à sa compagne, lisible sur un coin du marbre, fit jaillir de ma maigre imagination le nom de Tania Libertad.

Alberto, je connais un bout de ton histoire qui abusa tant de la confiance du peuple, mais, que tu le saches bien, c'est uniquement par facilité que je me suis lancé dans cette écriture de lettres. A croiser le peuple, j'aurais préféré le faire directement par la moisson et la chanson, par l'intelligence et l'élégance en destinant une infinité de lettres à des êtres plus historiques que tu ne le seras jamais. Les maîtres du monde vivent sous le feu des médias beaucoup plus que les grands de la chanson authentique, surtout si c'est une femme, donc il était plus facile de m'adresser à toi or, je viens de trouver la faille - et aujourd'hui elle s'appelle Tania Libertad - qui s'imposa à moi pour une écrire ici une joie finale. Une fois encore le hasard me sortait de l'embarras et mon embarras était grand, étant entendu que nous étions à la veille de la nouvelle élection présidentielle qui tournera définitivement une page de ton pays, date que je m'étais choisie pour clore cette correspondance. Alberto, tu te souviens d'elle au moins, tu sais qu'elle est Péruvienne et qu'elle chante toujours à la gloire des peuples ?

En ce 7 avril je vais donc conter mon rêve du 7 octobre 2000. J'étais à Panama, non pour y enquêter sur le glorieux Vladimiro, mais pour suivre dans la fraîcheur, en plein air, le grand concert où **Tania Libertad**, associé à 16 autres artistes, donnait son cœur au public, en toute confiance. Les absentes caméras de CNN facilitèrent mon rêve - les images télés tuent très souvent l'imagination — un rêve pour une cause noble. Mercedes Sosa avait décidé d'organiser ce grand concert pour venir en aide à l'enfance souffrante de la planète.

Je m'en doute - sacré fripouille - l'existence de ce concert t'échappa, et je ne t'en veux pas. Tu avais, à ce moment-là, d'autres chats à fouetter (ou à éliminer) et la cause des enfants maltraités reste peu médiatique même si eux, les enfants maltraités, sont toujours de saison, surtout dans notre chère Amérique latine. A parler musique, je suis sûr qu'au Japon, la techno-cumbia te manque énormément. Sa massive utilisation, pour ton ultime campagne électorale, poussa tes détracteurs à déclarer, par monts et par vaux, qu'elle prouvait ton populisme alors que ton choix fut sincère. Pour le corps et l'esprit, elle est si prenante la techno-cumbia ! Fit-elle vibrer le stade de Panama le 7 octobre ? Ecoute, tu les connais les latinos, ils jouent avec tout, comme si tout était un jeu : le public se laissa emporter par les boléros, le rock, le merengue, les balades, la techno, le jazz, et la *bachata* que je ne connais pas. Bien sûr, la salsa fit se mouvoir les hanches des danseurs. L'équipe de *Buena Vista Social Club* proposera-t-elle un immense concert pour l'enfance maltraitée ? Les gérants de leurs succès savent que l'enfance maltraitée n'est pas à la mode, surtout en Amérique latine, même si les enfants mal traités restent de saison. Or, ce qui n'est pas à la mode n'est pas rentable surtout quand la rentabilité dicte les canons de la mode !

En matière de musique, sous une autre forme, dans *La ville et les chiens*, Vargas Llosa donne un aperçu du lien étroit entre le peuple et ses rythmes, quand, au moment du bizutage, il est dit au jeune : « *Pour commencer, chantez nous cent fois, je suis un chien, sur un rythme de corrido mexicain* ». Par la suite, la demande portera sur un rythme de boléro, de mambo et de valse créole (le mambo qui fit tant crier l'Eglise, à son apparition, qu'un pape l'excommunia). Si quelqu'un écrit une thèse sur les instruments de musique et les chansons dans l'œuvre de Vargas Llosa je pense qu'il ne fera pas une récolte fabuleuse. C'est aussi contre cet état de fait que j'ai peut-être pensé à Tania Libertad.

Mais je parle, et je parle, sans rien écrire sur Elle ! Dis-moi, El Chino, tes services d'inintelligence te donnèrent tous les secrets de sa vie car tu cherchas à la connaître, n'est-ce pas, cette femme audacieuse ! Quelle Péruvienne ! J'ai presque pleuré en découvrant le titre de la chanson retenue pour son rapide passage sur scène : *yo vengo te ofrecer mi corazón*. (les artistes de la fête ne pouvaient choisir que deux chansons chacun). Tania fit reprendre à la foule les paroles de l'argentin Fito Paez que chante si bien Mercedes Sosa. *Como un documento inalterable ...* et quelque part dans le stade Mercedes devait reprendre de bon cœur cette chanson sans refrain.

En fait, Alberto, tu as fini par oublier Tania qui vit depuis tant d'années au Mexique ? Quoi qu'il en soit, tu n'as pas oublié les enfants de ton pays, ceux par exemple qui cherchent leur gagne-pain dans les poubelles de Carabayllo ? Leur espérance de vie tourne autour de 15 ans si par cas l'expression « espérance de vie » les concerne ! Les uns ramassent les os qu'ils vendent vingt centimes le kilo. Pour gagner un sol, ils doivent fouiller les détritiques pendant deux jours. Je suis allé dans le « premier » Carabayllo mais pas jusqu'à cette limite de la ville, sur la route de la *barriada* Tupac Amaru, à 35 kilomètres du centre. J'aurai trop souffert à voir ces enfants perdus se jeter sur les camions pour être les premiers à dépecer leur cargaison. Chez les animaux les rôles sont répartis clairement tandis que chez les humains les charognards ressemblent aux herbivores. Cette jeunesse vient de cités nouvelles aux noms charmants : *Nouvelle Jérusalem, Jean-Paul II, Les jardins de Carabayllo* ou *les Belles Orchidées* et elle supporte des infirmités cutanées alarmantes comme de sérieux problèmes de digestion ou de respiration.

Grâce à ce petit monde l'Amérique latine est à la pointe du recyclage des ordures et du tri sélectif que l'Europe essaie de faire admettre à ses citoyens. A la sortie des poubelles les enfants peuvent vendre le fer, le cuivre, le papier et le bois. Le cuivre est vendu le plus cher. Avec dix kilos de papier on peut acheter l'eau de la journée car même après 35 ans d'existence *Jean Paul II* a l'électricité mais pas l'eau courante. Don Alberto, tu sais tout ça et tu considères sans doute que c'est inévitable, que cette misère appartient à leurs propriétaires. Mais voilà Tania Libertad pense autrement et si d'elle tu ne te souviens plus, elle dont je n'arrive pas à te parler, évoquons Mercedes.

Mercedes n'a pas pu t'échapper car étant de tous les pays, l'UNICEF vient de la désigner comme une de ses ambassadrices, d'où le concert dont tous les bénéficiaires iront à ce bel organisme que les USA montrent du doigt. Franchement, un enfant ça sert à quoi ? Ah ! si nous pouvions naître à 20 ans et mourir à 40 car les vieux ne valent pas mieux que les jeunes ! Mais bon, retenons la voix de Mercedes qui provoque des frissons dans tous les corps, qui donne de l'espérance à l'espérance et quand l'espérance s'envole comment ne pas se sentir plus humain ! Elle assura la conclusion du concert à un public ému qui n'eut aucun mal à reprendre les paroles de *duerme duerme negrito*. Avec en final une autre chanson de Fito Paez : *dale alegría a mi corazón*. Comme j'aurais aimé être aux côtés des deux femmes après le concert quand elles échangèrent leurs joies ! Elles ne s'étaient vues depuis tant d'années !

Tania Libertad en plus de ses chansons donna lecture, avec l'auteur de *Buscando América*, d'un des cinq rêves qui furent présentés : « Pas d'enfants dans les rues mais tous dans les écoles. » Parce qu'en effet **Ruben Bladès** était là lui aussi : la beauté de ce monde musical latino-américain consiste en la circulation du répertoire des uns aux autres si bien que le Panaméen fut chanté par les Costaricains d'Editus qui assurèrent la musique de tout le concert. Quant à l'âme de la salsa, je l'ai toujours trouvée chez Ruben Bladès et si un jour je passe par le Panama ce sera pour lui, en souvenir de lui, par amour pour son chant. On peut désirer visiter un pays à cause d'un peintre à y découvrir, à cause d'un journal que l'on veut toucher, à cause d'une merveille historique (elles sont toujours la matérialisation du pouvoir des Sommités), à cause d'amis avec qui parler, à cause d'un climat bénéfique, à cause d'un souvenir familial et aussi à cause d'un chanteur que l'on aimerait entendre chez lui, dans sa rue ou son quartier. Au Panama, je n'irai pas y chercher des panamas qui en fait se fabriquent tous en Equateur, je n'irai pas admirer le canal mais j'irai pour un rythme de salsa sociale. Comme d'autres vont à la Nouvelle Orléans dans le Vieux Quartier pour du jazz à l'ancienne, ou à Lisbonne en quête du fado. Comme d'autres vont à Stradella pour l'accordéon. Vargas Llosa parle-t-il de l'accordéon dans son œuvre ? J'en doute mais, toi Alberto, tu doutes d'autre chose : vais-je être capable de te parler de cette péruvienne née dans un village fantôme du nom de Zana qui est dans la région qui portait son nom, Libertad ?

Est-il trop pénible de conclure ces lettres par l'évocation d'un être phénoménal qui nous entraîne enfin loin du crime et de la boue ?

Pour parler concret, évoquons sa création de 99 : 10 chansons reprises de poèmes de Mario Benedetti. Tu vas me répondre que la poésie est une cause perdue, plus perdue encore que celle des bambins des rues, mais il reste des vieux citoyens chargés de passé qui gardent le sens des mots vivants et pour ça, je t'offre un dernier souvenir péruvien.

Dans un bus, avant d'arriver à Cajamarca, un jeune se leva et se mit à réciter une poésie de César Vallejo. A ce public très populaire, il offrit les vers très riches de *Heraldos negros* et le silence se fit comme par miracle. Souvent, un film occupe les passagers pendant les longs trajets en autocar, mais là, le chauffeur du bus avait arrêté la cassette et tout le monde partageait ce tendre moment de bonheur. Si je décris ce jeune avec son poncho, tu vas sourire et me répondre - sacré fripouille - que je tombe dans les clichés or l'homme était bel et bien un cliché. Après cinq ou six poèmes, il passa dans le couloir non pour quémander une pièce comme chez nous dans le métro, mais pour offrir à la vente un petit paquet de biscuits. Il repassa ensuite pour reprendre soit le paquet soit la pièce qui le payait.

Puis dans le bus qui gravissait les derniers lacets du col, juste avant la descente vers Cajamarca, les passagers entendirent un bruit bizarre : un pneu venait d'éclater et la réparation allait prendre du temps mais qu'importe le temps quand on a la poésie ! Chacun garda son calme pendant la réparation de fortune — oui, de fortune — puis l'autobus emporta à nouveau sa cargaison vers sa destination. En approchant de la ville d'histoire, je compris que le voyage devenait une histoire et pas seulement un transport. Dans le Pérou actuel, l'amour pour César Vallejo me fait penser à la gloire du Victor Hugo en France. Le progrès mérite le nom de progrès si l'époque crée des poètes et si la génération invente sa propre citoyenneté.

En France, un poète vient de mentionner la mort prochaine de la poésie : « *Oui, nous pouvons nous poser la question : de nos jours, la poésie est-elle encore possible ?* » Chez nous où les enfants vont à l'école longtemps, où les loisirs sont un commerce, où le temps libre un avenir, pourquoi les poètes disparaissent ? Comment comprendre qu'en même temps, chez «des analphabètes», chez des êtres détruits par le travail, la poésie puisse encore faire battre les cœurs !

J'y suis : je sais pourquoi je n'arrive pas à te parler de Tania Libertad. Elle partage sa vie avec le monde et m'incite donc à évoquer le monde plutôt que sa vie ! Après onze lettres à tourner en rond dans les fangues du Pérou, j'ai tant de bonheur à conclure avec le monde à Tania que je n'ose te la présenter, comme quand un amoureux est intimidé devant sa belle.

Pour parler concert (et donc concret) disons qu'elle a chanté à Trujillo le 16 mars 2000 et à Arequipa le lendemain. Tes chaînes de télé - sacré fripouille - avaient-elles fait le déplacement pour rendre compte de l'événement ? J'en doute parce que Benedetti même mis aux rythmes du tango, de la salsa et des balades n'est pas très présentable à des téléspectateurs que tu voulais domestiquer. Convien- en cependant : Tania Libertad est photogénique ! Pour me donner du courage j'ai placé son portrait en Une du petit journal que j'anime ici (souviens-toi, je le l'ai déjà écrit). Les lecteurs ont dû être surpris mais je ne tiens pas à les domestiquer ! Le musicien qui accompagne Tania, Victor Merino, je ne vais rien dire sur sa gloire dans un final causant de femmes,. Après l'inoubliable Lori Berenson il me fallait croiser Tania Libertad pour, à te parler d'elle, nettoyer ainsi mes mains qui approchèrent tant le crime. Et parce que les femmes savent s'épauler elle a chanté à Lima avec Eva Ayllon et Cecilia Bracamonte.

Tania, tout en étant devenue une désenchantée de cette fin de siècle, reste la petite fille de Chiclayo qui déclare fièrement ce qu'elle pense, et fait jouer à sa voix, toutes les cordes de son art. Son premier grand succès date du temps de Velasco quand le P.I.B. du Pérou était le plus élevé de l'histoire du pays. En 1972 au cours du Premier festival de la chanson péruvienne, elle parla de mort.

Pourquoi a-t-il fallu qu'elle parte au Mexique ? Comment expliquer un mariage avec un brésilien ? Elle conserve le goût des marineras, des valse et du *chinguirito*. Ils sont ainsi les Péruviens, installés un peu partout dans le monde avec toujours leur profonde musique. Comme les Italiens d'hier.

Mercedes, ambassadrice de l'UNICEF, Tania artiste pour la paix au nom de l'UNESCO, un beau couple ! Elle circule dans la chanson du monde, d'Edith Piaf à Chabuca Granda en passant par Manzanero qui était du concert de Panama. Avec Armando, le boléro fait soupirer les moins romantiques et ce jour-là il reprit *Sabor a mi* et *El andariego*.

Chabuca Granda, un nom que je retrouve dans un livre équatorien publié en 1997 en l'honneur de femmes de ce siècle, un livre merveilleux que j'aurai voulu écrire, un livre modeste chargé d'une immense poésie. L'auteur, Kintto Lucas, m'est totalement inconnu (un homme ou une femme ?) comme la maison d'édition de Quito : Abya Yala. Sur la couverture une reproduction d'une peinture de Miguel Betancourt *Las tres gracias*. A l'intérieur des poèmes en prose à la gloire de femmes dont les prénoms servent de titre, avec en complément une petite biographie.

Pour Chabuca Granda, cher Alberto, je n'avais jamais rien trouvé sur sa vie dans notre cher Pérou, ni sa date de naissance 1920, ni sa date de décès, 1983. Encore moins le récit de ses exploits. Parce qu'elle vit parmi le peuple ? « *Le dicen Chabuca, y así la conocen desde el río Bravo a la Tierra del Fuego.* » indique Kintto pour évoquer sa gloire : « On l'appelle Chabuca et c'est ainsi qu'elle est connue du río Bravo à la Terre de Feu. » (elle se nomme Maria Isabel Granda). Elle fait penser, pour le monde arabe à la notoriété d'Oum Kalthoum, l'Égyptienne (1898-1975). Pour Chabuca Granda, Kintto fait un bel usage du ET. Les « et » ajoutent l'amour à la vie, les rythmes aux couleurs, le son des voix à ceux du cajon, les strophes aux strophes, l'écoute à la vie, la connaissance aux sentiments etc...

Pour Chabuca Granda comme au concert de Panama les frontières internes à l'Amérique latine disparaissent, tout devient fleur de cannelle sans cependant la moindre uniformisation car la peau cannelle contient mille nuances.

Pour Chabuca Granda, Tania Libertad dut faire mille folies, pour l'écouter et la chanter, la suivre et l'aimer, la copier et la dépasser. Si quelqu'un lui demande de choisir entre le Machu Picchu et Chabuca, je suis sûr que la plus grande sera la Granda ! Avec elle, j'en conviens !

En Europe nous sommes des ignorants en matière de chansons car l'Europe croit se suffire à elle-même mais, en même temps, par vagues, de temps en temps le cha-cha-cha vient jusqu'à interpeller des générations de danseurs qui oublient qu'ils dansent « noir » parce qu'en effet Tania Libertad appartient aussi au monde des noirs qui transformèrent la musique du monde et qui firent de la mer des Caraïbes la plus belle concentration permanente de génie musical.

A Panama les onze chanteurs s'adressaient aux chefs d'Etats latino-américains, qui devaient s'y retrouver le 17 et 18 novembre, pour les inciter à diriger leurs préoccupations ailleurs que sur les traces des narcos — trafiquants. Qu'ils pensent à des maux plus douloureux : « pas d'enfants dans les conflits armés » ; « pas d'enfants mourants de maladies connues » : « pas d'enfants victimes du SIDA par manque d'informations » ; « pas d'enfants au travail ».

Ce dixième sommet dut te causer souci, cher Alberto, car en fait tu décidas de démissionner juste avant de t'y rendre. Voilà pourquoi en solidarité avec tes tracas, j'ai voulu terminer mes lettres en évoquant Panama et ce concert. Dans *La Prensa*, ton adversaire professionnel, Gorriti, m'apprit que les paroles des chansons se transformèrent plus que jamais en volonté d'insurrection : « *Durante las cuatro horas de concierto, la luz de un porvenir digno venció a las sombras de lo tristemente real, la alegría acabo con la desolación, y America Latina se transforma en territorio sin fronteras.* » N'est-ce pas beau ? « Pendant les quatre heures du concert, la lumière d'un digne avenir put vaincre les ombres de la triste réalité, la joie put en finir avec la désolation et l'Amérique latine se transforma en un territoire sans frontières. »

Ah ! si Bolivar avait pu la construire son Amérique latine unie ! Mais les USA veillaient déjà à leur puissance et à leur grandeur alors ils surent, au nom de la démocratie, alimenter les zizanies qui existaient entre pays. Tania vient de s'expliquer sur la démocratie : « *Pourquoi parler aux pauvres de démocratie ? Si tu ne peux ni manger, ni voyager, si tu ne peux te vêtir, à quoi bon parler de démocratie ! Je ne dis pas que nous devons vivre sous une dictature mais que la démocratie sans bénéfices économiques, sans culture, éducation, santé et justice, pourquoi la voudrions-nous ? Nos aspirations sont plus hautes : nous désirons la liberté.* » Je suis sûr, Alberto, toi qui as dit que la démocratie ne pouvait pas se mesurer aux pratiques électorales, que tu es d'accord avec ses propos et si sous ta dictature tu n'as pas pu apporter la liberté, il faut en accuser... les USA. En ce 7 octobre

j'aurai aimé pleurer et rire avec la foule et peut être aurai-je même chanté moi qui n'ai jamais appris ! Mais de tout ça, j'ai lu juste quelques lignes dans un journal, alors que je pensais trouver des dizaines d'articles mémorables. **La Jornada** mexicaine apporta bien sûr sa pierre à cette célébration. En plus des rythmes déjà mentionnés, ce journal précisa qu'il y a eu de la musique classique, du jazz latino du rock et des sonorités andines. Pouvaient-ils faire plus large ? Quel pays au monde peut accueillir autant de variétés ? Quel public peut accepter de suivre autant de diversité ? Je le reconnais pour 30 000 places il y eut seulement 4000 présents avec tout de même la présidente du pays Mireya Moscoso. Voici le nom des 17 altruistes qui battirent la mesure : Mercedes Sosa, Rubén Blades, le plus attendu, Alejandro Lerner, Chichi Peralta, Armando Manzanero, Aterciopelados, Margarita Rosa de Francisco, Leon Gieco, Victor Heredia, Editus, Daniela Mercury et Tania Libertad. La Colombienne Andrea du groupe Aterciopelos avec son Bolero Falaz déclencha mieux que les autres les applaudissements de la foule. Il m'est arrivé d'écouter des Colombiens dans un petit village de mon pays où tout le monde était assis sur des chaises à cause du tour de chant précédent. En 15 minutes les spectateurs se levèrent et sans y être préparés entrèrent dans la danse....

Vous ai-je donné la sensation, cher Alberto, d'avoir participé à ce concert où Blades décida de retenir comme titres **Muevete** et **Patria** ? Non bien sûr, car tout est question de style or mon style demeure incapable de projeter sur l'écran de votre imagination les images d'une soirée à la plénitude éloignée de vos habitudes. Quant à mon premier objectif, tracer le portrait de la belle Tania, je n'ai pas osé le traiter de front ce qui le rend inexistant par manque de volonté, et ce manque doit vous faire horreur. La volonté s'appelle-t-elle détermination ? Non car la détermination est un volontarisme, tout autant que le populisme tandis que la volonté se manifeste suivant «la nature» des choses, comme le boire et le manger. Je ne dis pas qu'elle est, ou pas, dans les gènes à la naissance mais qu'elle se forme aux premiers moments de la vie quand l'existence passe par la résistance. Pour les habitants des Empires il arrive un moment où la vie trop facile fragilise le sens du vouloir. C'est le moment qu'utilisent les «barbares» pour se rappeler aux souvenirs de tous ; «barbares» dont l'exploitation permet la vie facile des Empires !; barbares dont l'exploita-tion leur rend la vie exécration. Et Tania, qui naquit dans des ruines, commença sa vie par la barbarie.

Jusqu'à un an et demi, elle grandit dans la poussière, au milieu d'enfants pauvres sans couleurs particulières. Déjà, comme à d'autres dans la région, il lui manqua le vert qu'elle ne trouva pas quand sa famille s'installa dans la banlieue de Chiclayo où le paysage devint plus agro-industriel avec tout proche la route par laquelle des camions de canne à sucre transportaient leur marchandise jusqu'à la raffinerie. Ce paysage était la désolation même : vieux pneus éclatés un peu partout, cannes sèches éparpillées aux alentours, huile de moteur et avec les odeurs. Je ne sais, cher Alberto si tu as mis les pieds dans une raffinerie de canne à sucre mais pour l'avoir fait une fois, je te déconseille l'exercice. La gorge se croit prise par une odeur de mélasse sans nom si bien qu'ensuite, quand on prend un morceau de sucre, on se demande comment il peut rester si inoffensif. Et le paysage des gens s'adapte très bien au paysage des choses : enfants pieds nus, la morve au nez, les habits en lambeaux, les cheveux en bataille. Les parents de Tania appartenaient plus à la catégorie «fonctionnaire» qu'à celle d'ouvriers puisque la mère infirmière avait un époux garde civil. Ceci donnait juste assez d'aisance pour embaucher une femme de la sierra comme aide ménagère. Avec sept enfants, il y a toujours tant à faire !

Ce tableau n'empêche pas la constitution d'une conscience et de tout un monde intérieur. Les parents n'étaient pas sans ambition pour leurs enfants. Les enfants n'étaient pas sans désir de mieux vivre. Le père décida que Tania devait devenir ingénieur en matière de pêche. Peut-être son propre rêve d'enfant ? Ils partirent même à Lima pour lui faciliter les études. Mais déjà à Chiclayo elle était devenue chanteuse de rue et à 21 ans elle décida de se consacrer à l'art.

Elle entourera sa vie de verdure, d'affections et de poésie pour faire reculer l'égoïsme. La marque la plus dure de ce comportement horrible nous la trouvons dans l'idée bien répandue que les catastrophes n'arrivent qu'aux autres. Combien sont-ils sur nos routes de France à se dire que l'accident automobile est seulement pour les autres ? Comportement horrible puisque l'homme est avant tout un être social : dès la naissance, l'enfant a besoin d'aides indispensables pour suivre et ensuite tout au long de la vie nous vivons les uns les autres du travail des uns et des autres. D'où

l'imperfection ou la perfection de l'amour : la société commence par le couple, indispensable pour donner la vie !

Par contre l'égoïsme est le comportement naturel du pouvoir.

L'accès au pouvoir est une entrée dans l'élite, et l'élite permet l'auto-reconnaissance des élites entre elles. Dans ce monde, l'égoïsme pourrait être battu en brèche par le sentiment de corps ou de caste mais ce dernier, tout en existant, constitue une forme supérieure de ... l'égoïsme. Egoïsme du seul contre tous avec en prime l'égoïsme de la caste d'appartenance contre tous les perdus de la terre !

En même temps, dans ce monde, la recherche de la beauté reste à l'ordre du jour et cette quête me permet de conclure par une morale synthétisant l'histoire de votre passage à la tête du Pérou. Vos efforts gigantesques de dix ans, qui s'appuyaient sur une volonté hors du commun, avec un entourage à votre dévotion, ne permirent pas la destruction de la beauté. Je ne parle pas de la beauté inévitable du Machu Picchu mais de la beauté humaine dont il est possible de dire à présent qu'elle sera immortelle. Jamais je n'oublierai ce service que vous avez rendu à la société. J'en conviens la beauté résista à des assauts plus terribles dans des camps allemands mais beaucoup pensèrent qu'elle résista pour répliquer à la monstruosité. Vos attaques ordinaires, sournoises, dans un cadre quotidien et donc de manière insidieuse pouvaient être décourageantes pour l'humanisme, la beauté, et plus facilement exterminatrices d'idéaux. Et pourtant il reste des femmes et des hommes debout !

Comme un boomerang, vos actions se sont retournées contre vous alors que dans nos pays démocratiques, le même libéralisme tue, jusqu'à la racine, la volonté de respirer. Je n'en déduis pas comme les bons samaritains que la vie des pauvres mérite tous les éloges mais je refuse celle des riches comme modèle et ta fuite me conforte dans cette double analyse.

A plus tard, cher Alberto, à la table du restaurant où, dès réception de ce courrier, tu n'inviteras sans hésiter pour y déguster... une soupe péruvienne, une soupe du peuple, une soupe qui te reconciliera avec ta mémoire. En attendant, sois aussi triste que peut l'être un populiste sans peuple et surtout, demain, évite la soirée électorale concernant ton remplaçant, tu remueras le couteau dans la plaie. Pour te dispenser de cette douleur supplémentaire, j'ai tenu à clore ces lettres en ce 7 avril 2001. Reçois mes salutations définitivement fatiguées et à peine amusées.